
3 1761 04129 0289

TRADUCTION

DE L'ESSAI

SUR L'HOMME.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

TRADUCTION
DE L'ESSAI
SUR L'HOMME
DE POPE

EN VERS FRANÇAIS

PRÉCÉDÉE D'UN DISCOURS ET SUIVIE DE NOTES

AVEC LE TEXTE ANGLAIS EN REGARD

PAR M. DE FONTANES

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (INSTITUT DE FRANCE).

L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers, est dans Pope utile au genre humain.
VOLTAIRE, *Poëme de la Loi naturelle.*



A PARIS

CHEZ LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

MDCCCXXI.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Mon dessein est d'examiner le système de Pope, de suivre le plan des quatre épîtres qui forment son *Essai sur l'Homme*, de le comparer aux différens poètes anciens et modernes qui se sont exercés dans des genres semblables, de donner quelques détails sur ses autres ouvrages, et de finir par de courtes réflexions sur l'art de traduire.

Dès que l'homme, ignorant et foible, jetant ses yeux autour de lui, eut observé cette vicissitude de biens et de maux qui se succèdent éternellement, il imagina bientôt que deux puissances ennemies se disputoient la nature. Je ne sais pourquoi on attribue à Manès le dogme des deux principes, qui doit

remonter au berceau du monde. Il se retrouve chez les hordes sauvages et chez les nations policées, parmi les habitans du Nord et du Midi, dans l'ancien et le nouveau continent. Il n'est point nécessaire, pour expliquer cette conformité frappante, de supposer l'existence d'un peuple détruit qui transmit ses opinions à tous les autres. On doit croire qu'une même cause a produit partout les mêmes effets. Il est des erreurs bornées à certains climats; il est des erreurs propres au genre humain. Les premières peuvent céder quelquefois à la raison: les autres, nées avec la société, ne finiront qu'avec elle; inhérentes à notre nature, toujours les mêmes en changeant de forme, elles se transmettent de race en race, et ne peuvent s'anéantir, parce qu'il est impossible que l'empire de la raison devienne universel: si elles sont chassées d'un pays qui s'é-

claire, elles se retirent dans ceux où la lumière n'a point encore pénétré; elles se cachent au-delà des mers, dans les montagnes, près des volcans; et là, elles attendent le moment des grandes calamités, pour reparoître et régner avec plus de force sur les imaginations effrayées.

Telle est l'erreur des deux principes, qui fut celle des esprits les plus grossiers et les plus sublimes. Il n'appartenoit qu'au législateur des Juifs d'expliquer l'origine du mal. Toutes les religions, hormis la sienne, défigurèrent ses traditions sacrées; toutes débitèrent les mêmes fables. Partout l'homme est déchu d'un état de gloire; partout des dieux rivaux le protégent et le tourmentent; mais, comme le sentiment de l'effroi est plus fort que celui de l'amour, l'homme devient partout malheureux, féroce et pusillanime.

Au milieu de ces superstitions, non moins décourageantes pour l'humanité qu'injurieuses pour l'Être suprême, il est beau de voir s'élever un sage qui défend la Providence, et dit à l'univers : « Il n'existe qu'une » seule cause souverainement bonne, » souverainement intelligente : elle a » créé le monde le plus parfait pos- » sible pour des êtres imparfaits. » L'homme occupe dans l'univers la » place qui lui convient. Loin de » murmurer quand il souffre, il doit » penser, pour sa propre félicité, pour » la gloire de son créateur, que tout » est ce qu'il doit et ce qu'il peut être. » Il faut donc se soumettre, et attendre » en paix que la mort découvre et » justifie tout le plan des lois éter- » nelles. » Le sage qui, le premier, apporta une doctrine aussi consolante, naquit en Grèce, et mérita le nom de *divin;* ce fut Platon : il n'en

est pas sans doute l'inventeur [1]; mais il se l'est appropriée, il l'a répandue, parce que son style étoit digne d'exprimer d'aussi grandes idées.

Je passe sous silence ses disciples, plus ou moins fameux. Je franchis deux mille ans, et je rencontre un philosophe dont l'esprit étendu rassembloit toutes les connoissances, qui auroit régné sur vingt siècles, comme Platon, s'il en avoit eu l'éloquence, et si lui-même, par ses efforts inutiles, n'avoit décrédité pour jamais cette espèce de métaphysique, qui veut expliquer les premières causes sans connoître les effets, veut redescendre, comme Dieu, de l'ensemble aux parties, au lieu de s'élever de faits en faits à quelques vérités particulières; science funeste, qui, par ses séduc-

[1] On sait que Platon n'a fait souvent que copier les prêtres d'Égypte et les philosophes grecs qui l'avoient précédé.

tions, a détourné plusieurs grands hommes des travaux utiles, et a privé le genre humain de plus d'un bienfait. Le philosophe dont je veux parler est le célèbre Leibnitz, cet illustre partisan de l'optimisme. Il est vrai qu'en défendant cette opinion, il en exagéra tous les principes et toutes les conséquences. Les monades et l'harmonie préétablie contredisent totalement la liberté de l'homme et de Dieu.

Mais les principes de Leibnitz ne sont point ceux de Pope. Celui-ci n'a pris le germe de ses idées que dans Platon; et même, comme il l'a dit souvent, il n'avoit jamais lu les ouvrages du philosophe de Leipsick. Leibnitz fait de Dieu un être absolument passif, qui, dans le nombre des mondes possibles, ne peut choisir que le monde existant. Pope en fait un être libre, dont la sagesse ordonna l'homme pour l'univers, et l'univers pour l'homme;

il soutient que l'auteur du bien n'est point l'auteur du mal; que les désordres particuliers disparoissent dans l'ordre universel, ou qu'ils naissent de la corruption de l'homme créé libre, qui dénatura l'ouvrage de son Dieu [1]. Cette doctrine s'accorde parfaitement avec le christianisme : quand elle n'auroit pas une exactitude aussi orthodoxe, il ne faudroit pas encore accuser le poète; il doit laisser aux docteurs de l'Église le soin de démontrer les vérités de la religion; il n'est fait que pour les persuader et les embellir.

Je ne chercherai point à réfuter les objections contre l'optimisme : il faudroit ramener ces questions agitées vainement d'âge en âge, et que la curiosité humaine doit pour jamais s'inter-

[1] Cette dernière idée, très-conforme au dogme de la chute de l'homme, se trouve dans la quatrième épître. Au reste, le docteur Warburton a si bien justifié la doctrine de Pope, que j'y renvoie mes lecteurs.

dire. L'optimisme peut sans doute s'attaquer par les armes du raisonnement, et surtout par celles de la plaisanterie. L'homme universel qui, de nos jours, a saisi le ridicule des opinions, comme Molière avoit saisi le ridicule des caractères, combattit gaiement, dans sa vieillesse, les philosophes optimistes, dont il avoit d'abord été le partisan. Le conte de *Candide* est un des jeux les plus originaux de cette imagination toujours mobile, qui s'approprioit en un instant les sentimens les plus opposés, qui sortoit sans effort des passions terribles et touchantes de la tragédie, pour se jouer dans ces productions légères, où respirent toutes les grâces de l'esprit, toute la verve de la gaieté, et qui se replaçoit tout à coup au milieu des illusions dramatiques, ou des vastes tableaux de l'histoire. Cependant, il faut l'avouer, *Candide* est une des productions où

Voltaire a le plus outragé la décence et la morale publiques. Il semble y peindre à plaisir toutes nos misères, pour mieux insulter l'homme et la Providence elle-même. Il prodigue la plaisanterie; mais sa plaisanterie même a quelque chose d'amer, et laisse dans l'âme un sentiment de tristesse.

S'il est permis de rire un moment avec Pangloss et Martin, il est peut-être plus doux de s'élever et de s'attendrir avec Pope et Platon. Il me suffit de savoir que leur système honore la Providence et console l'homme, pour que je l'adopte avec transport, et que je remercie, comme des bienfaiteurs, ceux qui l'ont annoncé au monde. Puissent un jour tous les conseils de la politique, toute l'autorité de la religion, toutes les voix du génie, se réunir en faveur du genre humain, et lui persuader que l'utile et le vrai sont une seule et même chose!

Après avoir cherché l'origine, exposé les principes de ce système, voyons le plan du poète qui l'a chanté. Il considère l'homme par rapport à l'univers, par rapport à lui-même, par rapport à la société, par rapport au bonheur. Cette division ne peut être plus méthodique. Je vais marquer la chaîne des idées qui en composent les quatre parties.

L'homme se plaint, il désire un meilleur état : cet état est-il possible? Je ne vois rien que par mes sens, et leur jugement ne s'étend point au-delà des objets connus. Dieu, par une seule loi, produit une multitude d'effets que j'ignore. L'homme, roi du globe qu'il habite, n'est peut-être que l'acteur secondaire de quelque sphère éloignée: sa grande erreur est de croire l'univers fait pour lui seul, quand il n'est fait que pour l'univers. Il doit être soumis à des maux relatifs, qui

ne sont rien dans le tout, puisque Dieu ne le pouvoit rendre aussi parfait que lui-même. Ce Dieu donne à l'homme les facultés propres à sa nature, à ses besoins, à ses rapports. Ici, dans un tableau rapide, l'auteur trace les diverses propriétés des animaux : il emprunte à Platon l'idée plus sublime que vraie de l'échelle des êtres; idée qu'ont admise et rejetée tour à tour les physiciens, mais que les poètes doivent adopter, puisqu'elle agrandit l'imagination. Ce tableau se termine par une magnifique description de l'être intelligent, âme de cette nature aveugle dont il unit tous les anneaux.

Cette première épître offre les plus grands objets : elle est remarquable par l'élévation des pensées, la rapidité des mouvemens, l'éclat et la magnificence du style ; mais les raisonnemens en paroissent quelquefois vagues et faux. Quand le poète est pressé par

des objections difficiles, il s'indigne contre l'orgueilleuse ignorance de l'homme, il couvre la foiblesse de ses réponses d'injures harmonieuses. On peut croire que Pope n'a point voulu d'abord effaroucher, par une marche d'idées trop précises et trop fortes, ceux qui ne voient dans un ouvrage en vers qu'un jeu plus ou moins agréable, et qui ont oublié que la poésie fut destinée, dans sa naissance, à retracer les vérités de la morale et les tableaux de la nature. Les ornemens, semés en foule dans cette première partie de l'*Essai sur l'Homme*, attirent le lecteur vers la suivante, où des beautés plus graves demandent une attention plus recueillie.

L'homme, après avoir considéré ses rapports avec l'univers, doit rentrer en lui-même, et se connoître. Quels sont les principes qui le composent? Il voit bientôt qu'il est un être

mixte. Deux forces l'agitent en sens contraire : l'une s'appelle *raison*, et l'autre *amour-propre*. Les passions naissent de l'amour-propre ; leur combat est utile et nécessaire : il en est une toujours dominante dans notre cœur ; elle soumet toutes les autres, et la raison elle-même, qui, ne pouvant la détruire, se détermine à lui obéir. Dieu, pour empêcher les funestes ravages de cette passion, fonde sur elle nos meilleurs penchans ; il tourne à notre avantage nos propres défauts : ces défauts forment nos premiers rapports avec nos semblables. Les hommes s'unissent, parce qu'ils sont foibles : les différens intérêts de chaque individu se confondent dans l'intérêt général ; ils changent avec l'âge, et nos plaisirs avec eux. Notre but seulement est toujours le même : ce but est le bonheur. L'orgueil et l'espérance nous suivent jusqu'à la

mort, en appelant les plaisirs, en écartant les maux. Ainsi notre félicité naît de notre foiblesse; ainsi la sagesse de Dieu se fait reconnoître jusque dans les folies de l'homme.

Cette épître est d'un genre sévère; elle n'a pas le même éclat que la précédente : on y trouve, je crois, plus de justesse et de profondeur. La poésie se cache dans ces expressions savantes heureusement alliées, qu'on doit à l'art aidé de la méditation, et que trouve quelquefois l'instinct subit du génie. Cette poésie, qui dérobe d'abord une moitié de ses richesses, et ne les découvre que par degrés, n'est pas celle qui charme le plus tous les esprits : elle a même quelque obscurité pour ceux qui n'ont pas l'habitude de penser et de franchir les idées intermédiaires; mais elle fait les délices des lecteurs exercés; et, toujours observée par

le goût, elle lui donne toujours de nouveaux plaisirs. Il est peu de juges capables de pénétrer dans tous les mystères de ce style, qu'ont surtout possédé Horace et Virgile chez les anciens, Racine et Boileau parmi nous, et Pope chez les Anglais. Les écrivains qui ont ce genre de mérite s'agrandissent continuellement dans la postérité; ils ne craignent point le calme de l'observation: c'est de l'observation même que naît pour eux l'enthousiasme, ce sentiment si peu durable qui devance la réflexion. Cette espèce de beautés étoit la plus nécessaire à l'*Essai sur l'Homme*, qui contient les premiers principes de la morale et de la métaphysique, et qui souvent doit renfermer les développemens d'un long système dans un seul vers.

En traduisant cette seconde épître, j'y ai remarqué avec étonnement plusieurs passages de Pascal, cet homme

extraordinaire, qui remplit une vie si courte de tant de prodiges. Sans parler de sa gloire dans les sciences, sans répéter l'éloge de ce chef-d'œuvre des *Provinciales*, pour qui la frivolité du sujet n'a point affoibli l'admiration, n'a-t-il pas marqué toute sa force dans les pages détachées de l'ouvrage qu'il préparoit, et dont Pope a su recueillir les grands traits épars? Où se retrouve, où se retrouvera jamais le secret de ce style qui, rapide comme la pensée, nous la montre si naturelle et si vivante, qu'il semble former avec elle un tout indestructible et nécessaire? L'expression de Pascal est à la fois audacieuse et simple, pleine et précise, sublime et naïve. Ne semble-t-il pas choisir à dessein les termes les plus familiers, bien sûr de les élever jusqu'à lui, et de leur imprimer toute la majesté de son génie? Quel est ce raisonnement vigoureux qui poursuit

une idée jusque dans ses derniers résultats, et ne l'abandonne qu'après l'avoir forcée de donner tout ce qu'elle contient? On conçoit l'éloquence de Bossuet, empruntant à la poésie de riches images, et ce ton de l'homme inspiré qui, placé entre le ciel et la terre, veut émouvoir un grand peuple. Quelques orateurs ont osé suivre de loin, imiter Bossuet : qui tentera d'imiter Pascal? Son style ne ressemble à celui d'aucun écrivain ancien ou moderne; et, chose étonnante, il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre : non qu'il semble chercher la correction et la pureté; mais ses idées lui obéissent si bien, qu'elles se manifestent nécessairement sous les formes qui leur conviennent le mieux.

Les chapitres tant admirés de la grandeur, de la foiblesse, de la vanité de l'homme, se retrouvent dans les

vers de Pope; mais il arrive à des conséquences bien différentes de son modèle. Le solitaire de Port-Royal ne veut qu'attrister et terrasser l'homme ; il n'est propre qu'à former des misanthropes et des cénobites. Le poète anglais, en dirigeant les mêmes idées vers un autre but, nous console et nous rapproche de nos semblables : il semble qu'il se soit servi du génie de Pascal avec l'âme de Fénélon. Les conséquences de l'épître que je viens d'analyser se développent encore d'une manière plus touchante et plus utile dans la troisième, où l'homme est envisagé comme être social.

Elle commence par un tableau général de la nature, qui, variant toujours ses formes avec la même matière, veut que tous les êtres inanimés et vivans se transmettent une existence empruntée, reçoivent et rendent des secours mutuels. Tout sert, tout est

servi : voilà le grand ordre du monde physique et du monde moral. L'instinct parmi les animaux, l'instinct et la raison dans l'homme, forment des liaisons durables ou passagères. Les liaisons formées par le seul instinct finissent entre les premiers, sitôt que les petits n'ont plus besoin du secours des pères et des mères. L'enfance de l'homme est plus longue; et c'est à la foiblesse, aux infirmités du premier âge, que sont dus les charmes de la société, dont les liens se resserrent encore par la réflexion et la reconnoissance. Cette philosophie, puisée dans la nature même, est bien préférable à tous les paradoxes éloquens du discours sur l'inégalité des conditions : tant il est vrai que les ouvrages des grands poètes renferment souvent plus d'idées utiles et saines que ceux des grands philosophes ! La raison en est simple : les premiers ne saisissent dans les

objets que ces impressions universelles dont tous les hommes sensibles doivent être frappés; obligés de peindre leurs pensées, ils parlent toujours aux sens, ces juges les plus sûrs de l'erreur et de la vérité. Aussi les systèmes changent de siècle en siècle, et se précipitent les uns sur les autres : le temps amène sans cesse de nouvelles découvertes et de nouvelles opinions dans l'empire des sciences; mais il ne peut ébranler la puissance du poète qui sut réveiller des sentimens vrais, émouvoir l'imagination et le cœur; car le fond de l'homme ne peut jamais changer.

L'auteur anglais continue de suivre les progrès de la société : il décrit les mœurs du genre humain naissant. Les arts se forment; au gouvernement domestique succède le gouvernement d'un seul, que suit bientôt la tyrannie. Les principes se confondent; l'amour-

propre désordonné veut tout envahir. Les excès de la corruption ramènent aux premières lois de la morale. Chacun fait le sacrifice d'une partie de sa liberté pour conserver l'autre. L'amour-propre, jugeant qu'il ne peut être heureux seul, cherche son bonheur dans le bonheur d'autrui. L'amour social naît donc de l'amour-propre ; et ces deux amours s'unissent pour le bonheur du monde.

Il me semble que le plan de cette épître est le plus heureux : les pensées, les sentimens et les images s'y succèdent et s'y mêlent habilement : ce n'est que par le choix et la variété des tableaux, par la perfection des détails, et surtout par le secret si peu connu de renfermer dans un cadre étroit une multitude d'idées et de sensations, qu'on peut suppléer au défaut d'action du poëme didactique. Il faut souvent animer la monotonie de la marche par

des mouvemens imprévus et pourtant naturels, qu'il ne faut pas confondre avec ces apostrophes entassées sans choix et sans mesure, ces secousses fatigantes, ces passages brusques d'un ton à un autre, ces cris exagérés d'un homme en délire, dont les mauvais écrivains couvrent leur impuissance. L'auteur peut jeter, à travers les descriptions et les préceptes, quelques scènes dramatiques, en inventant d'heureux épisodes, en personnifiant des êtres inanimés, en se plaçant lui-même avec réserve au milieu de ses tableaux. Quoique ce genre d'ouvrage n'exige pas les grandes créations nécessaires à l'épopée et à la tragédie, c'est peut-être celui de tous qui demande le plus de perfection dans le talent. On ne sauroit le bien traiter qu'à cet âge où l'expérience et le travail ont fécondé les dons de la nature, où l'on peut étendre et ramasser ses forces à son gré, où l'on

domine enfin tout son génie. Cependant Pope a commencé sa carrière par un poëme didactique du premier ordre, l'*Essai sur la Critique*, qu'il fit paroître à vingt-cinq ans. Il approfondissoit dans la jeunesse les principes du goût, et destinoit à l'âge mûr l'étude de la morale : noble et digne emploi de la vie! Cet homme illustre a nourri son âme de tout ce qu'il y a de bon et de beau; il ne s'est presque occupé qu'à peindre le charme des arts et de la vertu.

Nous avons vu que l'homme est né pour la société. Quel genre de bonheur peut-il y trouver? C'est le sujet de la quatrième épître.

Dieu est juste : il doit avoir préparé un bonheur égal pour tous les individus. Les dignités, les talens, les richesses diffèrent; ce n'est donc point dans ces avantages extérieurs qu'il est placé; il doit se trouver au dedans de nous et dans la seule vertu.

Ce fond ne présente peut-être, au premier coup d'œil, que des déclamations et des lieux communs : Pope a su les éviter ; il rajeunit avec art ces maximes philosophiques, tant de fois employées par les bons et les mauvais écrivains, sur la fortune, la noblesse et la renommée. Jamais il n'a mieux montré cet art dont a depuis hérité le plus grand poète de notre siècle, l'art d'allier tous les tons, de briller par le contraste ingénieux, le rapprochement inattendu des idées qui semblent le plus s'éloigner. On le voit passer tour à tour de la grandeur à la familiarité, de l'énergie à la douceur, de l'enjouement à la sensibilité. Pope laisse échapper dans cette épître, en parcourant les diverses conditions de la vie humaine, des traits énergiques ou légers de ce talent qu'il avoit reçu pour la satire ; arme utile et honorable, quand on la dirige contre des préjugés

nuisibles et les ridicules généraux de la société. Mais bientôt, fatigué du spectacle des travers et des vices, il rentre dans son âme pour y chercher les sources des vraies jouissances et les règles des mœurs. Il répand dans son style des couleurs plus douces et plus aimables ; il rappelle le souvenir de sa mère et de ses amis. On aime à croire qu'en chantant le bonheur, il trouvoit le sien dans l'espoir d'immortaliser les noms qu'il chérissoit. C'est là que Pope a jeté cette belle maxime, développée par J. J. Rousseau : « Le mal » est l'ouvrage du méchant, et non » celui du Créateur. » Mais elle est plus ancienne que l'*Émile* et l'*Essai sur l'Homme*. On lit, dans un hymne grec, attribué au philosophe Cléanthe : « Jupiter, tout émane de toi, hormis le » mal qui sort du cœur du méchant. » Si l'Être suprême est sensible à nos hommages, jamais les temples que lui

a consacrés l'univers ne l'ont honoré comme cette sublime pensée.

Après l'analyse détaillée que je viens de faire de l'*Essai sur l'Homme*, je me crois dispensé de l'embrasser sous un coup d'œil plus général. Le lecteur, que j'ai conduit pas à pas sur les traces de Pope, peut juger son ouvrage et son talent. Jamais la poésie ne fit une alliance plus utile et plus honorable avec la philosophie. Ce seroit peut-être ici le lieu d'examiner si, dans ce commerce, elle a perdu quelques uns de ses charmes, remplacé la grâce par la roideur, et les images par la sécheresse. C'est du moins le reproche que lui ont fait certains critiques dans ces derniers temps. Il est aisé de leur répondre que la philosophie étroite et bornée des esprits froids, qui usurpent mal a propos le nom d'esprits justes, doit nécessairement détruire l'éloquence et l'art des vers; mais que la

grande, la véritable philosophie, celle qui embrasse les rapports de l'homme avec la nature et ses semblables, doit étendre et féconder l'imagination et la sensibilité. Cette philosophie appartint à tous les poètes qui en méritèrent le titre, depuis Homère jusqu'à Pope; et, si j'ose le dire, elle ne fut pas connue de plusieurs philosophes modernes. On ne peut être qu'un frivole versificateur, si on ne réunit une tête pensante à une âme sensible; et de même on n'est qu'un médiocre philosophe, sans imagination : car les idées primitives, dans les arts et dans les sciences, ne se révèlent qu'à l'enthousiasme.

Que la philosophie et la poésie, loin de se combattre, se réunissent donc pour se fortifier et s'embellir, comme dans l'*Essai sur l'Homme!* On n'accusera point Pope d'avoir sacrifié l'une à l'autre : elles se prêtent dans

ses vers des beautés mutuelles. C'est là qu'il a su réunir des qualités qui souvent se repoussent ; la rapidité des mouvemens poétiques à la marche exacte du raisonnement, et l'éclat du style à la simplicité de ces grandes vues, saisies par un esprit vaste qui sait tout généraliser. Je ne dissimulerai point les défauts de cette manière qui a tant d'avantages. Le poète, en se pressant de franchir les détails, et de n'offrir que des résultats, néglige quelquefois de se faire entendre aux esprits vulgaires : il est des momens où l'attention se fatigue à développer l'étendue des idées qu'il resserre et qu'il entasse. Occupé continuellement à charger son expression de tous les trésors de sa pensée, il laisse apercevoir le travail ; et son style, toujours fort et brillant, n'est pas toujours facile et naturel : il emploie trop souvent la symétrie des antithèses, l'effet des con-

trastes ; il répète les mêmes mouvemens, les mêmes formes. Il faut que le génie, comme la nature, cache les moyens qui font naître ses prodiges, et Pope ne dérobe point assez les ressorts de sa composition. Quoi qu'il en soit, son *Essai sur l'Homme*, malgré ses imperfections, est le plus beau traité de morale qui existe encore. Pour mieux le juger, voyons ce qu'on avoit essayé avant lui dans la poésie philosophique.

Les Grecs ne nous ont rien laissé dans ce genre. Le poëme d'Aratus[1] n'est point venu jusqu'à nous ; le fragment que nous en a transmis Longin ne fait pas regretter la perte de ce poète, qui étoit foible et boursoufflé, défauts souvent réunis. Empédocle étoit plus célèbre : Lucrèce lui a donné des éloges ; nous devons en croire ce té-

[1] Aratus avoit écrit sur l'astronomie et sur quelques parties de la morale.

moignage. Lucrèce est le premier poète ancien qu'on puisse comparer à Pope : quoique l'un ait écrit sur la physique, et l'autre sur la morale, on les a si souvent rapprochés, que je ne puis me refuser à ce parallèle. M. de La Harpe n'a fait que l'indiquer dans un extrait des *OEuvres de Pope*, qui parut il y a quelques années[1]. Je tâcherai de suppléer à tout ce qu'eût dit mieux que moi ce grand critique, qu'on peut appeler le Quintilien français. Je m'étendrai sur les beautés de Lucrèce, parce qu'elles me paroissent trop peu estimées de quelques écrivains célèbres[2].

Lucrèce, comme presque tous les athées fameux, naquit dans un siècle d'orages et de malheurs; témoin des guerres civiles de Marius et de Sylla,

[1] *Voyez* les *Mercures* de 1779.

[2] Entre autres M. d'Alembert. *Voyez* ses *Mélanges de Littérature et de Philosophie.*

n'osant attribuer à des dieux justes et sages les désordres de sa patrie, il voulut détrôner une Providence qui sembloit abandonner le monde aux passions de quelques tyrans ambitieux. Il emprunta sa philosophie aux écoles d'Épicure; et, maniant un idiome rebelle, qui, né parmi les pâtres du Latium, s'étoit élevé peu à peu jusqu'à la dignité républicaine, il montra dans ses écrits plus de force que d'élégance, plus de grandeur que de goût. Ce n'est pas que ce dernier mérite lui soit absolument étranger; il n'exagère jamais les sentimens ou les idées, comme Lucain; il ne tombe point dans l'affectation, comme Ovide: ces défauts, les pires de tous, ne sont point ceux de l'époque où il écrivoit; les siens sont plus excusables. Il n'a point connu cet art, qui fut celui des écrivains du siècle d'Auguste; cet art difficile d'offrir une succession de beautés variées,

de réveiller, dans un seul trait, un grand nombre d'impressions, et de ne les épuiser jamais en les prolongeant : il ne connut point enfin cette rapidité de style, qui abrége et développe en même temps.

Mais si nous examinons ses beautés, que de formes heureuses, d'expressions créées, lui emprunta l'auteur des *Géorgiques !* Quoiqu'on retrouve dans plusieurs de ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-il pas entendre souvent une harmonie digne de Virgile lui-même? Peu de poètes ont réuni à un plus haut degré ces deux forces dont se compose le génie, la méditation qui pénètre jusqu'au fond des sentimens ou des idées dont elle s'enrichit lentement, et cette inspiration qui s'éveille à la présence des grands objets. En général, on ne connoît guère de son poëme que l'Invocation à Vénus, la prosopopée de la nature sur

la mort, la peinture énergique de l'Amour et celle de la Peste. Ces morceaux, qui sont les plus cités, ne peuvent donner une idée de tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant sur la formation de la société, et qu'on juge si la poésie offrit jamais un plus riche tableau. M. de Buffon en développe un semblable dans la septième des époques de la nature. Le physicien et le poète sont dignes d'être comparés : l'un et l'autre remontent au-delà de toutes les traditions ; et, malgré ces fables universelles, dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos arts, de nos religions et de nos lois : ils écrivent l'histoire du genre humain avant que la mémoire en ait conservé des monumens : des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres ; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux, qu'en parcourant les annales

des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifiques spectacles que ce temps inconnu dont leur seule imagination a créé tous les événemens.

J'oublie trop long-temps que je dois comparer Lucrèce à Pope : cette comparaison est difficile. Le genre des épîtres de Pope admet tous les tons : le ton de Lucrèce est toujours élevé. L'un converse de philosophie avec son ami; l'autre interrompt souvent la méthode didactique pour s'abandonner à son enthousiasme. La profondeur, la marche, l'enchaînement des idées, l'utilité du système, voilà le mérite de Pope : il manque presque totalement à Lucrèce; mais celui-ci, dans quelques descriptions, dans quelques morceaux de morale qu'on peut rapprocher de l'auteur moderne, montre une âme plus forte, une imagination plus abondante, une disposi-

tion plus naturelle aux mouvemens de la haute poésie. Pope est un de ces esprits excellens, qui s'enrichissent de tous les préceptes, de tous les exemples ; qui, aux dons naturels, ajoutent sans cesse les observations de l'étude ; qui savent fortifier cet instinct, guide invisible du talent, par des poétiques réfléchies ; et qui, mesurant leur marche, évitent enfin le mélange monstrueux des beautés et des défauts, caractère du génie brut, abandonné sans règle à lui-même. Lucrèce est un de ces hommes rares, que la nature ne semble avoir fait naître que pour observer et célébrer ses merveilles : on voit que partout où elle auroit déployé à ses yeux de grands spectacles, sans autre modèle qu'elle-même, il auroit chanté malgré lui.

Il ne faut pas quitter Rome sans parler d'Horace. Quoiqu'il n'ait point

écrit de poëme sur la philosophie, il en a tant répandu dans ses odes et dans ses épîtres, qu'on ne peut le passer sous silence. Qui mieux que lui, pour me servir de l'expression pittoresque de Montaigne, *sut presser la sentence au pied nombreux de la poésie?* Ceux qui ont paru croire que le goût rendoit le talent timide, auroient dû se détromper en lisant les odes d'Horace. La justesse et l'audace se réunissent dans son expression; et quand l'oreille est remplie de son rhythme harmonieux, l'imagination ébranlée par ses figures hardies, la raison, en décomposant les beautés de ce poète, prouve qu'elle en a toujours suivi les écarts et gouverné le délire : mais tous les esprits n'aiment pas également la poésie lyrique; quelques uns préfèrent l'élégante familiarité, les grâces faciles, et la philosophie consolante, dont Horace a rempli ses belles épîtres.

Elles instruisent tous les états, elles hâtent l'expérience de tous les âges : elles apprennent au jeune homme, au vieillard, à jouir sagement de la vie, à se consoler de la mort, à réunir la volupté avec la décence, la raison avec la gaieté. L'homme de lettres y trouve les préceptes du goût ; l'homme de bien, ceux de la vertu. Elles font rire l'habitant de la ville des travers qu'il a sous les yeux ; elles retracent au solitaire le charme de sa retraite : dans la joie et dans la douleur, dans l'indigence et dans les richesses, elles donnent des plaisirs ou des leçons ; elles tiennent lieu d'un ami ; et quand on a le bonheur d'en posséder un, elles font mieux sentir le charme de l'amitié.

Montesquieu a dit que l'esprit de modération étoit celui de la monarchie : Horace semble l'avoir senti ; il cherche à fixer le caractère inquiet et farouche des républicains, dans

les jouissances douces d'une vie toujours égale. Sa philosophie consiste à fuir tous les excès ; principe également fécond pour le goût et pour le bonheur.

On sent bien que les beautés d'Horace, qui appartiennent à l'esprit, au talent cultivé, se rapprochent plus de celles de Pope, que les beautés originales de Lucrèce.

L'Italie moderne n'offre aucun poëme fameux sur la philosophie. Tous les arts s'y sont efforcés de séduire ; ils ont craint d'éclairer : l'imagination seule s'en est emparée, et n'a point permis à la vérité de s'associer avec elle ; ou du moins, elle l'a enveloppée d'allégories aussi obscures que l'ignorance même.

C'est en France que Pope a deux rivaux dignes de lui, Despréaux et Voltaire.

Quand le premier parut, la poésie retrouva ce style, qu'elle avoit perdu

depuis les beaux jours de Rome[1]; ce style, toujours clair, toujours exact, qui n'exagère ni n'affoiblit, n'omet rien de nécessaire, n'ajoute rien de superflu, va droit à l'effet qu'il veut produire, ne s'embellit que d'ornemens accessoires puisés dans le sujet, sacrifie l'éclat à la véritable richesse, joint l'art au naturel, et le travail à la facilité; qui, pour plaire toujours davantage, s'allie toujours de plus près au bon sens, et s'occupe moins de surprendre les applaudissemens que de les justifier; qui fait sentir enfin et prouve à chaque instant cet axiome éternel: *Rien n'est beau que le vrai.*

La réunion de ces qualités si rares

[1] On me dira sans doute que j'oublie les auteurs du *Roland* et de *la Jérusalem délivrée :* mais l'Arioste et le Tasse, que le mérite de l'invention met au-dessus de ce grand satirique, et qui donnèrent à la poésie tant de séduction et de charme, ne sont pas des modèles de style, comme Horace et Boileau, Virgile et Racine.

prouve que Despréaux avoit plus d'étendue dans l'esprit que ne l'ont cru des juges sévères. On s'est plaint de ne point trouver dans ses écrits l'expression du sentiment : mais étoit-elle nécessaire aux genres qu'il a choisis? Il mérite de nouveaux éloges pour s'être renfermé dans les bornes de son talent : tant de bons écrivains ont eu la foiblesse d'en sortir! Il emploie toujours le degré de verve nécessaire à son sujet. Pourquoi donc l'a-t-on accusé de froideur? Les jeunes gens, qui aiment l'exagération, lui ont fait souvent ce reproche. Plusieurs ont à expier des jugemens précipités sur ce législateur du goût : heureux ceux qui se désabusent de bonne heure! Despréaux n'a pas sans doute la philosophie de l'auteur anglais, qu'il égale au moins par le style. On ne peut guère exiger qu'il s'élevât au-dessus des idées de son siècle; les siennes ne sont point

inférieures à celles des moralistes ses contemporains, si l'on excepte La Fontaine et Molière. Combien de vers des épîtres à Lamoignon, à Guilleragues, à Seignelay, sont devenus proverbes, et se répètent tous les jours! Il faut bien qu'ils n'expriment pas des vérités triviales. L'épître au grand Arnaud n'a-t-elle pas un but très-moral, malgré les réflexions critiques d'un littérateur très-distingué[1]? Pour se convaincre de l'utilité de ce sujet, qu'on ouvre les *Confessions de Jean-Jacques Rousseau* : toutes les fautes dont il s'accuse naissent de la mauvaise honte. Que d'hommes trouveroient le même résultat, en interrogeant leur conduite! Cependant, il faut avouer que Despréaux n'a pas traité les sujets de morale avec la même profondeur que le poète anglais. Il avoit moins

[1] *Voyez* la *Poétique* de M. Marmontel.

d'élévation dans les idées ; mais il compense bien ce désavantage par l'excellence de son goût et la justesse de son esprit.

J'arrive enfin au second rival de Pope, à Voltaire, qu'on rencontre dans tous les genres, ou comme modèle, ou comme imitateur. Cet homme extraordinaire voulut réunir aux riches dons qu'il avoit reçus de la nature, tous ceux qu'elle avoit dispensés aux différens génies anciens ou modernes ; il s'élança, pour les envahir, dans tous les arts et dans toutes les littératures. Après avoir emprunté avec goût quelques beautés tragiques au barbare génie de Shakespeare, il voulut enlever aux Anglais leur supériorité dans la poésie morale ; il fondit une partie de l'*Essai sur l'Homme*, et surtout la quatrième épître, dans ses *Discours moraux*.

On trouve, entre ces discours et l'*Essai sur l'Homme*, la même diffé-

rence qu'entre les nations des deux poètes. Les Anglais, dont le caractère pensif se plaît dans la solitude, portent dans leurs ouvrages une sensibilité réfléchissante et les trésors d'une lente méditation : la profondeur, l'énergie et l'originalité restent donc à Pope. Mais Voltaire développe une philosophie plus aimable, plus claire, quelquefois même plus vraie, qui se proportionne mieux à toutes les intelligences. Ses contrastes ont plus d'effet, de choix et de goût. Sa richesse a plus d'élégance, ses mouvemens plus de grâce, et son style un abandon plus heureux. Peut-être sa raison n'est pas toujours aussi forte que juste. On voudroit qu'il eût mêlé plus souvent à l'éclat de ses images, quelques teintes de cette mélancolie qui nous attache aux poésies anglaises ; mais ses projets et son caractère le portoient vers d'autres beautés : il vouloit surtout être le

philosophe des gens du monde, qu'il ne falloit pas effaroucher par trop de vigueur dans les idées, et trop de hardiesse dans l'expression. Sa sensibilité, plus vive que douce, qui se passionnoit rapidement pour tous les objets, s'allioit peu à la mélancolie, qui se recueille dans elle-même, et se plaît à reposer sur les mêmes impressions. Voltaire, en général, n'est pas le poète de l'homme solitaire ; il veut être lu dans le fracas des grandes villes, dans la pompe des cours, au milieu de toutes les décorations de la société perfectionnée et corrompue[1]. Ne voyez-vous pas comme il court sur les objets, comme il craint de lasser l'attention ? Cette rapidité entraînante est un des plus grands charmes qui ramènent toujours à ses ouvrages : elle

[1] Il n'est pas inutile d'avertir qu'on ne saisit que les principaux traits de son génie, sans s'arrêter à un petit nombre d'exceptions.

fait pardonner ses négligences, attribut nécessaire d'un génie impétueux et facile qui précipite sa marche, et ne regarde point derrière lui. Ceux qui les condamnent, en vantant la perfection de Racine, devroient plutôt jouir de la variété qui les distingue tous deux, et songer que les plus grandes qualités sont voisines de quelques défauts.

Parlerai-je du poëme sur *la Loi naturelle*, après les *Discours moraux?* Il porte sans doute l'empreinte du même talent ; le sujet est beau : mais ce sujet est-il rempli? falloit-il en défigurer la gravité par ce ton satirique et railleur dont Voltaire abuse trop de fois dans ses compositions les plus sérieuses? L'auteur d'*Emile* n'a-t-il pas exposé les mêmes preuves avec plus d'éloquence et de sensibilité? La conversation d'un homme simple, du *Vicaire savoyard*, est plus poétique que les vers de Vol-

taire, écrivant à Frédéric. Le poëme sur *le Désastre de Lisbonne* est bien supérieur, pour l'intérêt et le sentiment, à celui de *la Loi naturelle.* On y trouve encore des traits d'une bouffonnerie déplacée. On y peut critiquer des vers foibles, et relever quelques négligences de style; mais ce poëme est une élégie quelquefois sublime sur les malheurs du genre humain. On voit que l'auteur y veut réfuter le système de l'*Essai sur l'Homme*, quoiqu'il s'en défende dans ses notes. Il ne faut pas avoir le génie de Voltaire pour tirer de funestes argumens contre l'optimisme, des tremblemens de terre, des inondations, de toutes les calamités générales et particulières. Cette objection s'étoit présentée à Pope: il y a répondu dans sa première épître.

Le plaisir qu'on éprouve à lire Voltaire ou à parler de lui m'entraîne malgré moi. Qu'on me permette en-

core quelques réflexions sur ces épîtres nombreuses de ses dernières années, à Horace, à Boileau, à l'empereur de la Chine, au roi de Danemarck, à la czarine ; sur tant de pièces charmantes, telles que *les Systèmes*, *les Cabales*, etc. Si on n'y rencontre pas le même goût et la même élégance que dans ses *Discours moraux*, n'y montre-t-il pas un esprit plus indépendant, plus varié, plus étendu ? C'est là que se déploie librement toute la franchise de sa gaieté ; c'est là qu'il manie avec autorité l'arme du ridicule, qu'il unit dans le même trait le plaisant et le sublime. Le lecteur, étonné des sentimens divers qu'il éprouve, sent, rit et pense à la fois ; il est surpris de voir l'imagination la plus brillante et la plus jeune jeter, dans ses rapides saillies, une foule de ces vers pleins de sens, qui renferment l'expérience d'un long âge et le fruit d'une étude immense.

Ce n'est pas que dans ces productions légères qu'il multiplioit vers la fin de sa vie, Voltaire n'ait violé plus d'une fois toutes les bienséances sociales. Il avoit pris sur son siècle, à cette époque, un ascendant presque universel ; il ne rencontroit dans l'Europe aucune gloire égale à la sienne ; et, ne donnant plus de frein aux écarts de son imagination, il se jouoit de tout avec une licence inexcusable. La religion et les lois s'indignoient en vain de son audace ; il étoit protégé par sa vieillesse, et l'enthousiasme de ses nombreux partisans. Un des avantages qui ont le plus servi ce grand poète, c'est la durée de sa vie. Pope, au contraire, est mort à cinquante-trois ans : sa gloire redouble encore après l'examen de Lucrèce, d'Horace, de Despréaux et de Voltaire : les trois premiers ne lui avoient point donné le modèle de l'*Essai sur l'Homme*, et le dernier n'a

fait tout au plus que l'égaler. Pope reste donc créateur de ce genre.

Je ne citerai point quelques poëmes allemands imités de l'*Essai sur l'Homme*: celui sur l'origine du mal, de Haller, est au-dessous du médiocre. Les Allemands ont plus excellé dans la poésie champêtre que dans les autres genres ; ils ont des Théocrite et des Thompson : ils n'ont pas encore des Pope, des Molière et des Racine.

Il est temps de jeter un coup d'œil, comme je l'ai promis, sur le reste des ouvrages que Pope nous a laissés.

Un des plus distingués, après l'*Essai sur l'Homme*, c'est l'*Essai sur la Critique*, qu'on a mis quelquefois en parallèle avec l'*Art poétique* d'Horace et de Boileau. Pope, qui s'étoit nourri de leurs principes, ajoute de nouvelles leçons à celles qu'ils avoient déjà données. Boileau a plus de méthode ; il a mieux distribué les pré-

ceptes et les ornemens ; mais il auroit retrouvé la sagesse de ses principes et la solidité de son jugement dans l'*Essai sur la Critique*. Il nous apprend, dans une préface de la satire sur *l'Équivoque*, qu'il avoit voulu traiter le même sujet. Jamais l'exécution n'en fut plus nécessaire que dans ce moment, où les bons juges en littérature sont aussi rares que les bons écrivains.

Les épîtres morales et les satires de Pope sont, pour la plupart, les développemens des *Essais sur la Critique* ou *sur l'Homme*. Celles sur l'avarice, sur l'emploi des richesses, offrent des idées tour à tour ingénieuses et fortes, à travers quelques unes de bizarres. Sa satire sur les femmes me paroît avoir bien plus de grâce, d'éclat et de mouvement, que la satire de Boileau : cette dernière, malgré ses beaux détails, tombe souvent dans les déclamations exagérées de Juvénal, ne laisse point

apercevoir un esprit assez agréable, et se traîne trop longuement par des transitions lourdes et monotones [1].

J'avoue que je répugne à m'étendre sur les satires de Pope : il ne seroit que plus grand, s'il avoit dédaigné la bassesse de ses ennemis. On peut louer pourtant, et sans mêler des reproches à l'éloge, la satire adressée au docteur Arbuthnot. Pope s'y défend avec dignité contre ses calomniateurs ; ses plaisanteries sont pleines de verve, de sel et de raison ; il se venge noblement d'Adisson, qui avoit été son ami dans la vie privée, et qui étoit devenu son persécuteur dans le ministère ; exemple renouvelé plus d'une fois ! Il rend justice à ses talens, à ses qualités

[1] Comme il ne faut critiquer les grands maîtres qu'avec circonspection, j'avertis que Voltaire, dans ses *Questions encyclopédiques*, porte le même jugement. La meilleure satire de Boileau est la neuvième, et c'est peut-être le chef-d'œuvre du genre.

estimables; mais comme il révèle habilement la foiblesse d'un grand homme qui craint de perdre ou de partager la première place! Pourquoi ne s'est-il pas toujours renfermé dans ces justes bornes? Pourquoi publia-t-il *la Dunciade*, ce monument de haine et de mauvais goût, dont les allégories obscures ne peuvent être saisies et goûtées que par les Anglais? Il est vrai qu'il n'exécuta ce poëme qu'après avoir supporté quinze ans tous les emportemens de la plus basse jalousie[1]:

[1] Les ennemis de Pope se portèrent aux plus grands excès contre lui. Miladi Montagu, dont il avoit blessé legèrement l'amour-propre, ne dédaigna pas de les encourager; elle publia même à cette occasion un libelle odieux: elle y perd tout le charme de son esprit, toutes les grâces de son sexe, toute espèce de bienséance et de jugement; le plus vil journaliste, dans les feuilles les plus méprisées, n'a jamais vomi des injures plus atroces et plus dégoûtantes. Les femmes, extrêmes en tout, ne mesurent point assez leur vengeance pour la faire pardonner. Un pair d'Angleterre écrivit en même temps à Pope; il crut lui enlever tout son mérite, en lui repro-

encore céda-t-il aux sollicitations du docteur Swift, qui composa les notes. Il n'en est pas moins répréhensible. Il s'est trop livré sans doute aux mouvemens de sa sensibilité irritée. C'est un nouveau trait de ressemblance que Voltaire eut avec lui. La malignité, qui ne pardonne rien au génie, triomphe quand elle peut saisir des foiblesses dans les objets de l'admiration publique. Eh quoi! ces hommes, qui ne sont grands que par la perfection de leurs organes, peuvent-ils devenir im-

chant d'être bossu. L'homme de lettres, dans une réponse pleine de finesse et d'enjouement, couvrit le grand seigneur d'un ridicule immortel. Enfin la haine fabriqua le récit d'une flagellation ignominieuse, qu'on prétendoit avoir fait subir à Pope. Cette plate facétie, réimprimée trop souvent, amusa quelques jours l'envie et l'oisiveté. Il seroit si facile à quelques portefaix vigoureux d'insulter de la même manière César ou Turenne au sortir d'une victoire, que ce fait même, s'il étoit réel, ne serviroit qu'à couvrir de honte les lâches scélérats qui auroient abusé de la foiblesse de Pope, toujours infirme ou valétudinaire.

passibles, lorsque l'envie leur dispute le repos et la gloire? On vante, avec raison, le silence philosophique de Fontenelle, qui vécut en paix quarante ans, au milieu de toutes les brochures écrites contre lui, sans avoir la fantaisie de les ouvrir : mais ce Fontenelle, qui, mieux que toutes les définitions, marque le point où se touchent et se séparent l'esprit et le génie, étoit né sans les deux mobiles qui produisent les grandes actions et les grandes fautes : je veux dire l'imagination et la sensibilité.

Il ne faut pas croire Pope méchant, parce qu'il a porté trop loin le plaisir de la vengeance : ses lettres, dont les éditeurs auroient dû faire un choix, au lieu de les recueillir en si grand nombre, prouvent qu'il possédoit toutes les vertus sociales; celles d'un bon fils, d'un bon ami, d'un bon citoyen. Il fut chéri des hommes les plus

illustres et les plus estimables de l'Angleterre; jamais, dans ses confidences familières, il n'expose une philosophie contraire à celle de l'*Essai sur l'Homme*. Ses principes sont invariables : on voit qu'il ne faisoit consister le vrai bonheur que dans le repos et dans les plaisirs domestiques. Celui de tous ses ouvrages dont il s'applaudissoit le plus, étoit un jardin champêtre, qu'il avoit embelli lui-même : c'est là qu'il venoit oublier les illusions de la gloire et les tourmens de la célébrité sous des arbres plantés de ses mains, et près d'une fontaine décorée de quelques vers simples adressés au sommeil. Les trois dernières années de sa vie ne furent qu'une longue souffrance : il s'occupa de tous les apprêts de sa mort avec le calme d'un homme de bien. Il n'oublia dans son testament aucune des personnes dont l'attachement lui étoit connu. Ainsi, peu content

de léguer sa renommée à la postérité, il eut l'ambition plus douce de vivre dans le cœur de ses amis.

Sa *Boucle de Cheveux enlevée* atteste sa galanterie et les grâces de son imagination; mais il ne faut pas la comparer au *Lutrin*, ce chef-d'œuvre de la versification française. Pope semble avoir manqué de cette invention qui conduit la machine d'un poëme ou une action dramatique : il a laissé une comédie indigne de lui.

L'épître d'*Héloïse* est assez connue par la version de Colardeau, qui n'a pas égalé l'original, quoiqu'il ait mis dans ses vers la mélodie la plus douce et le sentiment le plus aimable. Cette épître est peut-être supérieure à toutes les héroïdes de l'ingénieux Ovide : il est vrai que l'antiquité ne pouvoit lui fournir ce spectacle si touchant des combats de la religion et de l'amour. Les personnages de la mythologie,

dont il fait parler les feintes douleurs, sont bien froids auprès d'Héloïse. Toutes les illusions poétiques qui les environnent ne peuvent égaler le charme attaché au souvenir de cette femme célèbre, qui nous a transmis, dans des lettres authentiques, sa tendresse et ses infortunes: jamais l'ivresse de l'amour ne fut mieux peinte que dans ces lettres et dans les belles pages de *la Nouvelle-Héloïse.* Aussi n'est-il point d'amant, né avec quelque imagination, qui ne donne à sa maîtresse le nom d'Héloïse ou de Julie.

Les églogues sur les quatre saisons ne sont que de foibles copies de Théocrite et de Virgile. Le poëme de *la Forêt de Windsor* présente une grande variété de tableaux descriptifs, où respire un amour vrai de la campagne: il a d'ailleurs un grand mérite pour les Anglais, c'est de peindre les beautés du site, et de retracer les faits célèbres

dont il fut le théâtre. Windsor est environné de châteaux rians et d'habitations champêtres, où les riches propriétaires de Londres viennent reposer loin du tumulte des affaires. Pope est relu tous les printemps sous la même forêt qu'il a chantée.

Le Temple de la Renommée, dont le plan est vague, offre des images brillantes et poétiques.

L'*Ode sur sainte Cécile*, qui renferme des strophes harmonieuses, n'est pas comparable à celle de Dryden.

Les morceaux traduits d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Lucain, méritent d'être lus : ils donnent un exemple utile aux jeunes gens, celui d'un grand poète qui s'essaie et se perfectionne dans l'étude des modèles antiques.

La traduction d'Homère exige de plus longues remarques. Ce fut l'ouvrage qui lui procura le plus de renommée, de fortune et de persécution.

Le discours qui le précède a reçu des éloges ; il renferme des réflexions judicieuses : mais sont-elles assez profondes ? ne se perdent-elles pas sous un entassement de métaphores et de figures peu convenables au genre d'une dissertation ? Ne vaut-il pas mieux exprimer un jugement précis dans une prose claire et sage, que de multiplier ces comparaisons qui cachent souvent le vide ou la fausseté des idées ?

Si pourtant il est permis de prodiguer les images, c'est en écrivant sur Homère, cet inventeur des belles fictions. Son génie règne depuis plus de deux mille ans sur la littérature de tous les peuples polis. Ses plus illustres rivaux n'ont osé s'élever un trône qu'à l'ombre du sien. Il nous fait communiquer avec les âges les plus reculés : il en est le peintre le plus fidèle ; car le tableau des mœurs qu'il trace avec tant de vérité, nous instruit mieux que

les récits douteux des historiens du premier âge. Son poëme est une des grandes époques de l'antiquité. L'obscurité des temps qui le précèdent sert encore sa gloire, en persuadant à l'imagination qu'il a créé les plus beaux des arts, fiers de le citer pour leur premier modèle. Chacun de ses vers a produit des volumes de commentaires. Ses détracteurs et ses enthousiastes ont prodigué les blasphèmes et les cris d'admiration. Cependant il seroit possible qu'Homère, qui occupa pendant vingt siècles toutes les voix de la renommée, ne fût pas encore jugé. Les questions souvent ramenées dans la littérature ne sont pas toujours celles sur qui l'on a rassemblé le plus de lumières; elles attendent un bon critique pour les examiner et les résoudre.

Quoi qu'il en soit, Pope, en traduisant Homère, l'a fait mieux connoître que toutes les discussions; il l'égale

dans la partie descriptive : il ne reproduit pas aussi bien les beautés naïves du père de la poésie. L'esprit de Pope, formé de l'esprit des siècles éclairés, n'étoit pas disposé peut-être à rendre facilement la simplicité des temps antiques. Je crois qu'il eût encore mieux lutté contre Virgile que contre Homère. Ce n'est pas que le poète romain ne soit aussi près de la nature; mais ses beautés sont plus savantes, et son style laisse plus apercevoir les combinaisons du travail et de l'art. S'il étoit possible qu'un philosophe ignorât tous les événemens écoulés entre Homère et Virgile, et qu'il lût pour la première fois l'*Iliade* et l'*Enéide*, il remarqueroit sans peine, de l'un à l'autre, la différence des époques et les progrès de la société.

Pope a traduit Homère avec la confiance d'un homme supérieur, sûr d'embellir ou d'égaler son auteur par

des corrections ou des changemens. Je n'avois pas les mêmes raisons de me permettre les mêmes licences. J'ai donc copié l'*Essai sur l'Homme* avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Je dois rendre compte des principes que j'ai suivis.

J'ai cherché d'abord quels avoient été ceux de Pope : j'ai vu qu'il s'efforçoit de réunir la plus grande étendue de pensée à la plus grande brièveté d'expression. L'allonger, c'étoit le défigurer entièrement. Mais s'il falloit conserver la précision, il falloit surtout suivre la marche des idées. L'enchaînement des principes de Pope ressemble, en quelque sorte, au système qu'il établit dans l'univers, quand il dit qu'un seul anneau brisé entraîneroit la ruine universelle. J'ai donc marqué toutes les liaisons, imité toutes les formes, saisi tous les mouvemens. Ceux qui entendent la langue de Pope

verront que, si son talent disparoît dans mes vers, le caractère de sa philosophie s'y retrace fidèlement.

J'ai déjà parlé de son style : d'après les défauts que je lui ai reprochés, on sent que j'ai essayé d'y répandre de la mollesse et de la facilité. Presque tous ses couplets se terminent par une harmonie symétrique, et des sons toujours réguliers ramènent des sens toujours complets. J'ai tenté de varier le rhythme, de suspendre, de réunir et de détacher les vers tour à tour. Les termes techniques consacrés aux objets de la philosophie reviennent souvent dans l'*Essai sur l'Homme* : un semblable poëme en permet l'usage, et non l'abus. Je n'ai pu me donner à cet égard la liberté des poètes anglais, qui bravent toutes les lois ; persuadé, comme je le suis, qu'on ne peut trop orner les idées abstraites d'expressions sensibles et lumineuses.

La version de l'abbé du Resnel obtint, quand elle parut, une réputation qui ne s'est pas soutenue chez les véritables gens de lettres. La force resserrée de Pope y disparoît trop souvent sous la foiblesse diffuse[1]. Cependant, l'abbé du Resnel a quelquefois de l'élégance ; on trouve des morceaux estimables dans son ouvrage : j'en ai cité quelques vers dans les notes qui accompagnent chaque épître. On voit qu'il n'écrivoit point encore à l'époque de la corruption. Il a mieux réussi dans l'*Essai sur la Critique :* les vers sur l'harmonie imitative, et quelques autres, sont restés dans la mémoire des amateurs.

Il existe une autre traduction manuscrite de l'*Essai sur l'Homme :* je veux parler de celle de M. l'abbé Delille. Ce

[1] La traduction en prose de Silhoüette fait bien mieux connoître l'*Essai sur l'Homme* que les vers de l'abbé du Resnel : elle manque d'elegance ; mais elle est exacte.

n'est point pour lutter contre lui que j'ai pris le même modèle. J'avois commencé quelques chants d'un poëme dans le genre de Lucrèce et de Pope. Je fis le projet de traduire l'un ou l'autre, pour essayer mon foible talent. Pope, moins long, étoit plus adapté au goût de mon siècle et de ma nation : je fus bientôt décidé. La malignité peut-être cherchera d'autres raisons de ce choix : je désavoue d'avance toutes celles qu'elle me prêtera.

Je ne connois point la traduction de M. l'abbé Delille : je n'ai jamais eu que le plaisir d'entendre quelques vers de sa troisième épître, au collége Royal, et une cinquantaine de sa première chez un ami commun. Je lus aussi les mêmes passages devant plusieurs personnes, et je n'eus pas l'avantage de me rencontrer une seule fois avec lui.

Plusieurs critiques, sans doute, croi-

ront flatter M. l'abbé Delille, en s'empressant de rabaisser mon travail : je suis convaincu d'avance qu'il est loin de les approuver. Si sa traduction paroît, je serai le premier à lui rendre justice. Je souhaite, pour la gloire de Pope, qu'il ait un interprète digne de lui.

Ici finit le discours qui précédoit la première édition. Depuis qu'elle a paru, j'ai mis à profit toutes les observations des critiques, et j'ai tâché d'être plus sévère qu'eux-mêmes.

Je ne songeois point à réimprimer cette traduction ; elle seroit long-temps restée dans mon portefeuille avec quelques ouvrages originaux : mais on publie, après la mort de M. Delille, la version qu'il n'a point imprimée de son vivant : je dois donc aussi publier la mienne. Il y a plus de vingt ans qu'elle est dans sa forme actuelle. Si je paroissois plus tard, on pourroit croire un jour que j'ai corrigé mon travail sur celui de M. Delille.

ESSAI
SUR L'HOMME.

AN ESSAY ON MAN.

EPISTLE I.

Awake, my St. John! leave all meaner things
To low ambition, and the pride of Kings.
Let us (since Life can little more supply
Than just to look about us, and to die)
Expatiate free o'er all this scene of Man;
A mighty Maze! but not without a plan;
A Wild, where weeds and flow'rs promiscuous shoot;
Or Garden, tempting with forbidden fruit.
Together let us beat this ample field,
Try what the open, what the covert yield;

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE I.

RÉVEILLE-TOI, MILORD : ne livre plus tes jours
A tous ces graves riens qui tourmentent les cours ;
Laisse aux cliens des rois leur superbe esclavage.
Ah ! si l'être pensant n'a qu'un jour en partage,
Et vers le but fatal se hâtant de courir,
Ne peut qu'autour de soi regarder et mourir,
Que l'homme occupe au moins ce jour à se connoître :
L'homme, dédale immense, et régulier peut-être ;
Jardin où trop souvent brillent des fruits trompeurs ;
Sol fécond, et mêlé de ronces et de fleurs.
Viens : de ce vaste champ parcourons l'étendue ;
Cherchons tout ce qu'il cache ou découvre à la vue ;

The latent tracts, the giddy heights explore
Of all who blindly creep, or sightless soar;
Eye Nature's walks, shoot Folly as it flies,
And catch the Manners living as they rise;
Laugh where we must, be candid where we can,
But vindicate the ways of God to Man.

I. Say first, of God above, or Man below,
What can we reason, but from what we know?
Of Man, what see we but his station here,
From which to reason, or to which refer?
Thro' worlds unnumber'd tho' the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He who thro' vast immensity can pierce,
See worlds on worlds compose one universe,
Observe how system into system runs,
What other planets circle other suns,
What vary'd Beings people every star,
May tell, why Heav'n has made us as we are.
But of this frame the bearings and the ties,
The strong connections, nice dependencies,
Gradations just, has thy pervading soul
Look'd thro'? or can a part contain the whole?

Marquons, en l'éclairant, sages observateurs,
Ses abîmes profonds, ses sublimes hauteurs;
Que l'homme, en m'écoutant, s'élève et s'humilie;
Montrons-lui sa foiblesse, abaissons sa folie;
Et, faisant taire enfin un orgueil criminel,
Osons justifier les lois de l'Éternel.
  Quels objets! l'homme et Dieu! comment saisir leur être?
L'esprit ne peut juger que ce qu'il peut connoître;
Et l'homme si borné, que connoît-il, hélas!
Hors l'instant et le point qu'il occupe ici-bas?
Il ne voit rien de plus : tout le reste est dans l'ombre;
Quoiqu'un Dieu se révèle en des globes sans nombre,
Je le cherche en ce globe où sa main m'a jeté.
  Mortel, si ton regard, perçant l'immensité,
Pouvoit de tous les cieux pénétrer la structure,
Et de leurs habitans deviner la nature;
S'il voyoit à la fois, par des retours constans,
Tous les mondes sans fin, l'un sur l'autre flottans,
Suivre autour des soleils leur marche régulière,
Tu pourrois lire au sein de la cause première!
Mais ces secrets d'un Dieu te sont-ils découverts?
Foible atome, est-ce à toi d'embrasser l'univers?

Is the great Chain, that draws all to agree,
And drawn supports, upheld by God, or thee?

II. Presumptuous Man! the reason wouldst thou find,
Why form'd so weak, so little, and so blind?
First, if thou canst, the harder reason guess,
Why form'd no weaker, blinder, and no less?
Ask of thy mother earth, why oaks are made
Taller or stronger than the weeds they shade?
Or ask of yonder argent fields above,
Why JOVE's Satellites are less than JOVE?

Of Systems possible, if 'tis confest,
That Wisdom infinite must form the best,
Where all must full, or not coherent be,
And all that rises, rise in due degree;
Then, in the scale of reas'ning life, 'tis plain,
There must be, somewhere, such a rank as Man;
And all the question (wrangle e'er so long)
Is only this, if God has plac'd him wrong?

Cette chaîne éternelle, inébranlable, immense,
Où tout est suspendu, par qui tout se balance,
Est-ce l'homme, est-ce Dieu qui lui sert de soutien?
L'ordre est-il affermi par son bras ou le tien?
L'homme a dit : Pourquoi Dieu, me tirant de l'argile,
M'a-t-il fait si petit, si borné, si fragile?
Hélas! foible mortel, pourquoi n'es-tu pas né
Plus imparfait encor, plus petit, plus borné?
Viens, enfant de la terre, ose, dans ta démence,
Demander aux vallons pourquoi l'yeuse immense,
L'yeuse au tronc robuste, aux cent bras déployés,
Protége les buissons qui rampent à ses pieds?
Demande à Jupiter pourquoi ses satellites
Roulent autour de lui dans de moindres orbites?
Si du plan le plus sage, en méditant ses lois,
L'éternel géomètre a dû faire le choix;
S'il faut, dans le meilleur des univers possibles,
Que tout soit enchaîné par des nœuds insensibles,
L'homme, esclave des sens, mais par l'âme éclairé,
De l'ange à l'animal doit remplir un degré;
Ainsi donc, quels que soient tes vœux et ton audace,
Tout se borne à ce point : L'homme est-il à sa place?

Respecting Man, whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.
In human works, though labour'd on with pain,
A thousand movements scarce one purpose gain;
In God's, one single can its end produce;
Yet serves to second too some other use.
So Man, who here seems principal alone,
Perhaps acts second to some sphere unknown,
Touches some wheel, or verges to some goal;
'Tis but a part we see, and not a whole.

When the proud steed shall know, why Man restrains
His fiery course, or drives him o'er the plains:
When the dull Ox, why now he breaks the clod,
Is now a victim, and now Ægypt's God:
Then shall Man's pride and dulness comprehend
His actions', passions', being's, use and end;
Why doing, suff'ring, check'd, impell'd, and why
This hour a slave, the next a deity.

Le ciel n'est point injuste, et ce qui semble un mal
Est quelquefois un bien dans le plan général.
Ta pénible industrie, en tes foibles ouvrages,
Tire à peine un effet du jeu de cent rouages,
Tandis que l'Éternel produit incessamment
Des effets infinis par un seul mouvement.
L'homme que sur ce globe il place au rang suprême,
Acteur subordonné d'un plus vaste système,
A des ressorts lointains est peut-être attaché;
Je vois quelques rapports : le grand tout m'est caché.

Quand le coursier fougueux saura pourquoi son guide
Presse ou retient les bonds de sa course rapide;
Le bœuf, pour quels travaux à ton joug enchaîné,
Il te soumet son front dans Memphis couronné;
Le sot orgueil de l'homme alors pourra connoître
Ses penchans, leur usage, et la fin de son être;
Pourquoi Dieu mélangea ses maux et ses plaisirs;
Pour quel but, entraîné par d'aveugles désirs,
Il les suit tour à tour, tour à tour il les brave,
Tantôt s'élève en dieu, tantôt rampe en esclave.

L'homme de ses défauts doit absoudre le ciel;
Il est aussi parfait que peut l'être un mortel;

Then say not, Man's imperfect, heav'n in fault;
Say rather, Man's as perfect as he ought:
His knowledge measur'd to his state and place;
His time a moment, and a point his space.
If to be perfect in a certain sphere,
What matter, soon or late, or here or there?
The blest to-day is as completely so,
As who began a thousand years ago.

III. Heav'n from all creatures hides the book of Fate,
All but the page prescrib'd, their present state;
From brutes what men, from men what spirits know:
Or who could suffer Being here below?
The lamb, thy riot dooms to bleed to-day,
Had he thy Reason, would he skip and play?
Pleas'd to the last, he crops the flow'ry food,
And licks the hand just rais'd to shed his blood.
Oh blindness to the future! kindly giv'n,
That each may fill the circle mark'd by Heav'n:
Who sees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a sparrow fall,
Atoms or systems into ruin hurl'd,
And now a bubble burst, and now a world.

A son rang, à sa fin, sa force est mesurée :
Un point est son espace, un moment sa durée.
Si tu dois être heureux dans quelqu'autre séjour,
Que t'importe le lieu? que t'importe le jour?
L'homme, heureux d'aujourd'hui, l'est depuis mille années.
Le grand livre du ciel contient nos destinées;
Mais il ne montre aux yeux qu'un instant qui s'enfuit :
Chacun y lit sa page, et non celle qui suit.
L'homme sait moins que l'ange, et sait plus que la bête.
Hélas ! s'il prévoyoit son trépas qui s'apprête,
Cet innocent agneau que tu vas dévorer,
Sur l'herbe, autour de toi, viendroit-il folâtrer?
Tranquille, et de sa mère oubliant la mamelle,
Il broute un verd gazon, il bondit auprès d'elle;
Et quand ton bras levé tient le fer inhumain,
Il accourt à ta voix, et caresse ta main.
Trop heureuse ignorance ! ô faveur la plus chère
De ce Dieu juste et bon qui de tous est le père,
Pour qui tous sont égaux, et dont l'œil voit en paix
Mourir le ver sous l'herbe, ou le roi sous le dais;
Une bulle crever sur les rides de l'onde,
Ou crouler à grand bruit la machine du monde!

Hope humbly then; with trembling pinions soar;
Wait the great teacher Death; and God adore.
What future bliss, he gives not thee to know,
But gives that Hope to be thy blessing now.
Hope springs eternal in the human breast:
Man never is, but always to be blest:
The soul, uneasy and confin'd from home,
Rests and expatiates in a life to come.

Lo, the poor Indian! whose untutor'd mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind;
His soul, proud Science never taught to stray
Far as the solar walk, or milky way;
Yet simple Nature to his hope has giv'n,
Behind the cloud-topt hill, an humbler heav'n:
Some safer world in depth of woods embrac'd,
Some happier island in the watry waste,
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no Christians thirst for gold.
To be, contents his natural desire,
He asks no Angel's wing, no Seraph's fire:

Eh bien ! puisqu'à tes yeux le grand livre est scellé,
Attends que par la mort il te soit révélé.
La mort vient de la vie expliquer le mystère.
Si Dieu voila ton sort d'une ombre salutaire,
Ici-bas l'espérance est pour toi le bonheur ;
C'est un germe immortel qui fleurit dans ton cœur.
Tu n'es jamais heureux, et tu dois toujours l'être ;
L'âme inquiète, ardente, avide de connoître,
S'étend et se repose en de vastes lointains.

Partout de l'avenir l'homme attend ses destins :
Regarde l'Indien sur sa natte sauvage,
Il voit Dieu dans la nue, et l'entend dans l'orage ;
Il n'a point dans les airs suivi ton vol savant,
Mais du moins il espère ; il se peint, en rêvant,
Pardelà de grands monts une forêt paisible,
Au sein des vastes mers une île inaccessible,
Un ciel fait pour ses mœurs, où, brisant ses liens,
Loin des cruels démons, loin surtout des chrétiens,
Il ira, libre enfin des maux de l'esclavage,
De son pays natal revoir la douce image.
Le bonheur d'exister suffit seul à ses vœux.
Jamais des Séraphins il n'envia les feux,

But thinks, admitted to that equal sky,
His faithful dog shall bear him company.

IV. Go, wiser thou! and, in the scale of sense,
Weigh thy Opinion against Providence:
Call imperfection what thou fancy'st such,
Say, here he gives too little, there too much!
Destroy all creatures for thy sport or gust,
Yet cry, If Man's unhappy, God's unjust;
If Man alone ingross not heav'n's high care,
Alone made perfect here, immortal there:
Snatch from his hand the balance and the rod,
Re-judge his justice, be the God of God.

In Pride, in reas'ning Pride, our error lies;
All quit their sphere, and rush into the skies.
Pride still is aiming at the blest abodes,
Men would be Angels, Angels would be Gods.
Aspiring to be Gods, if Angels fell;
Aspiring to be Angels, Men rebel:
And who but wishes to invert the laws
Of Order, sins against th' Eternal Cause.

V. Ask for what end the heav'nly bodies shine,
Earth for whose use? Pride answers, « 'Tis for mine:

Ni le vol de l'Archange aux six ailes légères :
Seulement il désire, en ses douces chimères,
Qu'au séjour du bonheur avec lui transporté,
Son chien, fidèle ami, repose à son côté.
  Toi, qui te crois plus sage, ose, dans ta balance,
Peser insolemment l'homme et la Providence !
Nomme l'ordre un chaos ; mortel, dis à ton Dieu :
« Ici tu donnes trop, là tu donnes trop peu ;
» D'un nouvel univers amuse mon caprice :
» Si tout n'est fait pour moi, tu n'as point de justice ;
» Je dois arrêter seul ton regard paternel ;
» Sur la terre parfait, dans les cieux immortel. »
Va, brise la balance et le sceptre suprême !
Juge ton maître enfin, sois le Dieu de Dieu même !
  L'infatigable orgueil nous pousse vers les cieux ;
L'homme veut être un ange, et les anges des dieux :
Mais si l'ange tomba, l'homme est-il moins rebelle
Lorsqu'il ose accuser la puissance éternelle ?
  Pourquoi les feux du ciel brillent-ils ? et pourquoi
Ce monde est-il formé ? L'orgueil dit : « C'est pour moi ;
» Pour moi naît le printemps ; c'est pour moi que la terre
» Prodigue de ses fruits le luxe tributaire,

» For me kind Nature wakes her genial pow'r,
» Suckles each herb, and spreads out ev'ry flow'r;
» Annual for me the grape, the rose renew
» The juice nectareous, and the balmy dew;
» For me, the mine a thousand treasures brings;
» For me, health gushes from a thousand springs;
» Seas roll to waft me, Suns to light me rise:
» My foot-stool earth, my canopy the skies. »
But errs not Nature from this gracious end,
From burning Suns when livid deaths descend,
When earthquakes swallow, or when tempest sweep
Towns to one grave, whole nations to the deep?
« No ('tis reply'd) the first Almighty Cause
» Acts not by partial, but by gen'ral laws;
» Th' exceptions few; some change since all began:
» And what created perfect?» — Why then Man?
If the great end be human Happiness,
Then Nature deviates; and can Man do less?
As much that end a constant course requires
Of show'rs and sun-shine, as of Man's desires;
As much eternal springs and cloudless skies,
As Men for ever temp'rate, calm and wise.

» Que mûrit le nectar dans la grappe enfermé,
» Et que la rose entr'ouvre un bouton parfumé.
» D'un or qui m'appartient la mine se féconde ;
» O mer ! comme ton roi porte-moi sur ton onde ;
» Soleil ! pour m'éclairer suis ton cours annuel :
» Cette terre est mon trône, et ma tente est le ciel. »
Mais la nature, hélas ! te déclare la guerre,
Lorsqu'elle ordonne aux feux de jaillir de la terre,
Aux vents empoisonnés de souffler le trépas,
Et dit à l'Océan d'engloutir les États.
« Non, me répond l'orgueil, la nature enchaînée
» Par le cours de ses lois est alors entraînée ;
» Hors le Dieu qui fit tout, il n'est rien de constant,
» Il n'est rien de parfait. » Tu veux l'être pourtant !
Tu dis que ton bonheur est sa fin nécessaire ;
Souvent à cette fin la nature est contraire.
Ici tout est changeant : voudrois-tu que ton cœur
Pût méconnoître seul l'inconstance et l'erreur ?
Des mobiles saisons tes désirs sont l'image ;
Un jour serein commence, il finit par l'orage.
Le temps fuit, et ramène en ses jeux éternels
Les pestes, les beaux jours, les Titus, les Cromwels :

If plagues or earthquakes break not Heav'n's design,
Why then a Borgia, or a Catiline?
Who knows but He, whose hand the light'ning forms,
Who heaves old Ocean, and who wings the storms;
Pours fierce Ambition in a Cæsar's mind,
Or turns young Ammon loose, to scourge mankind?
From Pride, from Pride, our very reas'ning springs;
Account for moral, as for nat'ral things.
Why charge we Heav'n in those, in these acquit?
In both, to reason right is, to submit.
Better for us, perhaps, it might appear,
Were there all harmony, all virtue here;
That never air or ocean felt the wind:
That never passion discompos'd the mind.
But all subsists by elemental strife;
And passions are the elements of Life.
The gen'ral ORDER, since the whole began,
Is kept in Nature, and is kept in Man.
VI. What would this Man? Now upward will he soar,
And little less than Angel, would be more;
Now looking downwards, just as griev'd appears
To want the strength of bulls, the fur of bears.

Ainsi que les volcans, les Nérons doivent naître.
Si des événemens le moteur et le maître
Suit l'ordre accoutumé, quand du plus haut des airs
Il fait partir l'orage et soulève les mers,
Interrompt-il ses lois quand, sur l'Asie en cendre,
Pour châtier le monde, il déchaîne Alexandre?
Tes folles passions, dans leurs emportemens,
Se font la guerre aussi comme les élémens.
Vois du même œil au moins et l'homme et la nature.
Tes doubles jugemens flottent à l'aventure;
Tu condamnes le ciel, tu l'absous à ton choix :
Rougis, et sans murmure obéis à ses lois.
Tu voudrois que le ciel fût toujours sans orages,
Et l'homme sans défauts, et la mer sans naufrages :
Insensé ! soumets-toi : ce désordre apparent
Cache un ordre réel à ton œil ignorant;
Bénis les passions, élémens de la vie.
De tes vœux opposés règle au moins la folie !
Tantôt au sort de l'ange on te voit aspirer;
Tantôt, dans tes chagrins, je t'entends désirer
Et la force du bœuf, et l'épaisse fourrure
Que l'ours, enfant du Nord, oppose à la froidure.

Made for his use all creatures if he call,
Say what their use, had he the pow'rs of all.

Nature to these, without profusion, kind,
The proper organs, proper pow'rs assign'd;
Each seeming want compensated of course,
Here with degrees of swiftness, there of force;
All in exact proportion to their state;
Nothing to add, and nothing to abate.
Each beast, each insect, happy in its own:
Is heav'n unkind to Man, and Man alone?
Shall he alone, whom rational we call,
Be pleas'd with nothing, if not bless'd with all?

The bliss of Man (could Pride that blessing find)
Is, not to act or think beyond mankind;
No pow'rs of body or of soul to share,
But what his nature and his state can bear.
Why has not Man a microscopic eye?
For this plain reason, man is not a fly.
Say what the use, were finer optics giv'n,
T' inspect a mite, not comprehend the heav'n?

Les animaux, dis-tu, sont soumis à ta loi,
Ils sont nés tes sujets, ils travaillent pour toi :
Mais as-tu besoin d'eux, si leurs dons t'appartiennent?
 Entre tous les enfans que ses soins entretiennent,
La nature établit des rapports mutuels ;
Elle partage entre eux ses bienfaits maternels,
A leurs divers besoins mesure sa largesse,
Donne aux uns la vigueur, aux autres la vitesse.
Les animaux heureux écoutent ses leçons ;
L'humble insecte jouit caché sous les gazons ;
Elle n'est point prodigue, elle n'est point avare :
Eh quoi ! pour l'homme seul seroit-elle barbare ?
Lui, fier de sa raison, lui, né pour commander,
S'il ne possède tout, croit ne rien posséder.
Trop heureux ton destin si tu sais le connoître !
Pourquoi veux-tu franchir les bornes de ton être ?
Songe qu'en obtenant des organes nouveaux,
Tu changerois sans fruit et de biens et de maux.
Que la mouche à ton œil prête son microscope,
Tu vois jusqu'au ciron qu'un brin d'herbe enveloppe ;
Mais ce vaste regard où se peint ta fierté,
N'embrasse plus des cieux la riche immensité.

Or touch, if tremblingly alive all o'er,
To smart and agonize at ev'ry pore?
Or quick effluvia darting thro' the brain,
Die of a rose in aromatic pain?
If nature thunder'd in his op'ning ears,
And stunn'd him with the music of the spheres,
How would he wish, that Heav'n had left him still
The whisp'ring Zephyr, and the purling rill?
Who finds not Providence all good and wise,
Alike in what it gives, and what denies?

VII. Far as Creation's ample range extends,
The scale of sensual, mental pow'rs ascends:
Mark how it mounts, to Man's imperial race,
From the green myriads in the peopled grass:
What modes of sight betwixt each wide extreme,
The mole's dim curtain, and the lynx's beam:
Of smell, the headlong lioness between,
And hound sagacious on the tainted green:
Of hearing, from the life that fills the flood,
To that which warbles through the vernal wood!
The spider's touch, how exquisitely fine!
Feels at each thread, and lives along the line:

Aiguise ton toucher : des douleurs plus subtiles
Vont blesser le tissu de tes nerfs plus fragiles.
Du rapide odorat si l'aimant est plus fort,
Dans l'haleine des fleurs tu respires la mort ;
Et si tu peux entendre en leur marche infinie
Tonner des cieux roulans l'effrayante harmonie,
Ne regrettes-tu pas le doux bruit des ruisseaux,
Et le zéphyr du soir qui caresse leurs eaux?
Fils ingrat ! de ton père adore la sagesse ;
Ses dons et ses refus te prouvent sa tendresse.

Les êtres inégaux, s'élevant par degrés,
Reçurent avec choix des présens mesurés :
Combien de rangs divers ! quel immense intervalle
De l'insecte invisible à ta race royale !
L'œil voilé de la taupe au jour semble fermé ;
L'œil du lynx est dans l'ombre un rayon enflammé ;
L'oreille est du lion le plus sûr sentinelle,
Et le chien de l'odeur suit la trace fidelle.
Des habitans muets fendent le sein des eaux ;
La voix d'un peuple ailé réjouit les berceaux.
Vois l'abeille avec art, de l'herbe envenimée
Extraire en voltigeant sa liqueur parfumée.

In the nice bee, what sense so subtly true
From pois'nous herbs extracts the healing dew:
How Instinct varies in the grov'ling swine,
Compar'd, half-reas'ning elephant, with thine!
'Twixt that, and Reason, what a nice barrier?
For ever sep'rate, yet for ever near!
Remembrance and Reflection how ally'd;
What thin partitions Sense from Thought divide!
And middle-natures, how they long to join,
Yet never pass th' insuperable line!
Without this just gradation, could they be
Subjected, these to those, or all to thee?
The pow'rs of all subdu'd by thee alone,
Is not thy Reason all these pow'rs in one?

VIII. See, thro' this air, this ocean, and this earth,
All matter quick, and bursting into birth.
Above, how high, progressive life may go!
Around, how wide! how deep extend below

Arachné tend sa toile; elle y vit à la fois
Dans tous les fils tremblans qu'entrelacent ses doigts.
Compare au vil instinct qui paît le gland du chêne,
De ce noble éléphant la raison presque humaine!
Dans les plis du cerveau quelle étroite cloison
A du grossier instinct séparé la raison!
Auprès du jugement la mémoire est placée,
Et le sentiment veille auprès de la pensée.
C'est en vain que tu vois tous ces êtres voisins
S'approcher, se toucher sur les mêmes confins;
Chacun garde son rang, ses traits et son génie:
De l'inégalité naît entr'eux l'harmonie.
A la juste distance où le ciel les a mis,
Tous soumis l'un à l'autre, ils te sont tous soumis;
Leurs dons sont partagés, ta raison les rassemble.

Contemple au loin le ciel, l'onde et la terre ensemble;
Tout s'y meut, tout y vit, et, prompte à s'animer,
La matière en travail se hâte d'y germer.
Autant que peut l'espace autour de toi s'étendre,
Et sur toi remonter et sous toi redescendre;
Des bouts de la nature embrasse et réunis
Tous les êtres divers, et comme elle infinis;

Vast chain of Being! which from God began,
Natures æthereal, human, angel, man,
Beast, bird, fish, insect, what no eye can see,
No glass can reach; from Infinite to thee,
From thee to Nothing. — On superior pow'rs
Were we to press, inferior might on ours:
Or in the full creation leave a void,
Where, one step broken, the great scale's destroy'd:
From Nature's chain whatever link you strike,
Tenth, or ten thousandth, breaks the chain alike.

And, if each system in gradation roll
Alike essential to th' amazing Whole:
The least confusion but in one, not all
That system only, but the Whole must fall.
Let Earth unbalanc'd from her orbit fly,
Planets and Suns run lawless thro' the sky;
Let ruling Angels from their spheres be hurl'd,
Being on Being wreck'd, and world on world;

Ceux qui volent dans l'air, ceux dont l'onde est peuplée,
Ceux que le verre atteint sur la voûte étoilée,
Et dans l'herbe invisible où s'impriment tes pas,
Ceux que voit ton regard, et ceux qu'il ne voit pas;
Les esprits fils du ciel, les corps nés de la fange,
La mousse et les soleils, et l'insecte et l'archange,
Vaste chaîne dont l'homme occupe le milieu,
Qui, d'anneaux en anneaux, unit l'atome à Dieu,
Et, toujours descendant et s'élevant sans cesse,
Croît jusqu'à l'infini, jusqu'au néant s'abaisse.
Qu'au rang des esprits purs l'homme veuille arriver,
La brute au rang de l'homme osera s'élever;
Plus de lois, plus d'accord, le grand tout se divise :
Qu'un anneau se détache, et la chaîne se brise.
S'il est diverses lois pour les globes divers,
Un seul, en s'écroulant, fait crouler l'univers.
Que la terre un moment s'éloigne de sa route,
La lune et le soleil, abandonnant leur voûte,
S'égarent en désordre, et comme eux détrôné,
L'ange qui les conduit, dans leur chute entraîné,
Laisse échapper d'effroi leurs rênes vagabondes,
Et les mondes brisés retombent sur les mondes.

Heav'ns whole foundations to their centre nod,
And Nature tremble to the throne of God.
All this dread ORDER break — for whom? for thee?
Vile worm! — oh Madness! Pride! Impiety!

IX. What if the foot, ordain'd the dust to tread,
Or hand, to toil, aspir'd to be the head?
What if the head, the eye, or ear repin'd
To serve mere engines to the ruling Mind?
Just as absurd for any part to claim
To be another, in this gen'ral frame:
Just as absurd, to mourn the tasks or pains,
The great directing MIND of all ordains.

All are but parts of one stupendous whole,
Whose body Nature is, and God the soul;
That, chang'd thro' all, and yet in all the same;
Great in the earth, as in th' æthereal frame;
Warms in the sun, refreshes in the breeze,
Glows in the stars, and blossoms in the trees,
Lives thro' all life, extends thro' all extent,
Spreads undivided, operates unspent;

Faut-il donc qu'à grand bruit le choc des élémens,
Arrachant l'univers à ses vieux fondemens,
Porte au trône de Dieu l'épouvante et la guerre?
Et pour qui? pour toi seul, ver obscur de la terre!
Vain mortel! ô démence! ô trop coupable orgueil!
  Si tout à coup l'oreille, envieuse de l'œil,
Pour juger les couleurs croyoit être formée;
Si la main, dédaignant sa tâche accoutumée,
Si le pied qui chemine, oubliant d'avancer,
Comme la tête humaine aspiroient à penser;
Si chaque membre enfin, si la tête en délire
De l'âme souveraine osoient braver l'empire,
Quel désordre! et pourtant n'es-tu pas aussi vain
Quand tu veux pour toi seul changer l'ordre divin?
  Tout ce qui fut créé ne fait qu'un grand système;
La nature est un corps qui pour âme a Dieu même;
La matière et l'esprit, tout existe dans Dieu;
Comme la vie et l'air, il circule en tout lieu,
Nulle part divisé, s'étend dans chaque espace,
Donne et produit sans cesse, et jamais ne se lasse;
Dans les feux il échauffe, et dans l'onde il nourrit;
Souffle dans le zéphyre, et sur l'arbre fleurit;

Breathes in our soul, informs our mortal part,
As full, as perfect, in a hair as heart;
As full, as perfect, in vile Man that mourns,
As the rapt Seraph that adores and burns:
To him no high, no low, no great, no small;
He fills, he bounds, connects, and equals all.

X. Cease then, nor ORDER Imperfection name:
Our proper bliss depends on what we blame.
Know thy own point: This kind, this due degree
Of blindness, weakness, Heav'n bestows on thee.
Submit. — In this, or any other sphere,
Secure to be as blest as thou canst bear:
Safe in the hand of one disposing Pow'r
Or in the natal, or the mortal hour.
All Nature is but Art, unknown to thee;
All Chance, Direction, which thou canst not see;
All Discord, Harmony not understood;
All partial Evil, universal Good:
And, spite of Pride, in erring Reason's spite,
One truth is clear, WHATEVER IS, IS RIGHT.

Il agit dans nos corps, dans nos âmes il pense :
Rien n'est grand ni petit pour sa toute-puissance ;
Il n'est pas moins parfait et moins prodigieux
Dans l'œil du moucheron que dans l'astre des cieux,
Dans le moindre cheveu que dans le cœur du sage,
Et dans le vil mortel qui rampe et qui l'outrage,
Qu'en ces fiers Séraphins aux rayons enflammés,
D'un amour immortel devant lui consumés.
Il est partout divers, et partout se ressemble,
Égale et remplit tout, borne et joint tout ensemble.
Ah ! n'accuse donc point ce grand législateur ;
Sur tes maux prétendus il fonda ton bonheur.
Tes destins sont bornés ; mais ta propre foiblesse
Est un don que du ciel t'accorda la sagesse.
Sur toi du Tout-Puissant l'œil repose toujours ;
Remis sous sa tutelle au premier de tes jours,
Tu dois rejoindre encore, à ton heure suprême,
Ce père universel qui t'attend et qui t'aime.
La nature est pour nous un art mystérieux,
Le hasard, une fin qui se cache à nos yeux.
Sur un trouble apparent le grand ordre se fonde ;
Des maux particuliers naît le bonheur du monde.
Dieu commande, obéis, et, ne blâmant plus rien,
Dis en le bénissant : Tout ce qu'il fit est bien.

NOTES

DE LA PREMIÈRE ÉPÎTRE.

Réveille-toi, milord, etc.

MA juste admiration pour Pope ne m'aveugle point sur ses défauts. J'avoue que ce commencement de l'*Essai sur l'Homme* m'a toujours paru très-défectueux. Ces figures accumulées, où l'homme est tour à tour un labyrinthe, un jardin, un champ, un désert, manquent de goût, de précision et de clarté. Ce défaut est très-commun dans Lucain, dans Young, dans Ovide : Virgile, Racine et Boileau n'y tombent jamais. Je sais que Voltaire se permet de revêtir la même idée de plusieurs métaphores, comme dans le *Discours sur le Plaisir.*

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines.
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes.
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes!
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes!

Mais ces images sont si justes et si naturelles, ces vers ont tant de grâce et d'harmonie, et le mouvement des

deux derniers est si beau, que la critique la plus sévère doit être desarmée.

Les vers de Pope sont d'autant plus répréhensibles, qu'il les a placés dans le début de son poëme. Pourquoi n'annonce-t-il pas, en commençant, les quatre divisions de l'*Essai sur l'Homme*, dont le plan est si bien conçu ! Voyez comme l'auteur des *Géorgiques* developpe son sujet dès l'entrée !

Quid faciat lætas segetes, etc.

M. de Saint-Lambert, dans un poëme à peu pres semblable, imite cette noble simplicité de Virgile.

Je chante les saisons et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde.
Il prodigue au printemps la grâce et la beauté;
Du trésor des moissons il enrichit l'été;
L'automne les enleve aux campagnes fertiles,
Et l'hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

Quels objets ! l'homme et Dieu, etc.

Ici le sujet commence; et, dans le morceau qui suit, Pope se montre également philosophe et poete.

On peut remarquer, dès ce commencement, la différence du genie des poetes anglais et des poetes français. Pope ne fait nulle difficulté d'employer, dans ses vers, les mots d'attraction, connexion, gradation.

The strong connections, nice dependencies,
Gradations just, etc.

Nos bons ecrivains en vers rejetteroient ces mots comme

trop secs et trop abstraits. Je ne partage pourtant pas l'avis extrême de ceux qui excluent du langage poétique tous les termes que la philosophie et les découvertes modernes y ont nécessairement introduits. Quand ces termes sont placés habilement, ils peuvent enrichir le style, loin de le dénaturer. Je me souviens qu'un homme de lettres me soutint un jour que l'expression de *grand tout*, qui se retrouve assez souvent dans les poètes de ce siècle, étoit inconnue à ceux du siècle dernier. Je lui répondis par ce vers de Racine, qui dit dans un de ses hymnes, en s'adressant à Dieu :

O toi, dont la puissance
A créé ce grand tout, soutenu par tes mains!

Si du plan le plus sage, en méditant ses lois, etc.

Il faut surtout méditer ce raisonnement : c'est un de ceux qui font la base du système expliqué dans l'*Essai sur l'Homme*.

Son chien, fidèle ami, repose à son côté, etc.

On a loué Voltaire d'avoir peint le chien, dans *la Henriade*, par une périphrase assez vague, qui pourroit convenir au cheval ; je ne vois pas le motif de cet éloge. Racine a placé le mot *chien* dans *Athalie* de la manière la plus noble, et l'a répété trois fois. La véritable création est de faire entrer dans le langage poétique les termes familiers, qu'une fausse délicatesse veut en exclure, sans blesser, comme de raison, l'harmonie et l'élégance.

Pourquoi les feux du ciel brillent-ils? et pourquoi, etc.

Voltaire a visiblement imité cet endroit.

L'homme vint, et cria : Je suis puissant et sage.
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage.
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux, etc.

Je suppose que les poésies philosophiques de Voltaire sont assez connues des lecteurs, pour qu'ils remarquent sans peine les vers empruntés à Pope. Je n'indiquerai dorénavant que les imitations plus éloignées qui pourroient échapper à quelques personnes.

L'homme veut être un ange, et les anges des dieux, etc.

Les Anglais, nourris de la lecture des livres saints, y font souvent allusion dans leurs ouvrages ; on en verra plus d'un exemple dans l'*Essai sur l'Homme.*

Vois du même œil au moins et l'homme et la nature.

Ce raisonnement demande beaucoup d'attention. Après avoir fait convenir l'homme que les désordres physiques sont nécessaires, Pope tire de cet aveu la conséquence naturelle, que les désordres moraux sont nécessaires aussi.

Elle n'est point prodigue, elle n'est point avare, etc.

Ce passage sur les différentes facultés des animaux et de l'homme ; le suivant, sur la gradation des êtres, sont admirables dans l'original. La poésie et la métaphysique réunies ne peuvent s'élever plus haut.

L'ange qui les conduit, dans leur chute entraîné,
Laisse échapper d'effroi leurs rênes vagabondes, etc.

Allusion au système de Platon, qui faisoit présider un génie aux révolutions de chaque sphère céleste.

La nature est un corps qui pour âme a Dieu même.

Cette magnifique description de Dieu rappelle les vers du sixième livre de *l'Énéide*, où Virgile expose la doctrine des stoïciens, qui admettoient une âme universelle.

Principio, cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra,
Spiritus intùs alit; totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Indè hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

Cette foible imitation, que j'ai essayée pour ceux qui n'entendent point la langue de Virgile, leur donnera la facilité de comparer le poète romain et le poète anglais.

Dans les veines du monde une âme répandue,
Partout de ce grand corps agitant l'étendue,
Remplit les champs de l'air, et la terre et les eaux;
Alimente l'éclat des célestes flambeaux;
De son feu créateur à la fois elle anime
Les monstres bondissans sur les flots de l'abîme,
Et les peuples ailés, et les troupeaux nombreux,
Et l'homme enfin qui pense, et qui règne sur eux.

On trouve à peu près les mêmes idées dans un hymne qu'on attribue à l'ancien Orphée, et qui est adressé au

dieu Pan, symbole de la nature. Voici une traduction assez littérale des premiers vers de cet hymne :

O Pan ! la terre et l'air, l'eau, la flamme féconde,
Dont l'éternel combat maintient l'ordre du monde,
Forment en s'unissant les membres de ton corps !
Ta flûte aux sept tuyaux variant ses accords,
Guide et ramène en paix sur la voûte azurée
De sept astres divers la marche mesurée.
Pan, ta vaste présence emplit l'immensité, etc.

Le hasard, une fin qui se cache à nos yeux, etc.

Ce vers renferme un grand sens : c'est une forte objection contre ceux qui nient les causes finales. Les athées se tourmentent en vain ; ils ne peuvent répondre aux preuves tirées de ces causes finales, qu'ils osent nier si ridiculement.

Je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.

Tous leurs sophismes ne réfuteront jamais ce raisonnement simple et naturel, qui appartient au déiste le plus ignorant, comme au déiste le plus instruit.

ESSAI
SUR L'HOMME.

EPISTLE II.

I. KNOW then thyself, presume not God to scan;
The proper study of Mankind is Man.
Plac'd on this Isthmus of a middle state,
A Being darkly wise, and rudely great:
With too much knowledge for the Sceptic side,
With too much weakness for the Stoic's pride,
He hangs between; in doubt to act, or rest;
In doubt to deem himself a God: or Beast;
In doubt, his Mind or Body to prefer;
Born but to die, and reas'ning but to err;
Alike in ignorance, his reason such,
Whether he thinks too little, or too much:
Chaos of Thought and Passion, all confus'd;
Still by himself abus'd, or disabus'd;
Created half to rise, and half to fall;
Great lord of all things, yet a prey to all;

ÉPITRE II.

Connois-toi, laisse à Dieu les secrets qu'il veut taire;
L'homme est la seule étude à l'homme nécessaire.
L'homme entre deux pouvoirs vit toujours partagé,
Tel que l'isthme orageux par deux mers assiégé;
Trop foible pour s'armer du courage stoïque,
Trop instruit pour flotter dans le doute sceptique,
Du corps ou de l'esprit doit-il suivre le vœu,
Commander ou servir, s'appeler brute ou Dieu?
Maître et sujet de tout, unissant chaque extrême,
Esclave de la mort, héritier du ciel même,
Il voit également sa raison s'éclipser,
Quand il pense trop peu, quand il veut trop penser;
Chaos tumultueux de passions contraires,
Vil jusqu'en ses grandeurs, grand jusqu'en ses misères,
Amoureux de soi-même, à soi-même en horreur,
Fait pour la vérité, n'embrassant que l'erreur,

Sole judge of Truth, in endless Error hurl'd :
The glory, jest, and riddle of the world !

Go, wond'rous creature! mount where Science guides,
Go, measure earth, weigh air, and state the tides;
Instruct the planets in what orbs to run,
Correct old Time, and regulate the Sun;
Go, soar with Plato to th' empyreal sphere,
To the first good, first perfect, and first fair;
Or tread the mazy round his follow'rs trod,
And quitting sense call imitating God;
As eastern priests in giddy circles run,
And turn their heads to imitate the Sun.
Go, teach Eternal Wisdom how to rule —
Then drop into thyself, and be a fool!

Superior beings, when of late they saw
A mortal Man unfold all Nature's law,

Vide de biens réels, en faux biens il abonde,
La gloire, le jouet, et l'énigme du monde.
Va, sublime ignorant, monte aux cieux, pèse l'air,
Règle les vents, soulève et rabaisse la mer,
Suis des astres lointains la route mesurée,
Et fixe des vieux temps l'incertaine durée;
Va, cours avec Platon ou ses disciples vains
Chercher la vérité dans des rêves divins;
Laisse errer ta raison dans ce dédale immense
Des mystiques erreurs où se perd leur démence,
Et contemple en esprit, Malebranche nouveau,
Le parfait, l'incréé, le vrai bon, le vrai beau;
Pour t'égaler à Dieu, dépouille la matière.
Tel, dans sa folle extase, un bramine en prière
Croit, en tournant sans cesse, imiter le soleil.
Ose plus : viens t'asseoir au suprême conseil;
Reprends, corrige, instruis l'éternelle sagesse;
Rentre enfin dans toi-même, et ris de ta foiblesse.
Lorsque les habitans des palais éternels
Voyoient, naguère encor, le plus grand des mortels,
Newton, de la nature expliquer l'harmonie,
D'un fils de la poussière admirant le génie,

Admir'd such wisdom in an earthly shape,
And shew'd a NEWTON as we shew an Ape.

Could he, whose rules the rapid Comet bind,
Describe or fix one movement of his Mind?
Who saw its fires here rise, and there descend,
Explain his own beginning, or his end?
Alas what wonder! Man's superior part
Uncheck'd may rise, and climb from art to art;
But when his own great work is but begun,
What Reason weaves, by Passion is undone.

II. Two Principles in human nature reign;
Self-love, to urge, and Reason, to restrain;
Nor this a good, nor that a bad we call,
Each works its end, to move or govern all:
And to their proper operation still,
Ascribe all Good; to their improper, Ill.

Self-love, the spring of motion, acts the soul;
Reason's comparing balance rules the whole.

Ils se montroient Newton, comme un homme, en passant,
A l'homme qui le suit montre un singe amusant.
Mais Newton qui régloit la comète égarée,
A-t-il mieux lu que nous dans notre âme ignorée?
Lui, qui de chaque étoile annonçoit le retour,
Qui leur disoit : Montez, descendez tour à tour,
Connut-il le principe et la fin de son être?
Hélas! l'homme apprend tout, et ne peut se connoître;
Au seul art nécessaire il s'applique sans fruit :
La raison entreprend, la passion détruit.
L'homme de deux pouvoirs suit la force contraire,
L'amour-propre qui meut, la raison qui modère :
Utiles tous les deux, s'ils remplissent leurs lois,
Nuisibles tous les deux, s'ils confondent leurs droits.
Bannissez l'amour-propre, et l'âme en léthargie
Perd, dans un froid repos, son active énergie;
Bannissez la raison, et l'âme ne sait plus
Gouverner de ses vœux le flux et le reflux.
Telle, au bord du marais, la plante solitaire
Naît, croît et multiplie, et pourrit sur la terre :
Ou tel un météore, en son cours inconstant,
Détruit tout, et lui-même est détruit à l'instant.

Man, but for that, no action could attend,
And, but for this, were active to no end:
Fix'd like a plant on his peculiar spot,
To draw nutrition, propagate, and rot:
Or, meteor-like, flame lawless thro' the void,
Destroying others, by himself destroy'd.
Most strength the moving principle requires,
Active its task, it prompts, impels, inspires.
Sedate and quiet, the comparing lies,
Form'd but to check, delib'rate, and advise.
Self-love still stronger, as its objects nigh;
Reason's at distance, and in prospect lie:
That sees immediate good by present sense;
Reason, the future and the consequence.
Thicker than arguments, temptations throng,
At best more watchful this, but that more strong.
The Action of the stronger to suspend
Reason still use, to Reason still attend.
Attention, habit and experience gains;
Each strengthens Reason, and Self-love restrains.
Let subtle schoolmen teach these friends to fight,
More studious to divide than to unite,

L'amour-propre est ardent; il presse, il sollicite,
Et, sans cesse agité, sans cesse nous agite :
La tranquille raison doute et juge à loisir,
Et, la balance en main, elle hésite à choisir.
Sur les objets présens l'amour-propre s'élance,
Dévore et perd soudain sa prompte jouissance;
Tandis que la raison, heureuse avec lenteur,
Calcule, assure, attend et prévoit le bonheur.
L'homme veut avec force, et résiste avec peine;
Si l'aveugle amour-propre au hasard nous entraîne,
Il faut que la raison, nous prêtant son appui,
Toujours veille attentive à lutter contre lui;
Elle croît par le temps et par l'expérience;
Tous deux de l'amour-propre instruisent l'imprudence.
Intrépides docteurs aux disputes formés,
Qui du tranchant dilemme incessamment armés,
Combattez pour un mot, et dont la vaine adresse
Rend l'homme inexplicable en l'expliquant sans cesse,
Dans vos subtils débats opposez, j'y consens,
La grâce et la vertu, la raison et les sens;
Pouvez-vous séparer deux puissances amies,
Par leur sage union à jamais affermies?

And Grace and Virtue, Sense and Reason split
With all the rash dexterity of wit.
Wits, just like Fools, at war about a name,
Have full as oft no meaning, or the same.
Self-love and Reason to one end aspire;
Pain their aversion, Pleasure their desire;
But greedy that its object would devour,
This taste the honey, and not wound the flow'r.
Pleasure, or wrong or rightly understood,
Our greatest evil, or our greatest good.

III. Modes of self-love the Passions we may call.
'Tis real good, or seeming, moves them all:
But since not ev'ry good we can divide,
And Reason bids us for our own provide;
Passions, tho' selfish, if their means be fair,
List under Reason, and deserve her care:
Those, that imparted, court a nobler aim,
Exalt their kind, and take some Virtue's name.

La raison, l'amour-propre, ont le même désir;
Ils évitent la peine, ils cherchent le plaisir.
Mais l'un cueille la rose avant qu'elle fleurisse;
L'autre en suce le miel sans blesser le calice.
Dans le champ du plaisir, que l'œil de la raison
Des innocentes fleurs distingue le poison :
Heureux, si, modérant une indiscrète envie,
Tu ne portes la main qu'à l'arbre de la vie;
Malheureux, si ton cœur succomboit aux appas
De ce fruit défendu qui donne le trépas!
Des passions en nous l'amour-propre est le père;
Leur instinct se ressemble, et leur marche diffère;
Un bien réel ou faux est l'objet de leurs vœux :
Tout mortel ici-bas a le droit d'être heureux.
La loi de la nature avant tout veut qu'il s'aime:
Et lorsque d'un bonheur concentré dans lui-même
Il peut jouir en paix sans offenser autrui,
Son intérêt l'absout, la raison est pour lui :
Mais quand la passion par son but ennoblie,
Pour l'intérêt de tous elle-même s'oublie,
Elle change de nom, et devient la vertu.
Le stoïque orgueilleux, par ses sens combattu,

In lazy Apathy let Stoics boast
Their Virtue fix'd; 'tis fix'd as in a frost;
Contracted all, retiring to the breast;
But strength of mind is Exercise, not Rest:
The raising tempest puts in act the soul,
Parts it may ravage, but perserves the whole.
On life's vast ocean diversely we sail;
Reason the card, but passion is the gale;
Nor God alone in the still calm we find,
He mounts the storm, and walks upon the wind.

Passions, like elements, tho' born to fight,
Yet, mix'd and soften'd, in his work unite:
These 'tis enough to temper and employ;
But what composes Man, can Man destroy?
Suffice that Reason keep to Nature's road,
Subject, compound them, follow her and God.

Dans lui-même enfermé, craignant d'être sensible,
Tente avec la nature une lutte impossible.
Vide de sentimens notre âme se flétrit;
Trop de repos l'éteint, l'action la nourrit.
Sur la mer de la vie exerçant son courage,
L'âme se développe au milieu de l'orage :
Toutefois quand les flots bouillonnent à grand bruit,
La raison, l'œil au ciel, doit veiller dans la nuit,
Et suivre, en nous guidant sous d'heureuses étoiles,
Le vent des passions qui frémit dans nos voiles.
Le pilote aime mieux de turbulentes eaux,
Qu'une mer immobile où dorment ses vaisseaux.
Dieu lui-même, sortant de sa paix éternelle,
Tonne dans le nuage où la foudre étincelle,
Monte sur la tempête, et marche sur les mers.
Comme tu vois le feu, l'eau, la terre et les airs,
Former, par leurs combats, l'équilibre du Monde,
Ainsi des passions la discorde est féconde.
Ces élémens du cœur, pouvons-nous les changer?
Ne les détruisons pas, sachons les diriger :
Qu'au sage plan d'un Dieu la raison soit fidelle,
Et règle seulement leur fougue naturelle.

Love, Hope, and Joy, fair pleasure's smiling train,
Hate, Fear, and Grief, the family of pain,
These mix'd with art, and to due bounds confin'd,
Make and maintain the balance of the mind:
The lights and shades, whose well accorded strife
Gives all the strength and colour of our life.

Pleasures are ever in our hands or eyes;
And, when in act they cease, in prospect rise;
Present to grasp, and future still to find,
The whole employ of body and of mind.
All spread their charms, but charm not all alike,
On diff'rent senses diff'rent objects strike;
Hence diff'rent Passions more or less inflame,
As strong or weak, the organs of the frame;
And hence one MASTER-PASSION in the breast,
Like Aaron's serpent, swallows up the rest.

L'espérance, l'amour, la gaîté, le désir,
Ce cortége riant de l'aimable plaisir,
L'ennui, l'effroi, le deuil, compagnons de la peine,
Tous ces penchans rivaux unis malgré leur haine,
Font de leurs traits divers un tout harmonieux,
Et, comme sous la main d'un peintre ingénieux,
Forment en cent reflets, vifs et doux, clairs et sombres,
Du tableau de la vie et les jours et les ombres.
Les plaisirs à ton choix offerts de toutes parts,
Sont toujours dans tes mains ou devant tes regards;
Le présent te les donne, ou l'espérance active
En a dans l'avenir l'heureuse perspective :
Les atteindre est le but et de l'âme et du corps.
Chacun a des attraits plus foibles ou plus forts,
Et l'empire inégal que sur nous il exerce
Donne à nos passions une forme diverse;
C'est par là quelquefois qu'augmentant sa vigueur,
De nos autres penchans un seul reste vainqueur;
Seul il les soumet tous, et croît par leur défaite.
Tel, sur les bords du Nil, le serpent du prophète,
Des mages orgueilleux confondant les défis,
Seul dévora l'essaim des serpens de Memphis.

As Man, perhaps, the moment of his breath,
Receives the lurking principle of death;
The young disease, that must subdue at length,
Grows with his growth, and strengthens with his strength:
So, cast and mingled with his very frame,
The Mind's disease, its RULING PASSION came:
Each vital humour, which should feed the whole,
Soon flows to this, in body and in soul:
Whatever warms the heart, or fills the head,
As the mind opens, and its functions spread,
Imagination plies her dang'rous art,
And pours it all upon the peccant part.

Nature its mother, Habit is its nurse;
Wit, Spirit, Faculties, but make it worse;
Reason itself but gives it edge and pow'r;
As heav'n's blest beam turns vinegar more sow'r.

We, wretched subjects tho' to lawful sway,
In this weak queen, some fav'rite still obey:

On dit que du trépas le germe héréditaire
Atteignant les mortels dans le sein de leur mère,
Chaque jour avec eux, jusqu'au dernier moment,
Croît et détruit le corps qui lui sert d'aliment.
Ainsi naît et grandit la passion première
Qui doit régner un jour sur l'âme tout entière;
Le temps ni les conseils, rien ne peut la guérir :
Quand le cœur et les sens commencent à s'ouvrir,
L'imagination, qui la redouble encore,
De funestes attraits à nos yeux la décore;
Des vices, des erreurs, des talens, de l'esprit,
De tout notre être enfin ce penchant se nourrit.
Il naît de la nature, il croît par l'habitude,
Et la raison encor l'irrite avec étude.
Tel le plus doux rayon des soleils de l'été
D'un acide mordant double encor l'âcreté.

Qu'importe à la raison ce grand titre de reine?
Son sceptre est avili, sa puissance incertaine.
Hélas! quand nous croyons suivre ses volontés,
Trop malheureux sujets, elle nous a quittés,
Et quelque passion, indigne favorite,
La gouverne elle-même et la traîne à sa suite.

Ah! if she lend not arms, as well as rules,
What can she more than tell us we are fools?
Teach us to mourn our Nature, not to mend,
A sharp accuser, but a helpless friend!
Or from a judge turn pleader, to persuade
The choice we make, or justify it made;
Proud of an easy conquest all along,
She but removes weak passions for the strong:
So, when small humours gather to a gout,
The doctor fancies he has driv'n them out.

Yes, Nature's road must ever be prefer'd;
Reason is here no guide, but still a guard;
'Tis hers to rectify, not overthrow,
And treat this passion more as friend than foe:
A mightier Pow'r the strong direction sends,
And sev'ral Men impels to sev'ral ends:

Quelquefois je lui crie : « O raison ! viens, accours :
» Laisse là tes conseils, donne-moi des secours ;
» Un ennemi cruel me couvre de blessures :
» Prête-moi contre lui tes armes les plus sûres. »
Mais, nonchalante amie, elle arrive trop tard,
Et quand je suis vaincu vient me plaindre avec art ;
Ou sur son tribunal, comme un juge implacable,
D'un reproche tardif m'épouvante et m'accable.
Souvent c'est un flatteur, un sophiste pervers,
Qui m'endort dans ma honte et défend mes travers.
Trop fière cependant, elle met à la chaîne
Quelques foibles défauts qu'on peut vaincre sans peine,
Et du plus grand de tous elle accroît le pouvoir.
Tel un vain charlatan qu'enivre un faux savoir,
Croit guérir des humeurs dont il change la route,
Et m'ôte un mal léger pour me donner la goutte.
Eh bien ! s'il est trop vrai que le prompt sentiment
Est plus juste et plus sûr que le raisonnement,
Cédons à la nature : elle seule est certaine.
Avec la passion, de nos cœurs souveraine,
La raison complaisante en paix doit s'accorder,
Et l'escorter de près plutôt que la guider.

Like varying winds, by other passions tost,
This drives them constant to a certain coast.
Let pow'r or knowledge, gold or glory, please,
Or (oft more strong than all) the love of ease;
Thro' life 'tis follow'd, ev'n at life's expence;
The merchant's toil, the sage's indolence,
The monk's humility, the hero's pride,
All, all alike, find Reason on their side.

Th' Eternal Art educing good from ill,
Grafts on this Passion our best principle:
'Tis thus the Mercury of Man is fix'd,
Strong grows the Virtue with his nature mix'd;
The dross cements what else were too refin'd,
And in one int'rest body acts with mind.

As fruits, ungrateful to the planter's care,
On savage stocks inserted, learn to bear;

Utile passion ! l'Éternel nous la donne
Pour conduire chaque être à la fin qu'il ordonne.
Tous nos autres désirs sont des flots inconstans ;
C'est elle au même bord qui nous pousse en tout temps.
Des arts ou des grandeurs que l'amour nous dévore,
Ou l'amour du repos, souvent plus vif encore,
Même au prix de ses jours l'homme suit son penchant.
L'indolent philosophe et l'avide marchand,
Le superbe guerrier, le moine sans courage,
Chacun de la raison croit avoir le suffrage.
Tirant le bien du mal, Dieu sait associer
Nos plus nobles vertus à ce penchant grossier ;
Ce penchant les nourrit, et par elles s'épure.
Lui seul du cœur humain, plus vif que le mercure,
Fixe au même degré les mobiles humeurs,
Forme en nous l'habitude, et nous donne nos mœurs.
En se mêlant à tout, il rend tout plus solide,
Et de l'âme et du corps, dont il est le seul guide,
Joint dans un seul objet la double volonté.
Vois ce dur sauvageon, surpris d'être dompté ;
On le greffe avec art, et sa tige robuste
De ses sucs amollis féconde un doux arbuste.

The surest Virtues thus from Passions shoot,
Wild Nature's vigor working at the root.
What crops of wit and honesty appear
From spleen; from obstinacy, hate, or fear!
See anger, zeal and fortitude supply;
Ev'n av'rice, prudence; sloth, philosophy:
Lust, thro' some certain strainers well refin'd,
Is gentle love, and charms all womankind:
Envy, to which th' ignoble mind's a slave,
Is emulation in the learn'd or brave;
Nor Virtue, male or female, can we name,
But what will grow on Pride, or grow on Shame.

IV. Thus Nature gives us (let it check our pride)
The virtue nearest to our vice ally'd:
Reason the byas turns to good from ill,
And Nero reigns a Titus, if he will.
The fiery soul abhorr'd in Catiline,
In Decius charms, in Curtius is divine:
The same ambition can destroy or save,
And makes a patriot, as it makes aknave.

Ainsi la passion maîtresse de nos sens
Des vertus qu'elle adopte accroît les fruits naissans.
Que de fois la colère a produit l'héroïsme !
L'amour de la patrie est un beau fanatisme ;
Le talent doit sa flamme à l'amour-propre ardent ;
L'avarice a formé plus d'un homme prudent,
L'amour de la paresse a formé plus d'un sage ;
La peur nous adoucit, l'orgueil nous encourage ;
Et, contraignant ses feux, le désir effronté
Devient un amour tendre, et charme la beauté.
L'envie, affreux tourment d'un cœur pusillanime,
N'est qu'un instinct de gloire en un cœur magnanime ;
Et la honte ou l'orgueil, d'un faux nom revêtus,
De l'un et l'autre sexe enfantent les vertus.

Oui, la vertu (que l'homme à ce mot s'humilie !)
A des vices cachés dans notre âme s'allie ;
Mais du mal vers le bien on peut les détourner :
Néron, comme Titus, auroit pu gouverner.
Ce courage fougueux que dans Sylla j'abhorre,
Je l'aime en Décius, dans Caton je l'honore ;
La même ambition fonde ou perd les États,
Produit les grands exploits et les grands attentats.

This light and darkness in our chaos join'd,
What shall divide? The God within the mind.

Extremes in Nature equal ends produce,
In Man they join to some mysterious use;
Tho' each by turns the other's bound invade,
As, in some well-wrought picture, light and shade,
And oft so mix, the diff'rence is too nice
Where ends the Virtue, or begins the Vice.

Fools! who from hence into the notion fall,
That vice or Virtue there is none at all.
If white and black blend, soften, and unite
A thousand ways, is there no black or white?
Ask your own heart, and nothing in so plain;
'Tis to mistake them, costs the time and pain.

V. Vice is a monster of so frightful mien,
As, to be hated, needs but to be seen;
Yet seen too oft, familiar with her face,
We first endure, then pity, then embrace.

Quel œil peut éclairer ce chaos de notre être?
Le Dieu qui vit en nous, le Dieu qui nous fit naître.
  D'un extrême toujours un extrême est voisin;
Dans l'homme ils sont unis pour un sage dessein,
Et souvent l'un de l'autre ils usurpent la place;
Comme dans un tableau se dérobe avec grâce
Le contraste insensible et de l'ombre et du jour;
Ainsi s'obscurcissant, s'éclairant tour à tour,
Le vice et les vertus dans notre âme s'unissent.
J'ignore où l'un commence, où les autres finissent;
Leurs traits sont confondus, sont-ils anéantis?
Lorsque d'heureux crayons par le goût assortis
Du blanc avec le noir ont fondu la nuance,
Et du blanc et du noir nieras-tu l'existence?
Non. Rentre dans ton cœur : là vivent tous les traits
Du bien que tu chéris et du mal que tu hais.
Crois-moi, pour les confondre il te faut plus de peine
Que pour en discerner la limite certaine :
L'esprit peut s'y tromper, l'instinct en juge mieux.
  Le vice, en se montrant, épouvante les yeux;
On l'éloigne, il revient, sûr d'obtenir sa grâce;
Et bientôt on le souffre, on le plaint, on l'embrasse :

But where th' Extreme of Vice, was ne'er agreed :
Ask where's the North? at York, 'tis on the Tweed;
In Scotland, at the Orcades; and there,
At Greenland, Zembla, or the Lord knows where.
No creature owns it in the first degree,
But thinks his neighbour farther gone than he:
Ev'n those who dwell beneath its very zone,
Or never feel the rage, or never own;
What happier natures shrink at with affright,
The hard inhabitant contends is right.

Virtuous and vicious ev'ry Man must be,
Few in th' extreme, but all in the degree:
The rogue and fool by fits is fair and wise;
And ev'n the best, by fits, what they despise.
'Tis but by parts we follow good or ill;
For, Vice or Virtue, Self directs it still;

Mais sur l'excès du vice on n'est jamais d'accord.
Demande le vrai point que regarde le Nord !
Un Anglais vers l'Écosse et le cherche et le place;
Un Écossais le montre en ses îles de glace;
Plus loin, c'est la Norwège; au-delà, c'est Thulé,
C'est la Zemble, et le Nord est toujours reculé.
Tel est le vice aux yeux du méchant qui s'ignore.
Nul à l'excès du mal ne croit toucher encore;
Et ce qu'un scélérat n'aperçoit pas dans lui,
Son doigt accusateur nous le montre en autrui.
Sur notre âme et nos sens que ne peut l'habitude!
Pour le dur Esquimaux nul climat n'est trop rude;
Nul forfait ne révolte un coupable penchant,
Et ce que hait le juste est aimé du méchant.

Du vice à la vertu l'homme revient sans cesse:
L'insensé n'a-t-il pas ses momens de sagesse?
Et quel monstre endurci n'a jamais détourné
Vers la vertu qu'il fuit un regard consterné?
Quel juste quelquefois ne rougit de lui-même?
Le bien n'est point parfait, le mal n'est point extrême;
Nos divers intérêts cherchent des buts divers:
Mais Dieu vers un seul but fait marcher l'univers:

Each individual seeks a sev'ral goal.

VI. But Heav'n's great view is One, and that the Whole.
That counter-works each folly and caprice;
That disappoints th' effect of ev'ry vice;
That, happy frailties to all ranks apply'd,
Shame to the virgin, to the matron pride,
Fear to the statesman, rashness to the chief,
To kings presumption, and to crowds belief:
That, Virtue's ends from vanity can raise,
Which seeks no int'rest, no reward but praise;
And build on wants, and on defects of mind,
The joy, the peace, the glory of Mankind.

Heav'n forming each on other to depend,
A master, or a servant, or a friend,
Bids each on other for assistance call,
'Till one Man's weakness grows the strength of all.

Lui seul sait corriger nos erreurs, nos caprices ;
Sait, en les opposant, balancer tous nos vices ;
Par d'utiles défauts joint la société,
Donne aux filles la honte, aux femmes la fierté,
La crainte au politique, au guerrier l'imprudence,
Aux princes la hauteur, aux peuples l'ignorance ;
Par l'amour de l'éloge il soutient nos vertus ;
Sur nos défauts divers sagement combattus,
Sur nos besoins communs, lui seul élève et fonde
Le repos et la joie, et la gloire du Monde.

D'immuables rapports nous unissent toujours.
Chacun, sujet ou maître, échangeant ses secours,
Aux intérêts d'autrui par intérêt s'applique :
La foiblesse de tous fait la force publique.
L'homme imparfait, borné, s'étend autour de lui ;
La folie et l'orgueil, l'impuissance et l'ennui,
Source de ses plaisirs, dans son âme font naître
L'amour, et l'amitié plus touchante peut-être ;
Et lorsque, pas à pas, amenant le dégoût,
L'âge et la vérité le détrompent de tout,
Il regarde en dédain et rejette sans peine
Tous ces plaisirs fondés sur la foiblesse humaine.

Wants, frailties, passions, closer still ally
The common int'rest, or endear the tie.
To these we owe true friendship, love sincere,
Each home-felt joy that life inherits here;
Yet from the same we learn, in its decline,
Those joys, those loves, those int'rests to resign:
Taught half by Reason, half by mere decay,
To welcome death, and calmly pass away.

Whate'er the Passion, knowledge, fame, or pelf,
Not one will change his neighbour with himself.
The learn'd is happy nature to explore,
The fool is happy that he knows no more;
The rich is happy in the plenty giv'n,
The poor contents him with the care of Heav'n.
See the blind beggar dance, the cripple sing,
The sot a hero, lunatic a king:
The starving chemist in his golden views
Supremely blest, the poet in his Muse.

Les sûrs avis du temps et ceux de la raison
Savent nous inviter, de saison en saison,
A reposer en paix au terme du voyage.

Nul de nous, quel qu'il soit, riche, guerrier ou sage,
Ne voudroit pour autrui se changer ici-bas.
L'étude offre au savant d'invincibles appas;
L'ignorant se complaît dans sa douce ignorance :
Heureux d'être envié, le riche a l'abondance ;
Le pauvre, aimé du ciel, a pour lui le repos :
Le fou se croit un prince, et l'ivrogne un héros ;
L'aveugle danse et rit, et, d'un saut monotone,
Répond aux chants grossiers du boiteux qui détonne :
Un songe d'or repaît l'alchimiste affamé,
Et des chants de sa muse un poète est charmé.
Quels heureux dons ! L'orgueil, ami plein de tendresse,
Nous soutient, nous console, et toujours nous caresse :
L'instinct fait à chaque âge adopter d'autres goûts.

Vois l'enfant dont les traits, dont les jeux sont si doux,
Aux lois de la nature innocemment docile,
Enfler l'eau suspendue à la paille fragile ;
Une bulle, un hochet, un rien le rend heureux.
Jeune, avec plus d'éclat, il vole à d'autres jeux ;

See some strange comfort ev'ry state attend,
And pride bestow'd on all, a common friend:
See some fit passion ev'ry age supply,
Hope travels thro', nor quits us when we die.

Behold the child, by nature's kindly law,
Pleas'd with a rattle, tickled with a straw:
Some livelier play-thing gives his youth delight,
A little louder, but as empty quite:
Scarfs, garters, gold, amuse his riper stage,
And beads and pray'r-books are the toys of age:
Pleas'd with this bauble still, as that before;
Till tir'd he sleeps, and Life's poor play is o'er.

Mean-while Opinion gilds with varying rays
Those painted clouds that beautify our days;
Each want of happiness by Hope supply'd,
And each vacuity of sense by Pride:
These build as fast as knowledge can destroy;
In folly's cup still laughs the bubble joy;
One prospect lost, another still we gain:
And not a vanity is giv'n in vain:

Mais leur vide est le même ; et, dans le troisième âge,
L'homme est plus fou peut-être, avec un air plus sage,
Des rubans, des croix d'or ont charmé son regard :
Un rosaire est enfin le hochet du vieillard.
Ainsi pour être heureux, toujours vain et frivole,
Tu parviens jusqu'à l'heure où, lassé de son rôle,
L'acteur dans le tombeau s'endort paisiblement,
Des scènes de la vie éternel dénoûment !
  Cependant des mortels souveraine volage,
Errante à nos regards sur un léger nuage,
L'opinion qui charme et qui trompe toujours,
De ses rayons changeans vient embellir nos jours.
Au défaut du bonheur, l'homme en a l'apparence ;
Ses vœux sont ses trésors : l'invisible espérance,
Qui daigne à nos côtés voyager ici-bas,
Veille encor près de nous au moment du trépas :
C'est elle qui sans cesse au banquet de la vie,
Telle qu'un hôte aimable en riant nous convie,
Et verse en notre coupe un délire éternel :
Le rêve du bonheur est un bonheur réel.
Au désir qui n'est plus le prompt désir succède,
Et ce n'est point en vain que l'orgueil nous possède ;

Ev'n mean Self-love becomes, by force divine,
The scale to measure other's wants by thine.
See! and confess, one comfort still must rise;
'Tis this, tho' Man's a fool, yet GOD IS WISE.

Le vide du bon sens par l'orgueil est rempli.
Sur de vils intérêts l'amour-propre établi
Devient une balance, où la raison sévère
Au poids de mes besoins juge ceux de mon frère.
Reconnois donc enfin, à ton vrai rang placé,
Qu'un Dieu sage, en secret, conduit l'homme insensé.

NOTES

DE LA DEUXIÈME ÉPÎTRE.

Connois-toi : laisse à Dieu les secrets qu'il veut taire.

Cette peinture de l'homme a de l'éclat et de la rapidité. Tous les moralistes ont répété ces idées jusqu'au dégoût. Pope et Pascal se sont approprié ce lieu commun par les beautés qu'ils ont su y répandre. Racine fils reste bien au-dessous d'eux.

Ver impur de la terre, et roi de l'univers,
Riche et vide de biens, libre et chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.

J'aurois dû peut-être ajouter Racine fils, dans le Discours préliminaire, aux poètes que j'ai comparés à l'auteur de l'*Essai sur l'Homme*. Le plan du poëme de *la Religion* est sage, mais triste : la diction en est souvent élégante, et, dans sa foiblesse même, elle conserve de la douceur et de la pureté. Si Racine fils mérite beaucoup d'éloges comme versificateur, il manque aussi des qualités qui font le grand poète, la verve et l'imagination ; il n'a point aperçu toutes les ressources de son sujet, qui, malgré sa sévérité, pouvoit lui fournir de riches tableaux. On ne

trouve pas moins dans son ouvrage des détails précieux par le style. Les beautés même sont nombreuses dans les deux premiers chants, qui contiennent les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme : on croit entendre plus d'une fois les sons affoiblis de cette harmonie céleste qui nous charme dans les vers d'*Esther* et d'*Athalie*.

Va, cours avec Platon, ou ses disciples vains.

Il semble que Pope, en parlant des disciples de Platon, ait voulu désigner Malebranche, quoiqu'il ne l'ait pas nommé, comme je l'ai fait. *Le presque divin Malebranche*, a dit M. de Buffon, *est le simulacre de Platon en philosophie.* La métaphysique de l'auteur de *la Recherche de la Vérité* est sans doute pleine d'erreurs : mais ces erreurs sont brillantes : d'ailleurs, le quatrième volume renferme des vérités importantes. Les philosophes de nos jours ont souvent copié cet ouvrage, sans le citer une seule fois. Ce qui doit surtout rendre Malebranche précieux aux gens de lettres, c'est son style, qui réunit à la fois la concision et la clarté, l'éclat et le naturel. Malebranche est plein d'imagination, et cependant il ne prodigue point les figures ; il évite également l'abus des métaphores ou celui des termes abstraits. Il est peu de nos écrivains en prose qui ne tombent aujourd'hui dans l'un ou l'autre de ces excès.

Lorsque les habitans des palais éternels.

Voltaire a précisément retourné cette image dans sa belle épître sur la philosophie de Newton.

Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez! du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

On admire avec raison dans cette épître plusieurs traits de poésie descriptive, d'une expression plus neuve et plus hardie que ne l'est ordinairement celle de Voltaire dans les ouvrages du genre noble.

L'homme de deux pouvoirs suit la force contraire.

Plus on relit ce parallèle de la raison et de l'amour-propre, plus on s'étonne que la poésie ait embelli une philosophie aussi profonde.

Elle change de nom, et devient la vertu, etc.

Cette définition de la simple probité et de la vertu me paroît sublime : ces six vers contiennent plus d'idées que des volumes entiers de morale.

Le morceau suivant est un de ceux où l'abbé du Resnel s'est le plus élevé.

Que le stoïcien, se croyant insensible,
Travaille follement à se rendre impassible;
Que sa fausse vertu, sans force et sans chaleur,
Reste sans action concentrée en son cœur.
Loin qu'un trouble naissant l'épouvante et l'arrête,
Elle met à profit une utile tempête.
La vie est une mer, où, sans cesse agités,
Par de rapides flots nous sommes emportés.
La raison, que du ciel nous eûmes en partage,
Devient notre boussole au milieu de l'orage;
Et son flambeau divin, prompt à nous éclairer,
A travers les écueils peut seul nous rassurer.

Mais de nos passions les mouvemens contraires,
Sur ce vaste océan sont des vents nécessaires.
Dieu lui-même, Dieu sort de son profond repos
Il monte sur les vents, il marche sur les flots.

Ces vers, hormis les quatre premiers, qui sont foibles et prosaïques, ont de l'élégance et de l'harmonie : ils sont fort supérieurs au style ordinaire de l'abbé du Resnel. Ces vers, et quelques autres répandus dans le reste de sa traduction, pourroient persuader, comme on l'a cru quelquefois, que Voltaire a fait, en se jouant, tout ce qu'on y remarque d'estimable.

Seul dévora l'essaim des serpens de Memphis.

La passion dominante, comparée au serpent d'Aaron, offre, au premier coup d'œil, une image un peu bizarre, mais cette image a de l'éclat et de l'énergie.

Cédons à la nature ! elle seule est certaine, etc.

Il ne faut pas croire que Pope se contredise, parce qu'il vient de peindre plus haut les dangers de la passion dominante. Cette passion est tour à tour utile ou funeste, elle produit les vertus ou les vices : la raison doit l'éclairer, mais non pas la détruire.

Vois ce dur sauvageon, surpris d'être dompté, etc.

Que cette figure juste et naturelle jette un éclat heureux sur la profondeur des idées ! L'imagination du poëte se réveille avec art d'intervalle en intervalle, pour ranimer l'attention du lecteur, que pourroit un peu fatiguer la marche du philosophe.

La même ambition fonde ou perd les États, etc.

Voltaire, en développant ces idées, les a fort embellies. C'est ainsi qu'il fait parler Cicéron dans *Rome sauvée :*

Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait, ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné des exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreur instruit,
Eût été Scipion, si je l'avois conduit.
Je réponds de César; il est l'appui de Rome :
J'y vois plus d'un Sylla; mais j'y vois un grand homme.

Demande le vrai point que regarde le Nord.

On sent, dans cette comparaison, toute l'originalité du génie anglais. Si on ne traduit pas ces sortes de traits avec exactitude, le poète étranger perd son caractère.

Quel juste quelquefois ne rougit de lui-même?

C'est ainsi que Voltaire a dit dans le poëme de *la Loi naturelle :*

On fuit le bien qu'on aime; on hait le mal qu'on fait.
De lui-même, en tout temps, quel cœur est satisfait?

Et lorsque, pas à pas, amenant le dégoût,
L'âge et la vérité nous détrompent de tout.

Le sens de ce passage est très-profond, et peut n'être pas saisi au premier coup d'œil. Les sentimens les plus doux de l'homme, tels que l'amour et l'amitié, naissent

du besoin qu'il a des autres, de sa foiblesse qui ne lui permet pas de se suffire à lui-même. Jeune, il se livre à toutes les illusions qui viennent remplir son âme, sans en voir la vanité : mais dans l'âge mûr, quand il apprécie les honteux motifs, les misères, les dégoûts qui se mêlent aux passions les plus chères, il les méprise, il les abandonne sans peine. La même cause nous attache à la vie, et nous en détache.

J'ai fait quelques légers changemens à l'original, vers la fin de cette épître : j'ai réuni les vers sur l'espérance, qui étoient dispersés mal à propos en deux endroits différens ; enfin, j'ai supprimé ce vers,

In folly's cup still laughs the bubble, joy ;

« *La joie, semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la* » *folie.* »

J'ai cherché des images claires et plus analogues à notre goût, sans trop m'éloigner de celui des écrivains anglais.

On n'a point cité tout ce qui, dans cette épître, est imité de Pascal : le volume de ses Pensées est si connu, qu'on y renvoie le lecteur. Je n'ai point voulu charger cet ouvrage d'un trop grand nombre de notes, malgré la mode.

ESSAI
SUR L'HOMME.

EPISTLE III.

Here then we rest : « The Universal Cause
» Acts to one end, but acts by various laws. »
In all the madness of superfluous health,
The trim of pride, the impudence of wealth,
Let this great truth be present night and day ;
But most be present, if we preach or pray.

I. Look round our World ; behold the chain of Love
Combining all below and all above.
See plastic Nature working to this end,
The single atoms each to other tend,
Attract, attracted to, the next in place
Form'd and impell'd its neighbour to embrace.
See Matter next, with various life endu'd,
Press to one centre still, the gen'ral Good.
See dying vegetables life sustain,
See life dissolving vegetate again :

ÉPITRE III.

Oui, tout est fait pour tous ; oui, les lois éternelles
Marchent au même but, mais diffèrent entr'elles.
Dans l'ivresse des sens, de l'or ou des grandeurs,
Que cette vérité soit présente à nos cœurs ;
Que le prêtre l'enseigne au fidèle qui prie.
De ce plan général, qui jamais ne varie,
Notre œil de tous côtés peut saisir les accords.
Un sympathique instinct réunit tous les corps ;
Ils naissent : la nature, entre ses mains actives,
Façonne à chaque instant leurs formes fugitives.
Les vois-tu l'un vers l'autre accourir, se presser,
Et de chaînes d'amour à l'envi s'embrasser ?
Sitôt qu'ils ne sont plus, de leur cendre féconde
Sort un monde nouveau qui repeuple le monde.
De la plante qui meurt l'animal se nourrit ;
Sur l'animal dissous la plante refleurit.

All forms that perish other forms supply
(By turns we catch the vital breath, and die),
Like bubbles on the sea of Matter born,
They rise, they break, and to that sea return.
Nothing is foreign; Parts relate to whole;
One all-extending, all-preserving soul
Connects each being, greatest with the least;
Made Beast in aid of Man, and Man of Beast;
All serv'd, all serving: nothing stands alone;
The chain holds on, and where it ends, unknown.

Has God, thou fool! work'd solely for thy good,
Thy joy, thy pastime, thy attire, thy food?
Who for thy table feeds the wanton fawn,
For him as kindly spread the flow'ry lawn.
Is it for thee the lark ascends and sings?
Joy tunes his voice, joy elevates his wings.
Is it for thee the linnet pours his throat?
Loves of his own and raptures swell the note.

On se prête, en courant, le flambeau de la vie;
Une race à jamais d'une race est suivie,
Pareille au flot léger qui d'un souffle de l'air
S'enfle, s'élève, éclate, et retourne à la mer:
Ainsi du monde entier chaque membre se lie.
  Le Dieu dont la nature en secret est remplie,
Protége également les êtres inégaux,
Joint l'animal à l'homme, et l'homme aux animaux;
Tout sert, tout est servi; la chaîne universelle
S'étend sans intervalle : à quel point finit-elle?
  Homme insensé! crois-tu que des cieux bienfaisans
Sur toi seul ici-bas descendent les présens?
Non; Dieu jette partout ses regards équitables.
Ces animaux nourris pour nos jeux et nos tables,
Le faon aux bonds légers, le chevreuil et le daim,
Dans tes parcs verdoyans ont aussi leur jardin;
La terre aussi pour eux est de fleurs émaillée.
Crois-tu que de son nid l'alouette éveillée,
Pour te plaire, en chantant, monte au plus haut des airs?
Le plaisir, dans la nue, anime ses concerts;
Il enfle, et fait frémir le duvet de son aile.
Le rossignol pour toi, dans la saison nouvelle,

The bounding steed, you pompously bestride,
Shares with his lord the pleasure and the pride.
Is thine alone the seed that strews the plain?
The birds of heav'n shall vindicate their grain.
Thine the full harvest of the golden year?
Part pays, and justly, the deserving steer:
The hog, that plows not, nor obeys thy call,
Lives on the labours of this lord of all.

Know, Nature's children shall divide her care;
The fur that warms a monarch, warm'd a bear.
While Man exclaims, « See all things for my use! —
» See man for mine! » replies a pamper'd goose:
And just as short of reason He must fall,
Who thinks all made for one, not one for all.

Grant, that the pow'rful still the weak controul;
Be Man the Wit and Tyrant of the whole:
Nature that Tyrant checks; He only knows,
And helps, another creature's wants and woes.

Vient-il charmer la nuit de son hymne touchant?
Il palpite d'amour, l'amour note son chant.
Sous son pompeux harnois le coursier intrépide
Ressent et le plaisir et l'orgueil de son guide;
Il a part sous la tente à l'honneur du guerrier.
L'oiseau réclame un grain de ton riche grenier;
L'épi fécond te reste, et la paille légère
Du bœuf, ton compagnon, est le juste salaire.
Souverain prétendu! c'est toi dont la fierté
Du stupide pourceau nourrit l'oisiveté.
Tous ont un droit égal aux soins de la nature.
L'ours grossier du monarque a porté la fourrure.
L'homme dit: Je commande, et tout sert sous ma loi;
L'oison dit à son tour: « L'homme est formé pour moi.
» Dès que l'aube renaît, cet esclave superbe
» Prodigue à mes besoins les trésors de la gerbe;
» Il m'engraisse, il me sert. » Mais l'oison abusé
Ne voit pas le couteau par ta faim aiguisé.
Es-tu moins fou que lui, quand ton orgueil extrême
Veut du monde à toi seul rapporter le système?
Que dis-je? aux animaux si tu donnas des fers,
Si ton intelligence a conquis l'univers,

Say, will the falcon, stooping from above,
Smit with her varying plumage, spare the dove?
Admires the jay the insect's gilded wings?
Or hears the hawk when Philomela sings?
Man cares for all: to birds he gives his woods,
To beasts his pastures, and to fish his floods;
For some his int'rest prompts him to provide,
For more his pleasure, yet for more his pride:
All feed on one vain Patron, and enjoy
Th' extensive blessing of his luxury.
That very life, his learned hunger craves,
He saves from famine, from the savage saves;
Nay, feasts the animal, he dooms his feast,
And, till he ends the being, makes it blest;
Which sees no more the stroke, or feels the pain,
Than favour'd Man by touch etherial slain.
The creature had his feast of life before;
Thou too must perish, when thy feast is o'er!

To each unthinking being Heav'n, a friend,
Gives not the useless knowledge of its end:

La nature, à son tour, soumet ta tyrannie,
Et tu sers les vassaux qu'enchaîna ton génie.
Voyons-nous la colombe au plumage argenté
Du milan ravisseur fléchir la cruauté,
L'insecte aux ailes d'or émouvoir l'hirondelle,
Et l'autour attendri respecter Philomèle?
L'homme veille sur tous; il leur donne des soins
Pour son faste orgueilleux plus que pour ses besoins;
Aux oiseaux voyageurs il offre ses bocages,
Aux poissons ses viviers, aux brebis ses herbages;
Et, les réunissant à de riches banquets,
Par son luxe royal il nourrit ses sujets.
Sa faim voluptueuse à la brute sauvage
Ravit les animaux sans force et sans courage;
Parasites nombreux jusqu'à leur dernier jour,
Ils partagent en paix les trésors de sa cour;
Sans prévoir le trépas, chacun d'eux est paisible,
Tel que l'homme frappé de la foudre invisible:
Avant leur mort, au moins, ils vécurent heureux.
Après quelques plaisirs, ne meurs-tu pas comme eux?
Sans crainte aux soins du ciel la brute abandonnée
Ne prévoit point la mort qui lui fut destinée:

To man imparts it; but with such a view
As, while he dreads it, makes him hope it too:
The hour conceal'd, and so remote the fear,
Death still draws nearer, never seeming near.
Great standing miracle! that Heav'n assign'd
Its only thinking thing this turn of mind.

II. Whether with Reason, or with Instinct blest,
Know, all enjoy that pow'r which suits them best;
To bliss alike by that direction tend,
And find the means proportion'd to their end.
Say, where full Instinct is th' unerring guide,
What Pope or Council can they need beside?
Reason, however able, cool at best,
Cares not for service, or but serves when prest,
Stays 'till we call, and then not often near;
But honest Instinct comes a volunteer,
Sure never to o'er-shoot, but just to hit!
While still too wide or short is human Wit;
Sure by quick Nature happiness to gain,
Which heavyer Reason labours at in vain.
This too serves always, Reason never long;
One must go right, the other may go wrong

Toi seul prévois la tienne ; et, pour te l'adoucir,
Dieu t'en donne à la fois la crainte et le désir.
La mort, voilant ses traits, tous les jours s'achemine ;
Tu la crois éloignée, elle est déjà voisine.
Heureuse illusion ! le ciel compatissant
N'a soin de l'accorder qu'au seul être pensant.
Ceux que la raison guide ou que l'instinct dirige,
Tous reçoivent le don que leur nature exige ;
Tous cherchent le bonheur, tous peuvent le trouver.
  Ta raison sur l'instinct ne doit point s'élever.
Les animaux, conduits par ce maître facile,
Ont-ils besoin d'un pape ou des lois d'un concile ?
La raison qui t'éclaire, indocile pédant,
Refuse de servir ou ne sert qu'en grondant,
Veut qu'on la sollicite, et fuit quand on l'appelle.
L'instinct court en ami nous servir avec zèle ;
Il nous suit en tout temps, elle craint d'approcher,
L'instinct ne bronche point, la raison peut broncher ;
Et le double pouvoir qui meut et qui compare,
Uni dans l'animal, dans l'homme se sépare.
Entre ces deux pouvoirs, quelle comparaison !
Dieu gouverne l'instinct, et l'homme la raison.

See then the acting and comparing pow'rs
One in their nature, which are two in ours;
And Reason raise o'er Instinct as you can,
In this 'tis God directs, in that 'tis Man.

Who taught the nations of the field and wood
To shun their poison, and to chuse their food?
Prescient, the tides or tempests to withstand,
Build on the wave, or arch beneath the sand?
Who made the spider parallels design,
Sure as de Moivre, without rule or line?
Who bids the stork, Columbus like, explore
Heav'ns not his own, and worlds unknown before?
Who calls the council, states the certain day,
Who forms the phalanx, and who points the way?

III. God, in the nature of each being, founds
Its proper bliss, and sets its proper bounds:
But as he fram'd a Whole, the Whole to bless,
On mutual Wants built mutual Happiness:
So from the first, eternal ORDER ran,
And creature link'd to creature, man to man.
Whate'er of life all-quick'ning æther keeps,
Or breath's thro' air, or shoots beneath the deeps,

Qui montre à l'animal les vertus de la plante?
Comment sait-il prévoir l'hyade menaçante,
Et bâtir, en suivant d'infaillibles niveaux,
Des voûtes sous le sable et des ponts sur les eaux?
Comment peut de nos murs l'agile tapissière,
Aligner, sans Newton, sa toile régulière?
Vois de l'air, tous les ans, les hôtes passagers
Fuir, pareils à Colomb, sous des cieux étrangers.
Qui fixe le départ des tribus assemblées?
Qui forme et qui conduit les phalanges ailées?
Chaque être au même but marchant d'un pas certain,
Sous des astres divers doit remplir son destin.
Ce but est d'être heureux; mais, pour qu'on puisse l'être,
C'est des besoins communs que le bonheur doit naître.
Ainsi par l'intérêt, plus que par l'amitié,
On s'approche, on s'unit, l'homme à l'homme est lié.
L'intérêt mutuel fait tout l'ordre du monde.
Sans jamais se lasser, la nature féconde
A l'homme, aux habitans des forêts et des mers,
A ces mille tribus qui vivent dans les airs,
Partage également sa flamme créatrice;
Elle veut que tout être en naissant se chérisse,

Or pours profuse on earth, one nature feeds
The vital flame, and swells the genial seeds.
Not man alone, but all that roam the wood,
Or wing the sky, or roll along the flood,
Each loves itself, but not itself alone,
Each sex desires alike, till two are one.
Nor ends the pleasure with the fierce embrace;
They love themselves a third time in their race.
Thus beast and bird their common charge attend,
The mothers nurse it, and the sires defend;
The young dismiss'd to wander earth or air,
There stops the Instinct, and there ends the care;
The link dissolves; each seeks a fresh embrace;
Another love succeeds another race.

A longer care Man's helpless kind demands;
That longer care contracts more lasting bands:
Reflection, Reason, still the ties improve,
At once extend the int'rest, and the love;
With choice we fix, with sympathy we burn.
Each Virtue in each Passion takes its turn;
And still new needs, new helps, new habits rise,
That graft benevolence on charities.

Et bientôt, plus heureux, se chérisse en autrui.
Le sexe le plus fort du plus foible est l'appui;
Chacun d'eux se recherche, et s'attire et s'embrasse;
Une troisième fois ils s'aiment dans leur race :
Tel sur ses nourrissons l'oiseau veille assidu;
La mère aime à couver le berceau suspendu,
Et le père défend la famille alarmée :
Mais, s'essayant bientôt sur leur aile emplumée,
Les nourrissons plus forts s'échappent de leurs nids;
Plus d'instinct, plus d'amour : les parens désunis
Forment un autre hymen, et, changeant de familles,
Peuplent d'enfans nouveaux les nouvelles charmilles.
Plus lent à se former, l'homme a plus de liens;
A sa longue foiblesse il faut de longs soutiens.
Le temps et la raison raffermissent encore
Ce premier sentiment que l'instinct fit éclore.
Ainsi dans notre cœur à jamais confondus,
L'amour et l'intérêt font germer nos vertus,
Et de communs bienfaits une chaîne éternelle
Joint la race qui meurt à la race nouvelle.
Le jeune homme qui voit les auteurs de ses jours
Appesantis par l'âge implorer son secours,

Still as one brood, and as another rose,
These nat'ral love maintain'd, habitual those:
The last, scarce ripen'd into perfect Man,
Saw helpless him from whom their life began:
Mem'ry and fore-cast just returns engage,
That pointed back to youth, this on to age;
While pleasure, gratitude, and hope, combin'd,
Still spread the int'rest, and preserv'd the kind.

IV. Nor think, in Nature's State they blindly trod,
The state of Nature was the reign of God:
Self-love and Social at her birth began,
Union the bond of all things, and of Man.
Pride then was not; nor Arts, that Pride to aid;
Man walk'd with beast, joint tenant of the shade;
The same his table, and the same his bed;
No murder cloath'd him, and no murder fed.
In the same temple, the resounding wood,
All vocal beings hymn'd their equal God:
The shrine with gore unstain'd, with gold undrest;
Unbrib'd, unbloody, stood the blameless priest:

Soudain vers son berceau reportant sa pensée,
Se rappelle ses pleurs, sa foiblesse passée;
Et, prévoyant aussi les besoins des vieux ans,
Court d'un père affoibli guider les pas pesans.
L'espérance, les soins, le plaisir, la tendresse,
Des mortels fugitifs éternisent l'espèce.

Ne crois pas qu'autrefois, en sortant du berceau,
Le genre humain sauvage ait marché sans flambeau;
Dieu régnoit seul alors : sous ses lois équitables
L'homme, en se chérissant, chérissoit ses semblables;
L'orgueil séditieux qu'enfante un faux savoir,
Les arts qui de l'orgueil ont fondé le pouvoir,
N'avoient point, sur la terre à leur joug asservie,
Déchaîné la discorde, et la haine et l'envie;
Les animaux errans vivoient en liberté;
Et l'homme, au milieu d'eux, moins craint que respecté,
De leurs libres forêts partageant le domaine,
N'exigeoit point encore et leur sang et leur laine.
Leurs mets étoient les siens; il dormoit sous leurs toits;
Tous les êtres vivans, rassemblés dans les bois,
Par un hymne commun louoient leur commun père.
Les bois étoient leur temple; un prêtre sanguinaire

Heav'n's attribute was Universal Care,
And man's prerogative to rule, but spare.
Ah! how unlike the man of times to come!
Of half that live the butcher and the tomb;
Who, foe to Nature, hears the gen'ral groan,
Murders their species, and betrays his own.
But just disease to luxury succeeds,
And ev'ry death its own avenger breeds;
The Fury-passions from that blood began,
And turn'd on Man a fiercer savage, Man.

See him from Nature rising slow to Art!
To copy Instinct then was Reason's part;
Thus then to Man the voice of Nature spake: —
« Go, from the Creatures thy instructions take.
» Learn from the birds, what food the thickets yield;
» Learn from the beasts the physic of the field;
» Thy arts of building from the bee receive;
» Learn of the mole to plow, the worm to weave;

Ne souilloit point ses mains d'homicides pieux,
Et l'or ne payoit point l'indulgence des dieux.
Les dieux ne s'annonçoient que par leur bienfaisance;
L'homme ne prétendoit qu'une juste puissance.
Que les temps sont changés! Aujourd'hui, sans remords,
Tyran des animaux, il s'engraisse de morts;
Les eaux, les champs, les airs de ses meurtres gémissent;
Les maux, nés de son luxe, à son tour le punissent;
Et cette soif de sang qui s'irrite en son sein,
O fureur! contre l'homme arme l'homme assassin!
Ainsi de l'âge d'or s'éloigna l'innocence.
  Avec d'autres besoins un autre âge commence;
On quitte pour les champs la retraite des bois;
Les arts, fils du travail, s'empressent à sa voix:
L'instinct à la raison par degrés les révèle,
Et la nature même en fournit le modèle.
La nature instruit l'homme, et lui parle en ces mots:
  « Va, cours étudier les mœurs des animaux;
» Connois d'eux et les grains faits pour ta nourriture,
» Et l'herbe aux sucs heureux qui guérit la blessure.
» Cueille au buisson le fruit becqueté par l'oiseau;
» Vois le ver en fils d'or arrondir son réseau;

» Learn of the little Nautilus to sail,
» Spread the thin oar, and catch the driving gale.
» Here too all forms of social union find,
» And hence let Reason, late, instruct Mankind:
» Here subterranean works and cities see;
» There towns aerial on the waving tree.
» Learn each small People's genius, policies,
» The Ant's republic, and the realm of Bees;
» How those in common all their wealth bestow,
» And Anarchy without confusion know,
» And these for ever, tho' a Monarch reign,
» Their sep'rate cells and properties maintain.
» Mark what unvary'd laws preserve each state,
» Laws wise as Nature, and as fix'd as Fate.
» In vain thy Reason finer webs shall draw,
» Entangle Justice in her net of Law.

» Qu'il t'enseigne à filer : contemple la merveille
» Des alcoves de cire où se loge l'abeille ;
» Apprends d'elle à bâtir : que de fois, par son art,
» Elle a du géomètre étonné le regard !
» A labourer les champs la taupe va t'instruire.
» Veux-tu tenter les flots ? imite ce navire
» Où le frêle nautile, en pilote savant,
» Seul gouverne et la voile, et la rame et le vent.
» De ces tribus sans nombre observe les usages ;
» Leur police et leurs lois étonneront tes sages :
» Là, des sociétés s'offrent tous les tableaux ;
» Des cités dans les airs flottent sur ces rameaux ;
» Sous tes pieds les fourmis, sages républicaines,
» Transforment en greniers des villes souterraines :
» Un magasin public enferme tous leurs biens.
» De ce modeste État les libres citoyens,
» Échappant au danger qui suit l'indépendance,
» Partagent, sans combat, leur commune abondance.
» L'abeille, non moins sage, obéit à des rois,
» De la propriété respecte tous les droits,
» Jouit de son travail, et sans cesse accumule
» Le trésor séparé qui remplit sa cellule.

» And right, too rigid, harden into wrong;
» Still for the strong too weak, the weak too strong.
» Yet go! and thus o'er all the creatures sway,
» Thus let the wiser make the rest obey;
» And for those Arts, mere Instinct could afford,
» Be crown'd as Monarchs, or as Gods ador'd. »

V. Great Nature spoke; observant Men obey'd;
Cities were built, Societies were made:
Here rose one little state; another near
Grew by like means, and join'd, thro' love or fear.
Did here the trees with ruddier burdens bend,
And there the streams in purer rills descend?
What War could ravish, Commerce could bestow:
And he return'd a friend, who came a foe.
Converse and Love mankind might strongly draw,
When Love was Liberty, and Nature Law.

» De ces peuples divers rien ne trouble la paix;
» Leur code est infaillible, et subsiste à jamais.
» Je te verrai bientôt, avec plus d'artifice,
» Dans les fils de tes lois égarer la justice;
» Lois que saura braver le coupable puissant,
» Et qui n'accableront que le foible innocent.
» Va, cours, soumets le monde à tes lois arbitraires,
» Et que le plus habile, apportant à ses frères
» Ces arts que l'instinct seul eût appris aux mortels,
» Règne, et comme un Dieu même usurpe des autels! »
La nature a parlé : les mortels obéissent;
Par un pacte commun des peuplades s'unissent;
Les murs sont élevés : déjà deux bourgs naissans,
Qui seront quelque jour deux États florissans,
Près du même rivage ont tracé leur enceinte.
D'abord ils sont unis par amour ou par crainte :
L'un abonde en ruisseaux, l'autre abonde en vergers :
S'il faut ravir ces biens, la guerre a ses dangers :
L'olivier dans la main le commerce s'avance,
Et d'un échange heureux naît bientôt l'alliance;
Tous deux de leurs trésors se donnent la moitié,
Et tel vint ennemi qui retourne allié.

Thus States were form'd; the name of King unknown,
'Till common int'rest plac'd the sway in one.
'Twas VIRTUE ONLY (or in arts or arms,
Diffusing blessings, or averting harms)
The same, which in a Sire the Sons obey'd,
A Prince the Father of a People made.

'Till then, by Nature crown'd, each Patriarch sate
King, priest, and parent of his growing state;
On him, their second Providence, they hung;
Their law his eye, their oracle his tongue.
He from the wond'ring furrow call'd the food,
Taught to command the fire, controul the flood,
Draw forth the monsters of th' abyss profound,
Or fetch th' aerial eagle to the ground.
'Till drooping, sick'ning, dying they began
Whom they rever'd as God to mourn as Man:

Quand l'amour, libre encor, ignoroit l'imposture,
Quand seule au genre humain commandoit la nature,
Le commerce et l'amour unissoient les mortels.
  On méconnut les rois jusqu'aux jours solennels
Où l'intérêt public, où la reconnoissance,
Entre les mains d'un seul déposa la puissance.
Les inventeurs des arts, les généreux guerriers,
Les bienfaiteurs du Monde, ont régné les premiers;
La vertu fut leur titre; et, sous leur loi prospère,
Le peuple crut long-temps n'obéir qu'à son père.
  Alors par la nature un vieillard couronné,
Père, pontife et roi d'un peuple fortuné,
Parut à ses sujets une autre Providence :
Son œil étoit leur guide, et sa voix leur science.
A la terre surprise il donna les moissons,
Au filet chancelant suspendit les poissons,
Dompta le feu, contint la vague prisonnière,
Et du ciel à ses pieds fit tomber l'aigle altière.
L'âge affoiblit trop tôt ce vieillard révéré;
Il expire, et le Dieu comme un homme est pleuré.
  Mais d'aïeux en aïeux cherchant un premier être,
Vers lui l'homme s'élève; il l'adore, ou peut-être

Then, looking up from sire to sire, explor'd
One great first father, and that first ador'd.
Or plain tradition, that this All begun,
Convey'd unbroken faith from sire to son;
The worker from the work distinct was known,
And simple Reason never sought but one:
Ere Wit oblique had broke that steady light,
Man, like his Maker, saw that all was right;
To Virtue in the paths of Pleasure trod,
And own'd a Father when he own'd a God.

VI. Love all the faith, and all th' allegiance then;
For Nature knew no right divine in Men,
No ill could fear in God; and understood
A sov'reign being but a sov'reign good.
True faith, true policy, united ran,
That was but love of God, and this of Man.

Who first taught souls enslav'd, and realms undone,
Th' enormous faith of many made for one?
That proud exception to all Nature's laws,
T' invert the world, and counter-work its Cause.
Force first made conquest, and that conquest, Law;
'Till Superstition taught the tyrant awe,

Un souvenir antique à jamais retracé
Apprit au genre humain que tout a commencé :
La raison distingua l'ouvrier de l'ouvrage ;
Un Dieu seul fut admis ; et, dans ce premier âge,
Conduit à la vertu par l'attrait du bonheur,
L'homme heureux se disoit, comme son créateur,
Tout est bien : adorant un père dans son maître,
Il ne redoutoit point celui qui le fit naître ;
Mais unissoit toujours, dans la Divinité,
Au suprême pouvoir la suprême bonté.
L'ignorance et la crainte, autour des diadêmes,
N'inscrivoient point encor les titres des dieux mêmes ;
L'amour du Créateur étoit toute la foi,
Et l'amour des humains étoit toute la loi.
  Quel homme à ses égaux le premier osa dire :
Tous sont faits pour un seul ; respectez mon empire.
Préjugé monstrueux ! système criminel !
Que réprouve à la fois la nature et le ciel,
Que le stupide orgueil en tous lieux a fait naître,
Qui déshonore ensemble et l'esclave et le maître,
Avilit tous les cœurs et confond tous les droits.
  La force fut d'abord la première des lois,

Then shar'd the Tyranny, then lent it aid,
And Gods of Conqu'rors, Slaves of Subjects, made:
She 'midst the light'ning's blaze, and thunder's sound,
When rock'd the mountains, and when groan'd the ground,
She taught the weak to bend, the proud to pray,
To Pow'r unseen, and mightier far than they:
She, from the rending earth and bursting skies,
Saw Gods descend, and fiends infernal rise:
Here fix'd the dreadful, there the blest abodes;
Fear made her Devils, and weak Hope her Gods;
Gods partial, changeful, passionate, unjust,
Whose attributes were Rage, Revenge, or Lust;
Such as the souls of cowards might conceive,
And, form'd like tyrants, tyrants would believe.
Zeal then, not charity, became the guide;
And Hell was built on spite, and Heav'n on pride.
Then sacred seem'd th' etherial vault no more;
Altars grew marble then, and reek'd with gore:
Then First the Flamen tasted living food;
Next his grim idol smear'd with human blood;

Et le droit du vainqueur devint le droit unique.
Alors, du haut des cieux, au vainqueur tyrannique,
La superstition apportant la terreur,
Lui dit : Je te fais Dieu, si tu sers ma fureur.
Contre le genre humain unissons-nous ensemble !
Qu'il tombe à nos genoux, qu'il adore, et qu'il tremble !
Le monstre, au bruit des monts par la flamme entr'ouverts,
Aux éclats de la foudre, aux rayons des éclairs,
D'un pouvoir invisible annonçant l'anathème,
Fait trembler la foiblesse et l'audace elle-même.
Les dieux du haut des airs descendent à grand bruit;
Les spectres infernaux, noirs enfans de la nuit,
Sortent en rugissant de la terre embrasée;
On creusa le Tartare, on planta l'Élysée;
La peur fit les démons, et l'espoir fit les dieux;
Dieux cruels, emportés, jaloux, capricieux,
Leurs lois sont la fureur, le meurtre et l'adultère;
Ils ont rempli le ciel des crimes de la terre;
Le faux zèle en leur nom convertit par le fer;
L'orgueil bâtit l'Olympe, et la haine l'Enfer;
L'autel, enrichi d'or, est entouré de crimes :
Bientôt se nourrissant de la chair des victimes,

With heav'n's own thunders shook the world below,
And play'd the God an engine on his foe.

So drives Self-love, thro' just and thro' unjust,
To one Man's pow'r, ambition, lucre, lust:
The same Self-love, in all, becomes the cause
Of what restrains him, Government and Laws.
For, what one likes if others like as well,
What serves one will, when many wills rebel?
How shall he keep, what sleeping or awake,
A weaker may surprise, a stronger take?
His safety must his liberty restrain:
All join to guard what each desires to gain.
Forc'd into virtue thus by self-defence,
Ev'n Kings learn'd justice and benevolence:
Self-love forsook the path it first pursu'd,
And found the private in the public good.

'Twas then, the studious head or gen'rous mind,
Follow'r of God or friend of human-kind,

Le prêtre s'est armé du glaive des bourreaux,
Et, las de se baigner dans le sang des taureaux,
Rougit de sang humain ses idoles sinistres.
Dieu même est le jouet de ses propres ministres;
Dieu n'est plus, dans la main de l'homme ambitieux,
Qu'un levier tout-puissant appuyé dans les cieux,
Qu'un instrument sacré de vengeance et de haine,
Qu'on retient à son choix, qu'à son choix on déchaîne.
Ainsi donnant l'essor à son orgueil pervers,
L'amour-propre en tyran gouverne l'univers;
Mais de tous les mortels puisqu'il est le partage,
Il doit céder au frein pour son propre avantage.
De l'objet qui t'est cher, d'autres sont-ils jaloux?
Que peut ta volonté contre celle de tous?
L'ordre naît du besoin : l'audace ou l'artifice
Raviroient tous nos biens, si la loi protectrice
Ne veilloit quand tu dors, et, sous son bouclier,
Ne protégeoit ton lit, tes dieux et ton foyer.
La sage liberté restreint l'indépendance :
Les rois même aux vertus s'instruisent par prudence;
Et l'amour-propre enfin, redressant son erreur,
Dans le bonheur d'autrui sait trouver le bonheur.

Poet or Patriot, rose but to restore
The Faith and Moral, Nature gave before;
Relum'd her ancient light, not kindled new;
If not God's image, yet his shadow drew:
Taught Pow'r's due use to People and to Kings,
Taught nor to slack, nor strain its tender strings;
The less, or greater, set so justly true,
That touching one must strike the other too;
'Till jarring int'rests, of themselves create
Th' according music of a well-mix'd State.
Such is the World's great harmony, that springs
From Order, Union, full Consent of things:
Where small and great, where weak and mighty, made
To serve, not suffer; strengthen, not invade;
More pow'rful each as needful to the rest,
And, in proportion as it blesses, blest;
Draw to one point, and to one centre bring
Beast, Man, or Angel, Servant, Lord, or King.
  For forms of Government let fools contest;
Whate'er is best administer'd, is best:
For Modes of Faith let graceless zealots fight;
His can't be wrong whose life is in the right:

Ce fut alors qu'un sage, un héros, un poète,
Des lois de la nature immortel interprète,
Le disciple des dieux ou l'ami des mortels,
De l'antique vertu rétablit les autels,
Et vers le Créateur, rappelant notre hommage,
Sut en retracer l'ombre au défaut de l'image;
Borna les droits du peuple et ceux des potentats;
Apprit aux nations que des frêles États
Il ne faut ni roidir, ni relâcher les rênes;
Que chacun doit s'aider; que des lois souveraines
L'harmonieux accord doit unir tous les rangs.
Tel est l'ordre d'un monde où le peuple et les grands,
Où le foible et le fort, obligés d'être frères,
Joignent d'un même nœud leurs intérêts contraires;
Où les divers pouvoirs, bien loin de se haïr,
Sont faits pour s'appuyer, et non pour s'envahir;
Où le bonheur de tous naît de leur bienfaisance;
Où plus on sert autrui, plus on a de puissance;
Où vers un même but tous marchent à la fois,
L'ange et l'homme, et la brute, et l'esclave et les rois.
Des Wighs et des Torys fuis la guerre obstinée!
La meilleure cité, c'est la mieux gouvernée.

In Faith and Hope the world will disagree;
But all Mankind's concern is Charity:
All must be false that thwart this one great end;
And all of God, that bless Mankind, or mend.

Man, like the gen'rous vine, supported lives;
The strength he gains is from th' embrace he gives.
On their own Axis as the Planets run,
Yet make at once their circle round the Sun;
So two consistent motions act the Soul;
And one regards itself, and one the Whole.

Thus God and Nature link'd the gen'ral frame,
And bade Self-love and Social be the same.

Laisse nos faux docteurs disputer sur la foi;
Sers Dieu, sers les humains : il n'est point d'autre loi.
Ce qui nuit est l'erreur : qu'importe un vain système?
La charité suffit; on a tout quand on aime.
  Aimons-nous : l'homme, hélas! ne peut rien sans autrui :
Tel que la foible vigne, il réclame un appui.
Comme à deux mouvemens les planètes fidèles
Roulent sous le soleil en roulant autour d'elles,
L'homme suit deux penchans, amis quoique rivaux :
L'un se rapporte à nous, et l'autre à nos égaux.
L'homme, par l'amour-propre, en son cœur se replie;
Par l'amour social, l'homme à l'homme s'allie;
Ainsi, pour affermir le bonheur général,
Dieu joignit l'amour-propre à l'amour social.

NOTES

DE LA TROISIÈME ÉPÎTRE.

Oui, tout est fait pour tous, etc.

Les deux premiers vers de cette épître sont une espèce d'analyse des précédentes ; les quatre qui suivent n'ajoutent rien au sens, et ne rachètent leur inutilité par aucun mérite.

De ce plan général, qui jamais ne varie, etc.

Ce tableau de la reproduction des corps peut se comparer à quelques vers de Lucrèce, et surtout à ceux du quinzième livre des *Métamorphoses*, où Pythagore explique son système dans les vers d'Ovide, c'est-à-dire dans un style brillant et diffus.

L'oison dit à son tour : L'homme est formé pour moi.

Il est inutile d'avertir le lecteur que Voltaire s'est emparé de tous ces contrastes ingénieux dans son *Discours sur l'Homme*.

Après quelques plaisirs, ne meurs-tu pas comme eux ?

C'est ainsi que Virgile s'écrie, en parlant du taureau :

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit.

Il me semble que Pope est presque égal à l'auteur des *Georgiques*, dans ces détails charmans sur les animaux.

Heureuse illusion! le ciel compatissant, etc.

Quelle philosophie consolante renferment ces vers! L'auteur de l'*Essai sur l'Homme* veut nous reconcilier avec la vie; il nous persuade la plus utile des verités: c'est que la somme de nos plaisirs l'emporte infiniment sur celle de nos peines. Les imaginations mélancoliques et sombres de Pline le naturaliste, d'Young et de Pascal, ont en vain exageré nos maux: le but de Pope est bien superieur à celui de ces sublimes misanthropes.

Ont-ils besoin d'un pape ou des lois d'un concile, etc.

What Pope or council can they need beside, etc.

Cette plaisanterie déplacée n'étonneroit point dans un autre poete anglais; mais Pope devoit se l'interdire: il a toujours professé la religion catholique dans laquelle il etoit né. Je voulois d'abord supprimer ce trait, ou le changer: je ne l'ai pas fait, en songeant qu'on avoit toujours pardonné ces saillies sans consequence aux poetes satiriques. Le sage et religieux Despreaux lui-même a dit:

Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot,
Et conclus, avec moi, qu'un docteur n'est qu'un sot.

Dieu gouverne l'instinct, et l'homme la raison.

En relisant l'abbe du Resnel, j'y ai trouvé:

Dieu dirige l'instinct, et l'homme la raison.

Ce vers, à ce qu'il me semble, ne m'a point été fourni par ma mémoire. Pour éviter cette ressemblance, je l'avois traduit d'une autre manière, en me rapprochant davantage de la tournure de l'original. Mais le vers qu'on a préféré dans cette édition est plus précis, et plus fait pour devenir proverbe.

Comment peut de nos murs l'agile tapissière
Aligner, sans Newton, sa toile régulière?

Who made the spider parallels design,
Sure as de Moivre, without rule or line?

J'ai préféré le nom de Newton à celui de Moivre, parce qu'il est plus harmonieux et plus célèbre. Moivre étoit un grand géomètre, estimé de Newton lui-même. On ne peut trop admirer dans l'original ces vers sur l'araignée, et surtout ceux de la première épître :

The spider's touch, how exquisitely fine!
Feels at each thread, and lives along the line, etc.

On a cité ces vers de l'abbé du Resnel :

Contemplez l'araignée en son réduit obscur!
Que son toucher est vif! qu'il est prompt! qu'il est sûr!
Sur ses piéges tendus sans cesse vigilante,
Dans chacun de ses fils elle paroît vivante.

Combien de mots inutiles, qui n'ajoutent rien à l'image, font languir cette imitation! Le troisième vers est élégant; mais ce dernier hémistiche, *elle paroît vivante*,

est d'une extrême foiblesse. Tous les détails de poésie descriptive demandent beaucoup d'art et de soin : c'est là surtout que se fait sentir le charme de la difficulté vaincue, qui résulte d'un heureux choix d'expressions neuves sans être bizarres, des effets d'une harmonie imitative, qui n'affecte pas trop d'effort et de recherche, et même de la richesse des rimes, mérite subalterne sans doute, mais qui fait valoir les autres, en fixant dans l'oreille tout ce que le vers peint à l'esprit, et qui ne fut pas dédaigné par les grands maîtres du siecle passé. D'ailleurs, le génie, en cherchant à vaincre un obstacle nouveau, trouve une beauté de plus : il est contraint de s'arrêter davantage sur ses idées, de les approfondir, d'étudier toutes les ressources de sa langue. Cela est si vrai, qu'on prouveroit facilement que les plus beaux vers de Corneille, de Racine, de Boileau, de Voltaire lui-même, qui a négligé trop souvent cet avantage, sont aussi les mieux rimés; mais une affectation continue de rimes trop fortes et trop marquées donneroit une pesante uniformité à la chute de tous les vers. Il faut imiter dans cette partie, comme dans les autres, l'excellent goût des deux modèles de la versification française, qui font naître une harmonie variée d'un adroit mélange de rimes, tantôt riches, et tantôt exactes. Je reviens à la poésie descriptive : les meilleurs modeles de ce genre sont les cinq premiers chants du *Lutrin*, et les récits des tragédies de Racine.

Ne crois pas qu'autrefois, en sortant du berceau, etc.

Je doute que les hymnes d'Orphée fussent plus beaux

que ce tableau de la société tracé par le poète anglais : on ne peut rien y comparer que le cinquième chant de Lucrèce dont j'ai déjà parlé ; et ces vues sur la nature, où M. de Buffon a donné tant de magnificence et d'élévation à la langue française.

Une autre Providence, etc.

Cette expression se trouve dans Montesquieu et dans Massillon, comme dans Pope. Il n'est pas à présumer que l'un des trois ait copié l'autre.

La force fut d'abord la première des lois, etc.

Grotius et Puffendorf ont développé, dans de longs volumes, ces idées que Pope renferme dans quelques vers. Que sont, auprès de l'éloquence énergique dont ce passage est animé, les déclamations de tant d'écrivains modernes contre la superstition et la tyrannie ?

Ainsi donnant l'essor à son orgueil pervers,
L'amour-propre en tyran gouverne l'univers.

Ici, Pope rompt brusquement sa marche, et franchit une foule d'idées intermédiaires : il abandonne les tableaux poétiques, et reprend la marche sévère du raisonnement.

Comme à deux mouvemens les planètes fidèles, etc.

La justesse et l'éclat de cette comparaison prouvent quels secours le poète peut tirer de l'étude des sciences. Il n'est pas inutile d'observer que les grands poètes ont toujours été fort instruits. Une lecture attentive de l'*Iliade*,

de l'*Énéide*, de *la Jérusalem délivrée*, du *Paradis perdu*, démontre qu'Homere, Virgile, le Tasse et Milton, n'étoient point étrangers aux connoissances de leur siecle. Pope, et surtout Voltaire, terminent dignement cette liste, qu'on pourroit encore augmenter.

ESSAI
SUR L'HOMME.

EPISTLE IV.

Oh Happiness! our being's end and aim!
Good, Pleasure, Ease, Content! whate'er thy name:
That something still, which prompts th'eternal sigh,
For which we bear to live, or dare to die,
Which still so near us, yet beyond us lies,
O'er-look'd, seen double, by the fool, and wise:
Plant of celestial seed! if dropt below,
Say, in what mortal soil thou deign'st to grow?

I. Fair op'ning to some Court's propitious shine,
Or deep with diamonds in the flaming mine,
Twin'd with the wreaths Parnassian laurels yield,
Or reap'd in iron harvests of the field?
Where grows?—where grows it not? If vain our toil,
We ought to blame the culture, not the soil:

EPITRE IV.

O BONHEUR ! dont l'instinct fut créé par Dieu même !
Douceur, plaisir, repos, bien caché, don suprême,
Oh ! quel que soit ton nom, toi que chaque mortel
Rappelle en soupirant comme un bien paternel,
Bonheur ! toi dont l'image est sans fin poursuivie,
Pour qui l'homme supporte et rejette la vie,
Toi qu'on cherche si loin, et qu'on trouve si près,
Dont le sage et le fou méconnoissent les traits ;
Plante qui, dans les cieux, as reçu la naissance,
Si Dieu sur notre globe a jeté ta semence,
Dans quel Éden nouveau choisis-tu ton séjour ?
Ouvres-tu ton calice au soleil de la cour ?
Est-ce aux champs des combats que le fer te moissonne ?
Du paisible poète ornes-tu la couronne ?
Est-ce en des mines d'or que ton germe fleurit ?
Dis quel terrain lui plaît, quel terrain le flétrit !

Fix'd to no spot is happiness sincere;
'Tis no where to be found, or ev'ry where:
'Tis never to be bought, but always free,
And fled from monarchs, St. John! dwells with thee.
  Ask of the Learn'd the way; The Learn'd are blind:
This bids to serve, and that to shun mankind;
Some place the bliss in action, some in ease;
Those call it Pleasure, and Contentment these;
Some sunk to Beasts, find pleasure end in pain;
Some swell'd to Gods, confess ev'n Virtue vain:
Or indolent, to each extreme they fall,
To trust in ev'ry thing, or doubt of all.
  Who thus define it, say they more or less
Than this, that Happiness is Happiness?
  II. Take Nature's path, and mad Opinion's leave;
All states can reach it, and all heads conceive;
Obvious her goods, in no extreme they dwell;
There needs but thinking right, and meaning well;
And mourn our various portions as we please,
Equal is Common Sense, and Common Ease.
  Remember, Man, « the Universal Cause
» Acts not by partial, but by gen'ral laws; »

Si nos travaux sont vains, réprimons tout murmure;
N'accusons point le sol, mais la seule culture.
Le bonheur qui partout fuit et s'offre à nos yeux,
Nulle part ne se trouve, ou se trouve en tous lieux;
Libre et jamais vendu, loin des rois qu'il évite,
Fuyant vers toi, mylord, dans ton cœur il habite.
Du bonheur aux savans demandons les chemins.
L'un dit : Sers tes pareils! l'autre : Fuis les humains!
L'un prescrit le travail, et l'autre l'indolence.
De leurs opinions vois flotter la balance;
Un avis disparoît d'un avis combattu;
Ceux-ci doutent de tout, même de la vertu.
Ah! suivons la nature, et fuyons les systèmes.
Voulons-nous être heureux? évitons les extrêmes;
Réprimons de l'orgueil les murmures jaloux :
Ainsi que le bon sens, le bonheur est à tous;
Il est entre nos mains, et, pour en faire usage,
Que faut-il? un cœur droit, avec un esprit sage.
Rappelle les leçons éparses dans mes vers.
Le ciel vers un seul but fait marcher l'univers;
Le bonheur d'un mortel se répand sur un autre;
Nous jouissons du tien, et tu jouis du nôtre;

And makes what Happiness we justly call
Subsist not in the good of one, but all.
There's not a blessing, Individuals find,
But some way leans end hearkens to the kind:
No Bandit fierce, no Tyrant mad with pride,
No cavern'd Hermit, rests self-satisfy'd :
Who most to shun or hate Mankind pretend,
Seek an admirer, or would fix a friend :
Abstract what others feel, what others think,
All pleasures sicken, and all glories sink :
Each has his share ; and who would more obtain,
Shall find, the pleasure pays not half the pain.

Order is Heav'n's first law; and this confest,
Some are, and must be, greater than the rest,
More rich, more wise; but who infers from hence
That such are happier, shocks all common sense.
Heav'n to Mankind impartial we confess,
If all are equal in their Happiness :
But mutual wants this Happiness increase ;
All Nature's diff'rence keeps all Nature's peace.

Le bien de tous : voilà le grand ordre des cieux.
L'ermite enseveli dans son antre pieux,
Le vil brigand, le roi fier de son diadême,
Nul ne sauroit enfin se suffire à lui-même ;
On se croit misanthrope, on ne l'est qu'à demi ;
L'ennemi des humains cherche encore un ami.
C'est pour être admiré que Timon fuit Athène ;
La gloire veut du bruit, des témoins, une scène ;
Et le bien qu'on partage est aussi le plus doux.
Par une sage loi, tout diffère entre nous,
Le crédit, le savoir, les titres, l'opulence ;
Mais qu'importe au bonheur et l'or et la science ?
Le bonheur est partout mélangé de revers.
La vie est un grand jeu dont les lots sont divers ;
Le nôtre nous suffit, sachons bien le connoître ;
Celui qui voudra plus, obtiendra moins peut-être.
Le sort nous assigna des postes différens,
Il subordonne entr'eux nos emplois et nos rangs ;
Sous le niveau jaloux si tu veux les réduire,
Tout le corps social va bientôt se détruire :
Cette diversité maintient l'ordre et la paix.
Dans les biens apparens le bonheur n'est jamais.

Condition, circumstance is not the thing:
Bliss is the same in subject or in king,
In who obtain defence, or who defend,
In him who is, or him who finds a friend:
Heav'n breathes thro' ev'ry member of the whole
One common blessing, as one common soul.
But Fortune's gifts if each alike possest,
And each were equal, must not all contest?

If then to all Men Happiness was meant,
God in External could not place Content.

Fortune her gifts may variously dispose,
And these be happy call'd, unhappy those;
But Heav'n's just balance equal will appear,
While those are plac'd in Hope, and these in Fear:
Not present good or ill, the joy or curse,
But future views of better, or of worse.

Oh sons of earth! attempt ye still to rise,
By mountains pil'd on mountains, to the skies?
Heav'n still with laughter the vain toil surveys,
And buries madmen in the heaps they raise.

III. Know, all the good that individuals find,
Or God and Nature meant to mere Mankind,

L'Éternel le partage aux sujets comme aux maîtres;
Sa vaste providence embrasse tous les êtres,
Et sur tous à la fois son souffle bienfaiteur
Répand la même vie et le même bonheur.
Des palais aux hameaux, sur sa roue incertaine,
La fortune à grand bruit tous les jours se promène;
L'un monte et l'autre baisse, et tu crois que ses jeux
Font les infortunés, ainsi que les heureux!
Mais Dieu rétablit tout dans sa juste balance;
Il donne aux uns la crainte, aux autres l'espérance;
L'homme jouit et souffre, et vit dans l'avenir,
Plus que dans le présent qu'il ne peut retenir.

Encelade nouveau, des enfans de la terre
Veux-tu contre le ciel renouveler la guerre?
Le ciel rit de tes vœux, et te creuse un cercueil
Sous ces monts foudroyés qu'éleva ton orgueil.

Descends des hauts destins que ta fierté réclame.
Quels sont les vrais plaisirs et des sens et de l'âme?
La paix, le nécessaire, et surtout la santé;
La santé vit de peu, loin du vice effronté:
Douce vertu! la paix en toi seule réside.

La fortune est aveugle aussi bien que perfide;

Reason's whole pleasure, all the joys of Sense,
Lie in three words, Health, Peace, and Competence.
But Health consists with Temperance alone;
And Peace, oh Virtue! Peace is all thy own.
The goad or bod the gifts of Fortune gain:
But these less taste them, as they worse obtain.
Say, in pursuit of profit or delight,
Who risk the most, that take wrong means, or right
Of Vice or Virtue, whether blest or curst,
Which meets contempt, or which compassion first?
Count all th' advantage prosp'rous Vice attains,
'Tis but what Virtue flies from, and disdains:
And grant the bad what happiness they wou'd,
One they must want, which is, to pass for good.
  Oh blind to truth, and God's whole scheme below,
Who fancy Bliss to Vice, to Virtue Woe!
Who sees and follows that great scheme the best,
Best knows the blessing, and will most be blest.
But fools, the Good alone, unhappy call,
For ills or accidents that chance to all.
See Falkland dies, the virtuous and the just!
See god-like TURENNE prostrate on the dust!

Les bons et les méchans obtiennent sa faveur :
Mais qui la mérita sent le mieux sa douceur.
Vois-tu ces deux rivaux qui courent après elle ?
L'un, de l'équité sainte observateur fidèle,
Par de nobles chemins veut toujours s'élever ;
L'autre n'arrive au but qu'en osant tout braver.
Qui des deux risque plus ? Si leur chute est commune,
Quel est celui, dis-moi, qu'on plaint dans l'infortune ?
Qui des deux est béni dans les jours du bonheur ?
Laissons le crime aveugle, au sein de la grandeur,
Vanter de ses faux biens l'éclat illégitime ;
Il n'a pas les plus doux, le repos et l'estime.
Un Dieu juste gouverne ! et ton esprit borné
Croit le méchant heureux, le juste infortuné !
Aux lois de l'Éternel ton erreur fait outrage.
Dois-tu donc t'étonner que la vertu partage
Des malheurs qu'à tout homme également départ
L'inévitable loi de l'aveugle hasard ?
Vois expirer Falkland ; vois le divin Turenne
Par la foudre guerrière étendu sur l'arène !
Vois le jeune Sidney par le glaive abattu !
Mais faut-il imputer leur mort à la vertu ?

See SIDNEY bleeds amid the martial strife!
Was this their Virtue, or Contempt of Life?
Say, was it Virtue, more tho' Heav'n ne'er gave,
Lamented DIGBY! sunk thee to the grave?
Tell me, if Virtue made the Son expire,
Why, full of days and honour, lives the Sire?
Why drew Marseilles' good Bishop purer breath,
When Nature sicken'd, and each gale was death!
Or why so long (in life if long can be)
Lent Heav'n a parent to the poor and me?

IV. What makes all physical or moral ill?
There deviates Nature, and here wanders Will.
God sends not ill; if rightly understood,
Or partial Ill is universal Good,
Or change admits, or Nature lets it fall
Short, and but rare, 'till Man improv'd it all.
We just as wisely might of Heav'n complain
That righteous Abel was destroy'd by Cain,
As that the virtuous son is ill at ease
When his lewd father gave the dire disease.

Accuses-en plutôt leur mépris de la vie.
O toi ! dont l'amitié me fut trop tôt ravie,
Cher Digby, dont mes pleurs arrosent le cercueil,
Héros, dont le trépas mit l'Angleterre en deuil,
Pourquoi, si la vertu trancha tes destinées,
Ton père vivroit-il plein de gloire et d'années ?
Pourquoi, près des mourans qui lui tendoient les bras,
Le vertueux Belzunce, entouré du trépas,
Ne respira-t-il point la vapeur empestée
Que les vents secouoient sur Marseille infectée ?
Et par quelle faveur ce ciel trop indulgent,
Propice aux vœux d'un fils, à ceux de l'indigent,
Ajoute-t-il des jours aux longs jours de ma mère,
S'il faut appeler longue une vie éphémère ?
  Qu'est-ce qu'un mal physique ? un désordre apparent
Des lois dont l'univers suit toujours le torrent.
Qu'est-ce qu'un mal moral ? c'est l'homme qui s'égare.
  Dieu n'a point fait le mal, sa bonté le répare ;
L'homme fut créé libre, il a tout perverti :
C'est du cœur du méchant que le mal est sorti.
Le vertueux Abel meurt frappé par son frère ;
Un fils sage est puni des vices de son père :

Think we, like some weak Prince, th' Eternal Cause
Prone for his fav'rites to reverse his laws?

Shall burning Ætna, if a sage requires,
Forget to thunder, and recall her fires?
On air or sea new motions be imprest,
Oh blameless Bethel! to relieve thy breast?
When the loose mountain trembles from on high,
Shall gravitation cease, if you go by?
Or some old temple, nodding to its fall,
For Chartres' head reserve the hanging wall?

V. But still this world (so fitted for the knave)
Contents us not. A better shall we have?
A kingdom of the Just then let it be:
But first consider how those Just agree.
The good must merit God's peculiar care;
But who, but God, can tell us who they are?
One thinks, on Calvin Heav'n's own spirit fell;
Another deems him instrument of hell;
If Calvin feel Heav'n's blessing, or its rod,
This cries there is, and that, there is no God.

Eh bien ! faut-il que Dieu, tel que de foibles rois,
Pour quelques favoris interrompe ses lois?
Quoi ! l'Etna, pour un sage oubliant son tonnerre,
Rappellera ses feux échappés de la terre?
Faut-il que, s'épurant pour le juste Béthel,
L'air, chargé de poisons, cesse d'être mortel?
Qu'un roc demi-pendant qui menace ta tête,
Raffermi tout à coup, dans sa chute s'arrête?
Ou qu'un temple vieilli, tout prêt à s'écrouler,
Attende, en succombant, Charters pour l'accabler?
Ce monde te révolte, aux méchans trop propice.
D'un monde imaginaire élevons l'édifice.
Des justes, j'en conviens, doivent seuls le fonder;
Mais ces justes d'abord pourront-ils s'accorder?
Tous ont des droits sans doute aux bienfaits de leur maître;
Mais les cœurs sont cachés, Dieu seul peut les connoître.
Là prophète menteur, là prophète sacré,
Calvin, cher à Genève, est dans Rome abhorré.
Le culte où je naquis te paroît un scandale;
Ta farouche vertu de la mienne est rivale:
Non, un même intérêt ne peut nous réunir:
Ce qui te rend heureux va souvent me punir.

What shocks one part, will edify the rest,
Nor with one system can they all be blest.
Give each a System, all must be at strife;
What diff'rent Systems for a Man and Wife?
The very best will variously incline,
And what rewards your Virtue, punish mine.
WHATEVER IS, IS RIGHT. — This world, 'tis true,
Was made for Cæsar — but for Titus too;
And which more blest? who chain'd his country, say,
Or he whose Virtue sigh'd to lose a day?

VI. « But sometimes Virtue starves, while Vice is fed. »
What then? Is the reward of Virtue bread?
That, Vice may merit, 'tis the price of toil;
The knave deserves it, when he tills the soil,
The knave deserves it, when he tempts the main,
Where folly fights for kings, or dives for gain.
The good man may be weak, be indolent;
Nor is his claim to plenty, but content.
But grant him riches, your demand is o'er?
« No — shall the good want Health, the good want Pow'r? »
Add Health, and Pow'r, and ev'ry earthly thing;
« Why bounded Pow'r? why private? why no king? »

Tout est bien : de César ce monde est le partage ;
Mais de Titus aussi n'est-il pas l'héritage ?
César égale-t-il, par ses brillans forfaits,
Titus qui pleure un jour écoulé sans bienfaits ?
  La probité n'a rien, le vice a l'abondance ;
Mais l'argent des vertus est-il la récompense ?
Le méchant qui travaille a droit de l'acquérir ;
Il peut de ses moissons justement se nourrir :
Il a droit aux trésors de l'Inde et de Golconde,
Quand sa barque a tenté ces abîmes de l'onde
Où l'audace insensée, affrontant le trépas,
Meurt pour un gain douteux et des maîtres ingrats.
Le juste quelquefois s'endort dans la paresse ;
Le calme de son cœur est toute sa richesse.
Mais donnons-lui de l'or : est-ce assez ? Non : pourquoi
N'a-t-il pas la santé ? que n'est-il grand ou roi ?
Eh bien ! que des grandeurs l'appareil le décore ;
Donnons-lui tous les biens. Tu désires encore !
Change, change plutôt, mortel ambitieux,
Et la terre en Olympe et les hommes en dieux !
Dois-tu, foible sujet, t'égaler à ton maître ?
Et, s'il est infini, tes vœux doivent-ils l'être ?

Nay, why external for internal giv'n?
Why is not Man a God, and Earth a Heav'n?
Who ask and reason thus, will scarce conceive
God gives enough, while he has more to give;
Immense the pow'r, immense were the demand;
Say, at what part of nature will they stand?

What nothing earthly gives, or can destroy,
The soul's calm sun-shine, and the heart-felt joy,
Is Virtue's prize: A better would you fix?
Then give Humility a coach and six,
Justice a Conqu'ror's sword, or Truth a gown,
Or Public Spirit, its great curse, a Crown.
Weak, foolish man! will Heav'n reward us there
With the same trash, mad mortals wish for here?
The Boy and Man an individual makes,
Yet sigh'st thou now for apples and for cakes?
Go, like the Indian, in another life
Expect thy dog, thy bottle, and thy wife:

Ah ! modère l'essor de ces vœux insensés !
Pouvant te donner plus, le ciel te donne assez.
Tu cherches le bonheur ! rentre au fond de toi-même ;
La douce paix de l'âme est le bonheur suprême :
Quel autre bien plairoit au mortel vertueux !
  Veux-tu qu'en attelant six coursiers fastueux,
L'humilité se place au char de l'opulence ?
Que l'austère justice, au lieu d'une balance,
Porte des conquérans le glaive ensanglanté ?
Qu'un bonnet de docteur couvre la vérité,
Et que l'amour des lois obtienne pour salaire
Ce qui le corromproit, la puissance arbitraire ?
Insensé ! quoi, ton cœur de ces riens est épris !
Le ciel, pour la vertu, n'a-t-il point d'autre prix ?
Es-tu toujours enfant ? faut-il qu'à ton oreille
Résonne un grelot d'or qui t'endorme et t'éveille ?
Faut-il que ta nourrice, accourant à tes pleurs,
Par l'espoir des bonbons charme encor tes douleurs ?
La main de l'homme fait doit-elle être occupée
A tourner un sabot, à parer sa poupée ?
Pauvre fou, réponds-moi : quand tu perdras le jour,
Crois-tu, comme le nègre, au céleste séjour,

As well as dream such trifles are assign'd,
As toys and empires, for a god-like mind.
Rewards, that either would to Virtue bring
No joy, or be destructive of the thing:
How oft by these at sixty are undone
The virtues of a saint at twenty-one!

To whom can Riches give Repute, or Trust,
Content, or Pleasure, but the Good and Just?
Judges and Senates have been bought for gold,
Esteem and Love were never to be sold.
Oh fool! to think God hates the worthy mind,
The lover and the love of human-kind,
Whose life is healthful, and whose conscience clear,
Because he wants a thousand pounds a year.

Honour and shame from no Condition rise;
Act well your part; there all the honour lies.
Fortune in Men has some small diff'rence made,
One flaunts in rags, one flutters in brocade;
The cobler apron'd, and the parson gown'd,
The friar hooded, and the monarch crown'd.
« What differ more (you cry) than crown and cowl! »
I'll tell you, friend! a wise man and a fool.

Retrouver ta bouteille, et ton chien et ta femme?
Cherchons plus haut les biens qui sont faits pour notre âme.
Du même œil de pitié regardons à la fois
Le grelot des enfans et le sceptre des rois.
Rangs, fortune, pouvoir, qu'êtes-vous pour le sage?
Il vous croit un écueil plutôt qu'un avantage.
Que de vieillards séduits par ces dons éclatans,
Ont flétri les vertus qui paroient leur printemps!
Oui, l'honnête homme seul, sans remords, sans ivresse,
Peut jouir sagement d'une noble richesse;
Seul, il peut obtenir et l'estime et l'amour.
On vit plus d'un sénat marchandé par la cour.
L'or acheta les rangs, on les vendit au crime;
Mais on ne vend jamais ni l'amour ni l'estime.
Quoi! cet ami du ciel et de l'humanité,
Qui possède à la fois la paix et la santé,
L'homme exempt de remords plaindra ses destinées,
S'il n'a pour revenu trois fois mille guinées!
N'attache point aux rangs ou la honte ou l'honneur:
Homme! fais ton devoir, c'est la seule grandeur.
Le destin nous habille ou de pourpre ou de bure.
Un traitant, chargé d'or, est fier de sa parure;

You'll find, if once the monarch acts the monk,
Or, cobler-like, the parson will be drunk,
Worth makes the man, and want of it, the fellow;
The rest is all but leather or prunello.

Stuck o'er with titles and hung round with strings
That thou may'st be by kings, or whores of kings.
Boast the pure blood of an illustrious race,
In quiet flow from Lucrece to Lucrece:
But by your father's worth if your's you rate,
Count me those only who were good and great.
Go! if your ancient, but ignoble blood
Has crept thro' scoundrels ever since the flood,
Go! and pretend your family is young;
Nor own, your fathers have been fools so long.
What can ennoble sots, or slaves, or cowards?
Alas! not all the blood of all the Howards?

Mais il rit peu, dit-on; et l'heureux savetier
S'applaudit, en chantant, ceint d'un noir tablier.
Le prêtre avec orgueil d'un surplis s'environne;
Le moine aime son froc, et le roi sa couronne.
La couronne et le froc! quel destin différent!
Dit le peuple insensé. Mais, déchu de son rang,
Si le prince au repos comme un moine se livre,
Comme un vil artisan si le prêtre s'enivre,
Le vice les égale : eh! mon ami, dois-tu
Honorer mon habit au lieu de ma vertu?

Les caprices d'un prince ou ceux de sa maîtresse
Ont pu d'un vain cordon décorer ta bassesse.
Depuis mille ans entiers, ton sang, si je te croi,
De Lucrèce en Lucrèce a passé jusqu'à toi :
Pour tirer de ton nom un éclat légitime,
Cite au moins des aïeux dignes de mon estime.
Mais si ton sang fameux coule en des cœurs pervers,
Fût-ce depuis Arthur, Charlemagne et ses pairs,
Hâte-toi de prouver que ta race est nouvelle!
Cache de tes aïeux la honte solennelle!
Un faquin à l'honneur a-t-il droit d'aspirer?
Tout le sang des Howards ne sauroit l'illustrer.

Look next on Greatness; say where Greatness lies?
« Where, but among the Heroes and the Wise? »
Heroes are much the same, the point's agreed,
From Macedonia's madman to the Swede;
The whole strange purpose of their lives, to find
Or make, an enemy of all mankind!
Not one looks backward, onward still he goes,
Yet ne'er looks forward further than his nose.
No less alike the Politic and Wise:
All sly, slow things, with circumspective eyes:
Men in their loose, unguarded hours they take,
Not that themselves are wise, but others weak.
But grant that those can conquer, these can cheat;
'Tis phrase absurd to call a Villain Great:
Who wickedly is wise, or madly brave,
Is but the more a fool; the more a knave.
Who noble ends by noble means obtains,
Or failing, smiles in exile or in chains,
Like good Aurelius let him reign, or bleed
Like Socrates, that Man is great indeed.

What's Fame? a fancy'd life in other's breath,
A thing beyond us, ev'n before our death.

Où trouver la grandeur? L'opinion antique
La donne au conquérant, à l'heureux politique.
Du fou de Macédoine à ce fou suédois,
Tout héros se ressemble, et quels sont leurs exploits?
Nos malheurs ont formé leur gloire meurtrière;
Ils courent sans jamais regarder en arrière,
Et sans voir le trépas qui court au-devant d'eux.

L'art du grand politique est-il moins hasardeux?
Vois-les tous, lents, discrets, cruels avec sagesse,
Épier l'imprudence et saisir la foiblesse:
Souvent à leurs rivaux leurs triomphes sont dus.
Voilà donc vos succès, grands hommes prétendus!
Politiques vantés, conquérans qu'on admire,
Vous ne savez jamais que tromper ou détruire!
Celui-là seul est grand, et seul est respecté,
Qui dans tous ses projets consulte l'équité,
Qui voit d'un œil serein l'exil et l'esclavage,
Soit qu'avec Marc-Aurèle il règne comme un sage,
Soit qu'il porte à sa bouche un breuvage mortel,
Et meure avec Socrate en regardant le ciel.

Toi-même, ô renommée! ô pompeuse chimère!
Qu'es-tu pour le grand homme? une vie étrangère,

Just what you hear, you have, and what's unknown
The same (my Lord) if Tully's, or your own.
All that we feel of it begins and ends
In the small circle of our foes or friends;
To all beside as much an empty shade
An Eugene living, as a Cæsar dead;
Alike or when, or where, they shone, or shine,
Or on the Rubicon, or on the Rhine.
A wit's a feather, and a chief's a rod;
An honest Man's the noble work of God.
Fame but from death a villain's name can save,
As Justice tears his body from the grave:
When what t' oblivion better were resign'd,
Is hung on high, to poison half mankind.
All fame is foreign, but of true desert;
Plays round the head, but comes not to the heart:

Qui, même avant la mort, existe loin de lui,
Et respire toujours sur les lèvres d'autrui.
La gloire a des attraits : mais, pour qu'on en jouisse,
Il faut qu'autour de nous son murmure frémisse.
Un éloge ignoré n'est rien pour le bonheur :
Et qu'importe, après toi, qu'un monde admirateur,
Mylord, en t'opposant à l'orateur de Rome,
Cherche qui de vous deux s'est montré plus grand homme ?
Dans un cercle borné d'amis et de rivaux,
Naît et meurt ce vain nom qu'achètent nos travaux.
La foule aveugle ignore ou ne connoît qu'à peine
Ce qui vit ou n'est plus, soit César, soit Eugène ;
Soit qu'il dompte en vainqueur, ou soit qu'il ait dompté
Le fatal Rubicon, le Rhin épouvanté.
Hélas ! tout bel esprit n'est qu'un hochet aimable,
Tout guerrier qu'un fléau : le seul homme estimable,
C'est l'homme vertueux, le chef-d'œuvre du ciel.
  L'avenir peut garder le nom d'un criminel ;
En l'accusant toujours, l'histoire inexorable
Préserve de l'oubli sa mémoire exécrable,
Comme les justes lois, dans leur sévérité,
Préservent du tombeau son cadavre infecté ;

One self-approving hour whole years out-weighs
Of stupid starers, and of loud huzzas;
And more true joy Marcellus exil'd feels,
Than Cæsar with a senate at his heels.

In Parts superior what advantage lies?
Tell (for You can) what is it to be wise?
'Tis but to know how little can be known;
To see all others faults, and feel our own:
Condemn'd, in bus'ness or in arts, to drudge,
Without a second, or without a judge.
Truths would you teach, or save a sinking land?
All fear, none aid you, and few understand.
Painful preeminence! yourself to view
Above life's weakness, and its comforts too.

Bring then these blessings to a strict account;
Make fair deductions; see to what they mount:

On maudit et son nom et sa cendre fatale,
Et l'air empoisonné qui vers nous s'en exhale.
Crois-moi, la fausse gloire est comme un faux encens;
Loin de pénétrer l'âme, elle étourdit les sens.
Ah! d'un peuple aveuglé la turbulente ivresse,
Ne vaut pas d'un cœur pur la paisible allégresse;
Et Marcellus proscrit étoit plus fortuné,
Que d'un sénat flatteur César environné!

Quel est des grands talens et le prix et l'usage?
Apprends-nous, tu le peux, à quoi sert d'être sage,
Illustre Bolingbroke? A mieux apercevoir
Combien l'homme sait peu tout ce qu'il croit savoir,
A gémir plus souvent sur l'humaine impuissance.
Veux-tu venger les lois, réprimer la licence,
Et, plus hardi peut-être, aux humains prévenus
Porter une science et des arts inconnus?
Aucun ne t'aidera : peu sauront te comprendre;
Des sots et des jaloux il faudra te défendre.
Que le don des talens est un don dangereux!
Toujours le plus illustre est le plus malheureux.

De ces biens trop vantés connois donc tout le vide;
Ils passent comme une ombre, et pour eux l'homme avide

How much of other each is sure to cost;
How each for other oft is wholly lost;
How inconsistent greater goods with these;
How sometimes life is riks'd, and always ease:
Think, and if still the things thy envy call,
Say, would'st thou be the Man to whom they fall?
To sigh for ribbands if thou art so silly,
Mark how they grace Lord Umbra, or Sir Billy.
Is yellow dirt the passion of thy life?
Look but on Gripus, or on Gripus' wife.
If parts allure thee, think how Bacon shin'd,
The wisest, brightest, meanest of mankind:
Or ravish'd with the whistling of a name,
See Cromwell, damn'd to everlasting fame!
If all, united, thy ambition call,
From ancient story, learn to scorn them all.

Risque souvent la vie, et perd toujours la paix :
Cherchant de faux plaisirs, il en fuit de plus vrais.
Si de ces biens encor tu regrettes l'absence,
Regarde à quels mortels le hasard les dispense :
Si tu veux d'un cordon briller enorgueilli,
Vois quel éclat il donne au chevalier Billy !
Si l'or, ce vil limon, séduit encor ton âme,
Jette un moment les yeux sur Gripus et sa femme !
Des sublimes talens ton cœur est-il épris ?
Vois Bacon de son siècle exciter les mépris ;
Bacon, ce demi-dieu, dont les savans oracles
De l'humaine pensée annonçoient les miracles !
Est-ce un nom qu'il te faut ? Vois celui de Cromwel
A l'immortalité condamné par le ciel !
Ah ! pour mieux dédaigner tous ces vains avantages,
De l'éloquente histoire interroge les pages ;
Sa voix, de siècle en siècle, instruisant l'univers,
Des favoris du sort a conté les revers :
Même en possédant tout, ils se plaignent encore ;
D'un incurable ennui le poison les dévore ;
La paix est sur leur front, le trouble est dans leur cœur.

Les courtisans ont dit : Quel excès de bonheur

There, in the rich, the honour'd, fam'd, and great;
See the false scale of Happiness complete!
In hearts of Kings, or arms of Queens who lay,
How happy those to ruin, these betray:
Mark by what wretched steps their glory grows,
From dirt and sea-weed as proud Venice rose?
In each how guilt and greatness equal ran,
And all that rais'd the Hero, sunk the Man:
Now Europe's laurels on their brows behold,
But stain'd with blood, or ill exchang'd for gold:
Then see them broke with toils, or sunk in ease,
Or infamous for plunder'd provinces.
Oh wealth ill-fated! which no act of fame
E'er taught to shine, or sanctify'd from shame!
What greater bliss attends their close of life?
Some greedy minion, or imperious wife,
The trophy'd arches, story'd halls invade,
And haunt their slumbers in the pompous shade.

D'être l'ami d'un roi, l'amant d'une princesse !
Eh bien, qu'arrive-t-il ? l'un trahit sa maîtresse,
L'autre trahit son roi. Voudrois-tu partager
De ceux qu'on nomme grands le bonheur mensonger ?
Vois sur quels fondemens leur fortune est assise !
Telle, au milieu des flots, l'orgueilleuse Venise
Des fanges d'un marais s'élève avec splendeur,
On voit marcher de front leur crime et leur grandeur.
Les lauriers de l'Europe en vain couvrent leurs têtes
Le sang et l'avarice ont souillé leurs conquêtes.
Tour à tour vils brigands, ou féroces bourreaux,
Indignes du nom d'homme, ils s'appellent héros;
Et d'intrigue épuisés, ou perdus de mollesse,
Sous le poids de la haine ils traînent leur vieillesse.
Faux éclats ! vains honneurs ! triomphes imparfaits !
Ah ! gémis sur leur gloire en comptant leurs forfaits !
Suis ces héros mourans : l'heure fatale arrive;
Le vœu de l'univers hâtoit leur fin tardive.
Dans le dernier sommeil s'élèvent autour d'eux
Tous leurs crimes, pareils à des spectres hideux;
Le remords les punit de leur gloire passée;
Et des songes affreux peignent à leur pensée

Alas! not dazzled with their noon-tide ray,
Compute the morn and ev'ning to the day:
The whole amount of that enormous fame,
A Tale, that blends their glory with their shame!

VII. Know then this truth: (enough for Man to know)
« Virtue alone is Happiness below. »
The only point where human bliss stands still,
And tastes the good without the fall to ill;
Where only Merit constant pay receives,
Is blest in what it takes, and what it gives,
The joy unequall'd, if its end it gain,
And if it lose, attended with no pain:
Without satiety, tho' e'er so bless'd,
And but more relish'd as the more distress'd:
The broadest mirth, unfeeling Folly wears,
Less pleasing far than Virtue's very tears:
Good, from each object, from each place acquir'd,
For ever exercis'd, yet never tir'd;
Never elated, while one man's oppress'd;
Never dejected, while another's bless'd:
And where no wants, no wishes can remain,
Since but to wish more Virtue, is to gain.

Une femme hautaine, un avide mignon,
Usurpant ces palais encor pleins de leur nom.
Hélas ! à leur midi, sans ombre, sans tempêtes,
Ces astres de la cour rayonnoient sur nos têtes !
Mais quelle obscurité suit l'éclat de leurs feux !
Que l'aurore en est pâle et le soir ténébreux !
Ils meurent : tout s'efface, et de forfaits ternie
Leur grandeur disparoît dans leur ignominie.

Homme, sois convaincu de cette vérité,
Que dans la vertu seule est la félicité !
Seule elle trouve en soi sa propre récompense ;
Des biens qu'elle reçoit, des biens qu'elle dispense,
Jouit également, et voit, sans s'émouvoir,
S'élever d'un rival ou tomber le pouvoir.
Toujours elle s'exerce, et jamais ne se lasse ;
Goûte mieux le succès, porte mieux la disgrâce ;
Sait être heureuse encor de ses tendres douleurs,
Et les ris des méchans sont moins doux que ses pleurs.
Que peut-il lui manquer ? Croître est son espérance ;
Et qui veut la vertu, la possède d'avance.

O suprême bonheur ! tous peuvent l'embrasser ;
Il ne faut pour le voir que sentir et penser :

See the sole bliss Heav'n could on all bestow!
Which who but feels can taste, but thinks can know:
Yet poor with fortune, and with learning blind,
The bad must miss: the good, untaught, will find;
Slave to no sect, who takes no private road,
But looks thro' Nature, up to Nature's God;
Pursues that Chain which links th' immense design,
Joins heav'n and earth, and mortal and divine;
Sees, that no Being any bliss can know,
But touches some above, and some below;
Learns, from this union of the rising Whole,
The first, last purpose of the human soul:
And knows where Faith, Law, Morals, all began,
All end, in LOVE OF GOD, and LOVE OF MAN.
For him alone, hope leads from goal to goal,
And opens still, and opens on his soul;
'Till lengthen'd on to FAITH, and unconfin'd,
It pours the bliss that fills up all the mind.

Le méchant, toutefois, pauvre en son opulence,
Aveugle en sa raison, stupide en sa science,
A ce bonheur si doux ne sauroit parvenir.
L'homme juste, sans art, est sûr de l'obtenir :
Des maîtres de l'École il rejette l'empire;
Son livre est la nature, et c'est là qu'il admire
Ces rapports dont la chaîne unit la terre au ciel;
Tous les mondes en chœur lui nomment l'Éternel :
Il entend leur langage ; il voit que, sur la terre,
Nul ne sauroit jouir d'un bonheur solitaire ;
Et, sans peine éclairé, son œil lit en tout lieu
Ce dogme inaltérable : Aime l'homme et ton Dieu !
L'espérance pour lui fait briller sa lumière,
Et des jours éternels heureuse avant-courrière,
Le conduit jusqu'au terme où, domptant le trépas,
Il doit voir dans les cieux ce qu'il croit ici-bas.
Tranquille, il sait pourquoi la juste Providence
Veut d'un bonheur connu nous donner l'espérance,
Pour un bonheur caché veut nous donner la foi.
O sagesse adorable ! elle ordonne, et je voi
L'homme, à l'aspect lointain du bonheur qu'il espère,
S'empresser d'être utile au bonheur de son frère.

He sees, why Nature plants in Man alone
Hope of known bliss, and Faith in bliss unknown:
(Nature, whose dictates to no other kind
Are giv'n in vain, but what they seek they find)
Wise is her present; she connects in this
His greatest Virtue with his greatest Bliss;
At once his own bright prospect to be blest,
And strongest motive to assist the rest.

Self-love thus push'd to social, to divine,
Gives thee to make thy neighbour's blessing thine.
Is this too little for the boundless heart?
Extend it, let thy enemies have part:
Grasp the whole world of Reason, Life, and Sense,
In one close system of Benevolence:
Happier as kinder, in whate'er degree,
And height of Bliss but height of Charity.

God loves from Whole to Parts: But human soul
Must rise from Individual to the Whole.
Self-love but serves the virtuous mind to wake,
As the small pebble stirs the peaceful lake;
The centre mov'd, a circle strait succeeds,
Another still, and still another spreads;

Ainsi donc l'amour-propre, ennoblissant sa fin,
Joint l'amour de Dieu même à l'amour du prochain.
Plus notre âme est sensible, et plus elle est heureuse.
Poursuis : ne retiens point sa pente généreuse.
Aime tes ennemis : force-les à t'aimer ;
Et, semblable à ce Dieu qui daigna te former,
Sur tout ce qui respire et sur tout ce qui pense
Étends de ton amour la vaste bienfaisance ;
Un amour infini peut seul remplir ton cœur :
L'extrême charité fait l'extrême bonheur.

Dieu, qui dans son amour embrasse la nature,
Redescend du grand tout à chaque créature ;
Tandis que des objets dont il est entouré,
Notre cœur au grand tout remonte par degré.
Aux plus nobles vertus l'amour-propre est utile ;
C'est le caillou jeté sur un lac immobile ;
Il tombe, l'eau bouillonne, un cercle s'arrondit,
Croît et s'accroît encore, et toujours s'agrandit.
Dans des cercles d'amour ainsi l'âme féconde
Embrasse nos parens, la patrie et le monde.
Alors, fille des cieux, l'aimable charité
Fait d'Éden ici-bas refleurir la beauté ;

Friend, parent, neighbour, first it will embrace;
His country next, and next all human race;
Wide and more wide, th' o'erflowings of the mind
Take ev'ry creature in, of ev'ry kind;
Earth smiles around, with boundless bounty blest,
And Heav'n beholds its image in his breast.

Come then, my Friend! my Genius! come along;
Oh master of the poet, and the song!
And while the Muse now stoops, or now ascends,
To Man's low passions, or their glorious ends,
Teach me, like thee, in various nature wise,
To fall with dignity, with temper rise;
Form'd by thy converse, happily to steer
From grave to gay, from lively to severe;
Correct with spirit, eloquent with ease,
Intent to reason, or polite to please.
Oh! while along the stream of Time thy name
Expanded flies, and gathers all its fame;
Say, shall my little bark attendant sail,
Pursue the triumph, and partake the gale?

Tout est heureux, tout aime, et, fier de son ouvrage,
Dieu dans l'homme ennobli voit briller son image.
Allons donc, mon ami, poursuivons nos concerts.
O juge ! ô protecteur du poète et des vers !
Quand tour à tour ma Muse ou s'élève ou s'abaisse,
Et peint des passions la gloire et la bassesse,
Puissé-je, imitateur de ta variété,
Sans effort éloquent, profond avec clarté,
Correct avec chaleur, énergique avec grâce,
Descendre noblement, monter sans trop d'audace,
Marier tous les tons, et passer sous tes yeux
Et du tendre au sévère, et du grave au joyeux !
Oh ! tandis qu'escorté du bruit de nos hommages,
Ton nom vogue immortel sur le fleuve des âges,
Mon esquif, à ta suite, entraîné dans son cours,
Peut-il du vent propice emprunter le secours,
Et sous ton astre heureux, d'une course inégale,
Suivre, loin des écueils, ta pompe triomphale ?
La gloire à l'autre bord t'appelle, et vient t'offrir
Un laurier que le temps n'a plus droit de flétrir.
Quand les héros, les rois, les ministres célèbres,
Du fatal Westminster peupleront les ténèbres ;

When statesmen, heroes, kings, in dust repose,
Whose sons shall blush their fathers were thy foes,
Shall then this verse to future age pretend
Thou wert my guide, philosopher, and friend?
That urg'd by thee, I turn'd the tuneful art
From sounds to things, from fancy to the heart;
For Wit's false mirror held up Nature's light;
Shew'd erring Pride, WHATEVER IS, IS RIGHT;
That REASON, PASSION, answer one great aim;
That true SELF-LOVE and SOCIAL are the same;
That VIRTUE only makes our Bliss below;
And all our Knowledge, is, OURSELVES TO KNOW.

Quand nos fils rougiront de leurs lâches aïeux,
Qui t'osoient opprimer, de ta gloire envieux,
Ces vers apprendront-ils au siècle qui va naître,
Que tu fus mon ami, mon oracle et mon maître?
Que j'osai préférer, dans mes graves leçons,
La profondeur du sens au vain charme des sons,
Et dissiper l'éclat d'une fausse science
Au jour de la nature et de l'expérience?
Que mon foible génie, éclairé par le tien,
Fit voir au fol orgueil qu'ici-bas tout est bien;
Qu'à de plus hauts destins il ne doit point prétendre;
Qu'avec la passion la raison doit s'entendre;
Qu'on peut les accorder, que leur but est égal;
Que l'amour-propre est joint à l'amour social;
Que dans la vertu seule est le bonheur suprême,
Et qu'il faut, avant tout, se connoître soi-même?

NOTES

DE LA QUATRIÈME ÉPÎTRE.

O bonheur! dont l'instinct fut créé par Dieu même, etc.

Ce début est plein d'imagination et de sensibilité : mais comment Pope oublie-t-il de compter l'amour parmi les passions qui donnent, ou du moins promettent le bonheur ? Il avoit sans doute aimé, puisqu'il a si bien peint la tendresse d'Héloïse. Avoit-il jugé que les malheurs de l'amour l'emportoient sur ses jouissances ? Étoit-il détrompé de toutes ses illusions quand il écrivit l'*Essai sur l'Homme ?* Quelle que soit la raison de ce silence, il a donné à Voltaire le sujet de cet agréable madrigal :

Pope l'Anglais, ce sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance et la santé.
Il s'est trompé : quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour ?
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

Cette épître n'a pas tant d'éclat et de richesse dans le style que la première et la troisième; elle a moins de

profondeur et d'énergie que la seconde. Pope a cru devoir écrire avec simplicité sur le bonheur et la vertu.

Vois expirer Falkland, etc.

Le vicomte de Falkland, l'un des hommes les plus intègres, les plus éclairés et les plus courageux de l'Angleterre, fut tué en 1643, à l'âge de trente-quatre ans, dans la bataille de Newbury. Il étoit le secrétaire de Charles I[er], qu'il défendit toujours contre les rebelles.

Vois le divin Turenne
Par la foudre guerrière étendu sur l'arène, etc.

Il faut observer que Pope est peut-être le seul grand poète de l'Angleterre qui rende justice aux hommes illustres de notre nation : il a loué, dans l'*Essai sur la Critique*, Despréaux ; et, dans ses lettres, quelques uns de nos auteurs célèbres. Ses compatriotes outragent, au contraire, dans leurs vers et dans leurs préfaces, les noms les plus respectables de la France. Nos bons écrivains se conduisent avec bien plus de décence et d'impartialité, comme l'a déjà remarqué Voltaire dans son *Histoire générale* : ils ont loué sans prévention tous les talens étrangers. C'est une preuve de notre supériorité, qui me semble incontestable en littérature. Il est vrai qu'on rencontre quelquefois, dans les sociétés de Paris, des voyageurs Islandais, Allobroges, Germains, Esclavons, qui, sur la foi de quelques journaux de leur patrie, viennent nous apprendre que nous n'avons point encore de poésie ; que notre théâtre, dont nous sommes si fiers, est fort au-dessous de celui de Londres ; que Voltaire

n'étoit qu'un bel esprit, et surtout qu'il n'entendoit rien à l'harmonie des vers français. L'indulgence avec laquelle on écoute ces plaisantes assertions, prouve que, malgré la calomnie, notre nation n'a du moins rien perdu de sa politesse et de son urbanité.

Vois le jeune Sidney sous le glaive abattu, etc.

Le chevalier Philippe Sidney, auteur d'un roman fort estimé, intitulé *l'Arcadie*, eut des vertus égales à ses talens : il fut tué, en 1585, dans une petite action, qui se passa près de Zutphen, entre les Anglais et les Espagnols.

O toi! dont l'amitié me fut trop tôt ravie,
Cher Digby, etc.

Je ne puis pas mieux faire connoître Digby qu'en rapportant l'épitaphe que Pope fit graver sur le tombeau de ce vertueux jeune homme. « Va, dit-il, bel exemple » d'une jeunesse non corrompue, d'une habileté mo- » deste, et d'une véracité pacifique; aussi peu ému dans » les souffrances que modéré dans la joie; homme de » bien sans éclat, et vraiment grand sans prétendre à » l'être; fidèle dans tes promesses, rempli de candeur; » toi, qui ne formois jamais de souhaits, que tu ne » pusses les avouer; qui joignois, aux mœurs les plus » douces, un esprit exempt d'affectation; ami de la paix » et du genre humain, va! vis à jamais! etc. »

Je dois cette note à Silhouette.

Horace et Voltaire, qui ont tant mis de grâce et de noblesse dans la louange, n'ont pas mieux possédé que

Pope cet art difficile. Le dernier y répand même plus de charme et d'interêt; il semble qu'il ait besoin d'épancher un sentiment quand il donne un éloge, et non pas de montrer son esprit ou d'acquitter un devoir.

Et par quelle faveur ce ciel trop indulgent,
Propice aux vœux d'un fils, à ceux de l'indigent,
Ajoute-t-il des jours aux longs jours de ma mère? etc.

C'est une des plus douces jouissances qu'un poete puisse trouver dans son talent, que le plaisir de consacrer le nom des parens et des amis qui lui sont chers; mais il faut imiter alors la simplicité touchante de Pope et d'Horace, qui, dans une de ses plus belles épîtres, rappelle si heureusement le souvenir de son père.

Qu'est ce qu'un mal physique, ... etc.

Ces expressions, *le mal moral*, *le mal physique*, seroient trop sèches dans un ouvrage d'un autre genre; elles trouvent leur place naturelle dans l'*Essai sur l'Homme* si une critique sévère et minutieuse les rejetoit, on ne pourroit exprimer ce qu'elles veulent dire que par de longues periphrases moins heureuses que le mot propre.

C'est du cœur du méchant que le mal est sorti, etc

Il n'y a point dans l'original de vers qui réponde littéralement à celui-là. J'ai tiré cette idée d'un passage assez obscur; j'ai adopté le sens le plus religieux.

Pope lui-même, dans une lettre à Racine le fils, convient que l'origine du mal ne peut s'expliquer que par la chute de l'homme

Faut-il que, s'épurant pour le juste Béthel, etc.

Béthel étoit un ami de Pope, qui en parle souvent dans ses lettres : sa santé étoit fort délicate; il joignoit une grande modestie à de grandes vertus.

Attende, en succombant, Charters pour l'accabler?

Pour faire connoître Charters, il ne faut que donner ici la traduction d'une note de Pope, qui se trouve dans un autre endroit de ses ouvrages où il parle de ce fameux scélérat. « François Charters fut un homme infâme par » toute sorte de vices. N'étant encore qu'enseigne, il fut » chassé de son régiment pour une filouterie : il fut en- » suite banni de Bruxelles, et chassé de Gand, pour » d'autres actions semblables. Après avoir fait cent fri- » ponneries au jeu, il se mit à prêter à grosse usure et » aux conditions les plus onéreuses, accumulant intérêt » sur intérêt, capital sur capital, et exigeant son paiement » avec une rigueur excessive, la minute qu'il étoit exi- » gible; en un mot, il amassa des biens immenses, par » une attention continuelle à profiter des vices, du besoin » et de la folie des hommes. Il fit de sa demeure une de » ces maisons dont le nom seul est infâme : il fut con- » damné deux fois pour crime de viol, et pardonné; » mais, la dernière fois, il lui en coûta des sommes » considérables. Il mourut en Écosse en 1731, âgé de » soixante-deux ans. A son enterrement, la populace se » mutina; son corps fut presque arraché du cercueil, et » l'on jeta des chiens morts, etc., dans la fosse où il fut » enterré. Le docteur Arbuthnot a rendu justice à son » caractère dans l'épitaphe suivante :

*« Cy continue de pourrir le corps de François Charters,
» qui persista, avec une constance inflexible et l'uniformité
» de vie la plus inimitable, en dépit de l'âge et des infir-
» mités, dans la pratique de tous les vices humains, excepté
» la prodigalité et l'hypocrisie, son insatiable avarice l'ayant
» préservé de l'un, et son impudence sans égale de l'autre.
» Remarquable et singulier par la pravité constante et inal-
» térable de ses mœurs, il ne le fut pas moins par le succès
» avec lequel il accumula richesses sur richesses; sans com-
» merce ou profession, sans maniement des deniers publics,
» sans avoir eu l'occasion de se laisser corrompre pour rendre
» aucun service, il acquit, ou, pour mieux dire, il se créa à
» lui-même une fortune digne d'un premier ministre. Il fut la
» seule personne de son siecle qui put tromper sans le masque
» de l'honneur, et conserver toute la bassesse de son origine,
» avec dix mille livres sterling de rente. Ayant mille fois
» mérité le gibet, pour les actions qu'il faisoit journellement,
» il y fut enfin condamné pour celle qu'il ne pouvoit plus
» faire (le viol). O lecteur indigné, ne pense pas que cet
» exemple soit inutile au genre humain! La Providence a
» connivé à ses desseins exécrables, pour donner aux âges
» futurs une preuve éclatante, de combien peu de valeur les
» richesses les plus exorbitantes sont aux yeux de Dieu,
» puisqu'il en a comblé le plus indigne de tous les mortels.*

» Charters avoit sept mille livres sterling de rente en
» terre, et cent mille livres sterling d'argent comptant. »
*C'est environ cent soixante mille livres tournois de rente, et
deux millions cent mille livres d'argent comptant.*

Je dois encore cette note à Silhouette.

De Lucrèce en Lucrèce a passé jusqu'à toi, etc.

Pope a traduit ce vers de Boileau. Je n'ai fait que déplacer les hémistiches de celui :

A passé jusqu'à toi, de Lucrèce en Lucrèce.

Hâte-toi de prouver que ta race est nouvelle, etc.

La noblesse a fourni, dans tous les temps, un texte fécond aux poètes satiriques. Pope a du moins le bon esprit de ne faire que dix vers sur un lieu commun qu'il est difficile de rajeunir.

Regarde à quels mortels le hasard les dispense, etc.

Chaulieu exprime la même idée dans une de ses stances sur la goutte :

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs.
Comme un autre, avec souplesse,
J'aurois brigué ses faveurs :
Mais sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés ;
Et je passai, quoique donne
D'éclat et pourpre et couronne,
Du mépris de la personne
Au mépris des dignités.

Vois Bacon de son siècle exciter les mépris ;
Bacon, ce demi-dieu, dont les savans oracles
De l'humaine pensée annonçoient les miracles, etc.

J'ai cherché à désigner moins vaguement le génie de

Bacon, et j'ai affoibli le dernier trait du vers de Pope, dont voici le sens : *Vois Bacon, le plus habile, le plus éclairé et le plus méprisable des hommes !*

Quoi ! c'est Pope, si souvent déchiré par la haine ; c'est Pope, que ses ennemis ont peint comme un monstre ; c'est Pope, qui devoit se défier des injustes préventions élevées par les esprits médiocres contre les esprits supérieurs, c'est lui qui appelle Bacon *le plus méprisable des hommes !* Je suis loin de vouloir affoiblir le témoignage de l'histoire ; mais ne devons-nous pas lui demander des preuves évidentes, quand elle veut flétrir des hommes tels que Bacon ? Le genre humain, qu'ils ont éclairé, ne doit consentir qu'à regret à mépriser ses bienfaiteurs. Qui ne sait, d'ailleurs, avec quelle maligne joie le peuple de tous les rangs recherche, accueille et répète les bruits injurieux qui se multiplient sans cesse contre les gens de lettres et les philosophes ? Sans prétendre faire une apologie de Bacon, ne peut-on pas croire qu'il fut calomnié souvent par les adversaires puissans et jaloux qui lui avoient disputé la place de chancelier ? N'est-il pas très-facile de concevoir que le philosophe, en se livrant aux spéculations qui ont fait sa gloire, abandonnoit les affaires du ministre à des subalternes intrigans, qui cachoient sous son nom tous leurs brigandages. En effet, Bacon, accusé de tant d'exactions, est mort dans la plus extrême indigence. D'ailleurs, on sait que ce grand homme étoit secrètement favorable à la religion catholique ; ce motif a dû le rendre odieux aux fanatiques partisans de la réforme.

On peut consulter là-dessus un très-bon ouvrage,

intitulé : *Du Christianisme de Bacon.* Cet ouvrage est de M. l'abbé Émery, ancien supérieur du séminaire de Saint-Sulpice.

Il seroit à souhaiter que les auteurs de l'*Encyclopédie*, en s'appuyant sur l'autorité de Bacon, eussent montré la même sagesse que lui. Le dénombrement, la classification des connoissances humaines, est une idée première qu'ils doivent au philosophe anglais. C'est d'après cette idée fondamentale que M. d'Alembert a tracé le plan du discours préliminaire de l'*Encyclopédie;* mais l'auteur se la rend propre en la développant. Ce discours est justement célèbre ; on y voit un esprit, aussi étendu que sage, disposer sans confusion toutes les richesses de son sujet, et donner à chaque partie sa couleur propre et le ton convenable. M. d'Alembert jette sur les sciences cette heureuse clarté, premier ornement de la pensée ; son style pur, élégant et noble, s'anime quand il le faut avec les objets, mais en conservant toujours cette dignité tranquille, cette élévation simple, qui conviennent à l'écrivain philosophe.

Est-ce un nom qu'il te faut ? vois celui de Cromwel
A l'immortalité condamné par le ciel.

Cette expression, *damn'd to everlasting fame*, est très-belle; on l'a souvent imitée. M. de Marmontel l'a très-bien rendue en parlant des mauvais princes :

Un vengeur les condamne à l'immortalité :
Ce vengeur est l'histoire, etc.

Sur ces héros mourans, etc.

Ici, j'ai donné quelque développement aux images de Pope.

Homme, sois convaincu de cette vérité, etc.

Quel art et quel goût montre le poëte anglais, en faisant succéder ces vers doux et simples sur la vertu, aux vers énergiques et sombres qui précèdent! Ce sont là les véritables secrets du style.

L'espérance pour lui fait briller sa lumière, etc.

Ce morceau est traduit de saint Paul assez exactement. Un des hommes qui, dans ce siècle, a le plus reçu de la nature le génie de l'éloquence, M. l'abbé Poulle, s'est servi de ces mêmes idées dans un très-beau sermon sur la foi : les discours sur l'aumône et sur la parole de Dieu, l'exhortation sur les enfans trouvés, du même auteur, ont des beautés du premier ordre.

C'est le caillou jeté sur un lac immobile, etc.

Cette comparaison ne paroîtra peut-être pas assez noble à quelques juges difficiles. Les comparaisons des anciens sont tirées de même des objets les plus simples et les plus vulgaires, et ne sont pas toujours aussi justes et aussi ingénieuses.

Du fatal Westminster peupleront les ténèbres

Pope dit simplement :

In dust repose

Reposeront dans la poussière.

C'est un trait de couleur locale que j'ai ajouté à mon original.

Que mon foible génie, éclairé par le tien,
Fit voir au sot orgueil qu'ici-bas tout est bien.

Ces vers et les suivans sont le résumé des quatre épîtres dont se compose l'*Essai sur l'Homme.*